TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II. A. 1984

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DU FRENY.

Tome cinquiéme.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE DU FRENY.

TOME CINQUIE'ME.

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques à la Science.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 OCT 1989
OF OXFORD

Digitized by Google

TABLE

Des Piéces contenuës dans ce cinquiéme Volume.

LES AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

PREMIER AMUSEMENT.

PRéface sur la vanité & l'embarras des Auteurs dans une Préface, page 1
Le Monde, 6

II. AMUSEMENT.

Le Voyage du Monde, la Cour; 7

Digitized by Google

TABLE.

III. AMUSEMENT.

Paris, 12

IV. AMUSEMENT.

Le Palais; 16
Définition de la chicanne & de la juſtice, 17
Avantures d'une Comteſſe ſollicite-uſe, 20

V. AMUSEMENT.

L'Opera, 22

VI. AMUSEMENT.

Les Promenades, 25
Définition des Femmes, 27
La Médiſance, 30
La Galanterie, 37

Digitized by Google

TABLE.

VII. AMUSEMENT.

Le Mariage, 38
Le Veuvage, 45

VIII. AMUSEMENT.

L'Université, 49
La Géometrie & les Systêmes, 50

IX. AMUSEMENT.

La Faculté de Medecine, 53

X. AMUSEMENT.

Le Jeu, 55
Fragment d'une Lettre Siamoise, 57
Des Academies, 60
Divers Pays dans Paris, 61 & suiv.

Digitized by Google

TABLE.

XI. AMUSEMENT.

Le Cercle de Cour & Bourgeois, 63
Du Sçavoir-vivre, 100
Concluſion du Siamois, 101

XII. AMUSEMENT.

Le Public, 102
Concluſion du Siamois, 108

LE PUITS DE LA VERITE'.

Avertiſſement, 111
L'ancienne Gaule, 115
Origine de Francianne & de Glorieuſe, 117
La Vérité, 119
Epitaphe de la Vérité, 120
Le Druide Gaulois, 121
Le Druide Gaſcon & le Palais des

Digitized by Google

Gaſconnades, 123
Phorbas Chef des Etrangers, 125
Hérodates Chef du Parti Gaulois; 126
Conference d'Hérodates & de Phorbas, 127 & ſuiv.
Viſite de Francianne & d'Hérodates au Druide Gaulois, 129
Conference de Phorbas & de Fauſtin; 132
Viſite de Fauſtin au Druide Gaſcon; 134
Viſite de Fauſtin à Francianne & à Glorieuſe, 138 & ſuiv.
La Babillarde, Avanture, 141
Vers ſur l'Avanture de la Babillarde, 146
Le Tais-toi, Vaudeville, 148
Aſſemblée des Gaulois pour l'Election de la Reine, 149

Digitized by Google

Interruption de l'Assemblée, 157
Herodates & Faustin sont nommés pour combattre l'un contre l'autre, 158
Faustin consulte le Druide Gascon, 159 & suiv.
Combat d'Herodates & Faustin, 162
Epreuve des Princesses, 163
Bouteilles d'eau de Vérité, 170
Chanson, 177
Rondeau Gaulois, 179
Les Jugemens, 182
Accommodement du Meusnier & du Fruitier, 183
Histoire de Roger & de Marianne, 187
Epitaphe du Vieillard, 195
Fourbe du Druide Gascon & sa Mort, 197
Herodates amene le Druide Gaulois, 201

Digitized by Google

Le Druide dissipe l'obscurité de la roche, 202
Il couronne Francianne, 203
Herodates défait les ennemis, fait la paix & épouse Francianne, 206
Divertissement, 207
Suite du Puits de la Vérité, 218
Les Vapeurs, Histoire, 219
Maximes aux Maris imprudens, 230
In vino veritas, *Histoire*, 235
Couplets sur ce Proverbe, in vino veritas, 241
Le Poëte & l'Intendant, Histoire, 247
Les Amis de Cour, Histoire, 257
Le Vieillard & ses deux Filles; Histoire, 259
Avantures du Baron Auvergnac, & d'une Comtesse, 267

Digitized by Google

TABLE.

PARALLELE D'HOMERE ET DE RABELAIS, 273
REFLEXION SUR LA TRAGEDIE DE RHADAMISTE ET DE ZENOBIE, 345
PARALLELE DU BOUCLIER D'ACHILLE DANS HOMERE ET M. DE LA MOTTE, 358
REPONSE AU MERCURE DE TREVOUX, 361

Fin de la Table.

Digitized by Google

OEUVRES MÉLÉES.

LES AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

PREMIER AMUSEMENT.

PREFACE.

LE titre que j'ai choisi, me met en droit de faire une Préface aussi longue qu'il me plaira; car une longue Préface est un véritable amusement.

J'en ai pourtant vû de très-nécessaires pour l'intelligence du Livre; mais la plû-

Digitized by Google

Part, au lieu de mettre l'Ouvrage en jour, n'y mettent que la vanité de l'Ouvrier.

Un bon Général d'Armée eſt moins embaraſſé à la tête de ſes troupes, qu'un mauvais Auteur à la tête de ſes écrits. Celui-ci ne ſçait quelle contenance tenir ; s'il fait le fier, on ſe plaît à rabattre ſa fierté ; s'il affecte de l'humilité, on le mépriſe ; s'il dit que ſon ſujet eſt merveilleux, on n'en croit rien ; s'il dit que c'eſt peu de choſe, on le croit ſur ſa parole : ne parlera-t-il point du tout de ſon ouvrage ? la dure neceſſité pour un auteur !

Je ne ſçai ſi mon Livre réuſſira ; mais ſi on s'amuſe à le critiquer, on ſe ſera amuſé à le lire, & mon deſſein aura réüſſi.

J'ai donné aux idées qui me ſont venues, le nom d'Amuſemens : ils ſeront ſerieux ou comiques, ſelon l'humeur où je me ſuis trouvé en les écrivant ; & ſelon l'humeur où vous ſerez en les liſant, ils pourront vous divertir, vous inſtruire, ou vous ennuyer.

L'autre jour un de ces eſprits forts qui croyent que c'eſt une foibleſſe de rire, trouva un de mes exemplaires ſous ſa main : à l'ouverture du livre, il fronça le ſourcil ; que je ſuis indigné de ce titre,

Digitized by Google

s'écria-t-il d'un ton chagrin ! n'eſt-ce pas profaner le ſerieux, que de le mêler avec du comique ? quelle bigarure !

Cette bigarure, lui répondis-je, me paroît aſſez naturelle : ſi l'on examine bien les actions & les diſcours des hommes, on trouvera que le ſerieux & le comique y ſont fort proches voiſins. On voit ſortir de la bouche d'un bon comique, les maximes les plus ſerieuſes ; & tel qui affecte d'être toûjours ſerieux, eſt plus comique qu'il ne penſe.

Mon homme pouſſa plus loin ſa remontrance ; n'avez-vous point de honte, continua-t-il, de faire imprimer des Amuſemens ? ne ſçavez-vous pas que l'homme eſt fait pour s'occuper, & non pas pour s'amuſer ? à cela voici ma réponſe.

Tout eſt amuſement dans la vie ; la vertu ſeule merite d'être appellée occupation : S'il n'y a que ceux qui la pratiquent, qui ſe puiſſent dire veritablement occupez, qu'il y a de gens oiſifs dans le monde !

Les uns s'amuſent par l'ambition, les autres par l'interêt, les autres par l'amour ; les hommes du commun par les plaiſirs, les grands hommes par la gloire, & moi

je m'amuſe à conſiderer que tout celan'eſt qu'amuſement.

Encore une fois, tout eſt amuſement dans la vie ; la vie même n'eſt qu'un amuſement, en attendant la mort.

Voilà du ſerieux, j'en ai promis; mais paſſons vîte au comique.

Je voudrois écrire, & je voudrois être original : voilà une idée vraiment comique, me dira ce ſçavant traducteur, & je trouve fort plaiſant que vous vous aviſiez de vouloir être original en ce tems-ci ; il falloit vous y prendre dès le tems des Grecs; les Latins même n'ont été que des copies.

Ce diſcours me décourage. Eſt-il donc vrai qu'on ne puiſſe plus rien inventer de nouveau ? pluſieurs Auteurs me le diſent : ſi Monſieur de la Roche-Foucault & Monſieur Paſcal me l'euſſent dit, je le croirois.

Celui qui peut imaginer vivement, & qui penſe juſte, eſt original dans les choſes mêmes qu'un autre a penſées avant lui ; par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge qu'il les eût penſées avant les autres, ſi les autres ne fuſſent venus qu'après lui.

Digitized by Google

Les penſées de Monſieur de la Roche-Foucault & de Monſieur Paſcal, ſont autant de brillans d'eſprit, mis en œuvre par le bon goût, & par la raiſon : à force de les retailler pour les déguiſer, les petits Ouvriers les terniſſent ; mais tout ternes qu'ils ſont, on ne laiſſe pas de les reconnoître ; & ils effacent encore tous les faux brillans qui les environnent.

Ceux qui dérobent chez les Modernes s'étudient à cacher les larcins ; ceux qui dérobent chez les Anciens, en font gloire. Mais pourquoi ces derniers mépriſent-ils tant les autres ? Il faut encore plus d'eſprit pour bien déguiſer une penſée de Paſcal, que pour bien traduire un paſſage d'Horace.

Après cela je conviens que quelque genie qu'on ait, il eſt impoſſible de bien écrire pour ſon ſiécle, qu'après s'être formé l'eſprit ſur les Anciens, & le goût ſur les Modernes.

Cela ne ſuffit pas, s'écrie mon Sçavant, il faut être tout plein de l'antiquité, il faut travailler à force d'érudition, il faut puiſer dans les ſources. Je vous entens, il faut piller, vous ne l'oſez dire ; hé bien,

je le dis pour vous, il faut piller; mais je ne pillerai ni dans les Livres anciens, ni dans les Livres modernes; je ne veux piller que dans le Livre du Monde.

Le Monde eſt un Livre ancien & nouveau : de tous tems l'homme & ſes paſſions en ont fait le ſujet; ſes paſſions y ſont toûjours les mêmes; mais elles y ſont écrites differemment, ſelon la difference des ſiécles ; & dans un même ſiécle chacun les lit differemment, ſelon le caractere de ſon eſprit, & l'étenduë de ſon genie.

Ceux qui ont aſſez de talent pour bien lire dans le Livre du Monde, peuvent être utiles au Public, en lui communiquant le fruit de leur lecture ; mais ceux qui ne ſçavent le monde que par les Livres, ne le ſçavent point aſſez pour en faire des leçons aux autres.

Quelle difference entre ce que les Livres diſent des hommes, & ce que les hommes ſont!

Si le monde eſt un Livre qu'il faut lire en original, on peut dire auſſi que c'eſt un païs, qu'on ne peut ni connoître, ni faire connoître aux autres, ſans y avoir voyagé ſoi-même. J'ai commencé ce voyage

bien jeune ; j'ai toûjours aimé à faire des reflexions ſur tout ce que j'y ai vû ; je me ſuis amuſé à faire ces reflexions ; je m'amuſe à les écrire ; je ſouhaite que vous vous amuſiez à les lire.

II. AMUSEMENT.

LE VOYAGE DU MONDE.

Il n'y a guéres d'amuſement plus agréable, ni plus utile que le voyage : ſi quelqu'un veut voyager avec moi par le monde, c'eſt-à-dire parcourir à peu près tous les états de la vie, qu'il me ſuive ; je vais en faire une relation en ſtile de voyage : cette figure m'eſt venuë naturellement, je la ſuivrai.

Par où commencer ce grand voyage ? que de païs ſe preſentent à mon imagination ! celui de tous qui peut donner les plus fines leçons de la ſcience du monde, c'eſt la Cour : arrêtons-nous-y un moment.

LA COUR.

La Cour eſt un païs très-amuſant. On y reſpire le bon air ; les avenuës en ſont riantes, d'un abord agreable, & aboutiſ-

ſent toutes à un ſeul point.

La fortune de Cour paroît nous attendre au bout d'un grand chemin ouvert à tout le monde ; il ſemble qu'on ait qu'à y mettre le pied pour parvenir : cependant on n'arrive à ſes fins, que par des chemins couverts & de traverſe, diſpoſez de maniere, que la voye la plus droite n'eſt pas toûjours la plus courte.

Je ne ſçai ſi le terrain de la Cour eſt bien ſolide ; j'ai vû des nouveaux débarqués y marcher avec confiance ; & de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant.

C'eſt un terrain haut & bas, où tout le monde cherche l'élevation : mais pour y arriver, il n'y a qu'un ſeul ſentier ; & ce ſentier eſt ſi étroit, qu'un ambitieux ne ſçauroit y faire ſon chemin ſans renverſer l'autre.

Le malheur eſt que ceux qui ſont ſur leurs pieds, ne relevent guéres ceux qui ſont tombez ; car le genie des Courtiſans, c'eſt de ne rien donner à ceux qui ont beſoin de tout, & de donner tout à ceux qui n'ont beſoin de rien.

Malgré les difficultez qui ſe rencontrent en ce païs, on y va loin quand on eſt con-

Digitized by Google

duit par le vrai mérite; la difficulté, c'eſt de le faire diſtinguer. Il y en a tant de faux! Celui même qui s'y connoît le mieux s'y trouve quelquefois bien embaraſſé : tel pour échaper à ſon diſcernement, ſe couvre d'une recommandation étrangere, & ne paroît qu'à l'abry d'un patron; en ſorte qu'un homme eſt toûjours caché derriere un autre homme.

On annonce un nouveau venu on le prône, on diſpoſe tout pour lui; & ſans lui, il n'agit ni ne parle; c'eſt un homme ſage, dit-on : en effet, il y a de la ſageſſe dans ſa modeſtie & dans ſon ſilence; car pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'eſt qu'un ſot.

C'eſt ainſi que l'habileté des uns fait la fortune des autres : & ſi quelqu'un brille par ſon propre mérite, auſſi-tôt pour en offuſquer l'éclat, la médiſance éleve ſes plus épais nuages, & l'envie ſes plus noires vapeurs; enſorte que la vertu ne paroît plus vertu, le vice ne paroît plus vice, tout eſt confondu. Dans cette affreuſe obſcurité le ſoleil paroît, penetre tout, voit & fait voir les objets tels qu'ils ſont : c'eſt alors que l'on rend juſtice, c'eſt alors qu'on peut dire que l'honnête homme eſt

Digitized by Google

heureux quand on s'en reſſouvient & le ſcelerat quand on l'oublie.

En voyageant dans le païs de la Cour, j'ai remarqué que l'oiſiveté regne parmi ſes habitans : Je ne parle que du peuple, car les grands, & ceux qui travaillent à le devenir, ont des affaires de reſte : le manege de Courtiſan eſt un travail plus penible qu'il ne paroît.

A l'égard des ſubalternes, ramper & demander, c'eſt tout leur manege, & leurs longs ſervices ſont tout leur merite.

J'excepte quelques Officiers, qui ſans baſſeſſe & ſans manege, bornent leur ambition à bien ſervir le Maître, & vivent tranquilles dans cette mediocrité d'état où l'on trouve ordinairement le vrai merite.

Dans cet état mediocre que je mets entre le peuple & les grands Seigneurs, on peut être poli ſans fourberie, & franc ſans groſſiereté ; on peut n'avoir ni la baſſeſſe du peuple, ni la hauteur des Grands : en un mot, on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

En faiſant le portrait d'un galant homme de condition mediocre, je ferois inſenſiblement celui d'un grand Seigneur aima-

ble ; tant il eſt vrai que malgré la difference du rang, un honnête homme reſſemble toûjours à un honnête homme.

Les Courtiſans de la premiere claſſe, ſacrifient tous également leur vie & leur repos; les uns, par principe d'honneur & de vertu ſe ſacrifient parce qu'ils ſont utiles à la Cour; les autres, parce que la Cour leur eſt utile.

Ces derniers ſont les plus acharnez à la fortune : j'en ai connu un, qui à ſoixante & quinze ans commençoit à prendre des meſures pour ſe retirer. J'ai beaucoup travaillé, diſoit-il, & je n'ai travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos; j'eſpere bien me repoſer dans quelques années. Je dirois volontiers que ceux de ce caractere travaillent juſqu'à la mort, pour ſe repoſer le reſte de leur vie.

Quoique le Courtiſan & le *petit-Maître* ſoient d'un même païs, ils ont neanmoins des mœurs toutes differentes.

Le Courtiſan s'étudie à cacher ſon déreglement ſous des dehors reglez.

Le *petit-Maître* fait vanité de paroître encore plus déreglé qu'il n'eſt.

L'un penſe beaucoup avant que de parler; l'autre parle beaucoup, & ne penſe guéres.

Digitized by Google

L'un court après la fortune ; l'autre croit que la fortune doit courir après lui.

Les Courtiſans careſſent ceux qu'ils mépriſent ; leurs embraſſades ſervent à cacher leur mépris ; quelle diſſimulation ! les *petits-Maîtres* ſont plus ſinceres ; ils ne cachent ni leur amitié, ni leur mépris : la maniere dont ils vous abordent tient de l'un & de l'autre ; & leurs embraſſades ſont ordinairement moitié careſſes, moitié coups de poing.

Le langage courtiſan eſt uniforme, toûjours poli, flateur, inſinuant : le langage *petit-Maître* eſt haut & bas ; mêlé de ſublime & de trivial, de politeſſe & de groſſiereté.

En ſortant de la Cour, entrons dans Paris ; nous y trouverons dequoi nous y amuſer long-tems ; la vie d'un homme ne ſuffit pas pour en achever le voyage.

III. AMUSEMENT.

PARIS.

Paris eſt un monde entier ; on y découvre chaque jour plus de païs nouveaux & de ſingularitez ſurprenantes, que dans tout le reſte de la terre : on diſtingue dans

les Parisiens seuls, tant de nations, de mœurs & de coûtumes differentes, que les Habitans mêmes en ignorent la moitié. imaginez-vous donc combien un Siamois y trouveroit de nouveautez surprenantes; quel amusement ne seroit-ce point pour lui, d'examiner avec des yeux de voyageur, toutes les particularitez de cette ville? Il me prend envie de faire voyager ce Siamois avec moi; ses idées bigeares & figurées me fourniront sans doute de la varieté, & peut-être de l'agrément.

Je vais donc prendre le genie d'un voyageur Siamois, qui n'auroit jamais rien vû de semblable à ce qui se passe dans Paris: nous verrons un peu de quelle maniere il sera frappé de certaines choses que les préjugez de l'habitude nous font paroître raisonnables & naturelles.

Pour diversifier le stile de ma relation, tantôt je ferai parler mon voyageur, tantôt je parlerai moi-même: j'entrerai dans les idées abstraites d'un Siamois; je le ferai entrer dans les nôtres: enfin, supposant que nous nous entendons tous deux à demi mot, je donnerai l'essor à mon imagi-

Digitized by Google

nation & à la ſienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous ſuivre, peuvent s'épargner celle de lire le reſte de ce Livre ; mais ceux qui cherchent à s'amuſer, doivent un peu ſe prêter au caprice de l'Auteur.

Je ſuppoſe donc que mon Siamois tombe des nuës, & qu'il ſe trouve dans le milieu de cette cité vaſte & tumultueuſe, où le repos & le ſilence ont peine à regner pendant la nuit même ; d'abord le cahos bruyant de la ruë Saint Honoré l'étourdit & l'épouvante, la tête lui tourne.

Il voit une infinité de machines differentes que des hommes font mouvoir ; les uns ſont deſſus, les autres dedans, les autres derriere : ceux-ci portent, ceux-là ſont portez ; l'un tire, l'autre pouſſe ; l'un frape, l'autre crie ; celui-ci s'enfuit, l'autre court après. Je demande à mon Siamois ce qu'il penſe de ce ſpectacle ; j'admire & je tremble, me répond-il ; j'admire que dans un eſpace ſi étroit, tant de machines & tant d'animaux dont les mouvemens ſont oppoſez, ou differens, ſoient ainſi agitez ſans ſe confondre ; ſe démêler d'un tel embaras, c'eſt un chef-d'œuvre de l'adreſſe des François.

Mais leur temerité me fait trembler, quand je vois qu'à travers tant de roües, de bêtes brutes & d'étourdis, ils courent ſur des pierres gliſſantes & inégales, où le moindre faux pas les met en peril de mort.

En voyant votre Paris, continuë ce voyageur abſtrait, je m'imagine voir un grand animal, les ruës ſont autant de veines où le peuple circule : quelle vivacité que celle de la circulation de Paris ! Vous voyez, lui dis-je, cette circulation qui ſe fait dans le cœur de Paris; il s'en fait une encore plus petillante dans le ſang des Pariſiens : ils ſont toûjours agitez, & toûjours actifs; leurs actions ſe ſuccedent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choſes avant que d'en finir une, & en finiſſent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils ſont également incapables & d'attention & de patience : rien n'eſt plus promt que l'effet de l'oüie & de la vûë, & cependant ils ne ſe donnent le temps ni d'entendre ni de voir.

Les Pariſiens n'ont de veritable attention, que ſur le plaiſir, & ſur la commo-

dité ; ils y rafinent tous les jours : quel rafinement de commodité n'a-t-on point inventé depuis peu ! les logemens, les meubles, les voitures, la ſocieté, tout y eſt commode, juſques à l'amour.

Mais commençons à entrer dans le détail de Paris ; vous y verrez plus diſtinctement que dans le general, la ſingularité de cette Ville, de ſes Habitans, & de leurs mœurs.

IV. AMUSEMENT.

LE PALAIS.

Dans le milieu de Paris s'éleve un ſuperbe édifice ouvert à tout le monde, & cependant preſque fermé par l'affluence des gens qui s'empreſſent d'y entrer & d'en ſortir.

On monte par pluſieurs degrez dans une grande ſalle, où mon Siamois eſt étonné de voir dans un même lieu les hommes amuſez d'un côté par des *Babioles*, & de l'autre occupez par la crainte des Jugemens d'où dépendent toutes les deſtinées.

Dans cette Boutique on vend un ruban ; dans l'autre Boutique on vend une

terre

Digitized by Google

terre par decret : vous entendez à droit la voix argentine d'une jolie Marchande, qui vous invite d'aller à elle ; & à gauche la voix rauque d'un Huiſſier qui fait ſes criées : quel contraſte !

Pendant que le Voyageur fait ſes reflexions ſur cette bizarrerie, il eſt épouvanté par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires & cornuës, qui forment en ſe réüniſſant un monſtre épouvantable, qu'on appelle chicanne ; & ce monſtre mugit un langage ſi pernicieux, qu'un ſeul mot ſuffit pour déſoler des familles entieres.

A certaines heures reglées, il paroît un homme grave & intrépide, dont l'aſpect ſeul fait trembler, & dompte ce monſtre. Il n'y a point de jour qu'il n'arrache de ſa gueule beante quelque ſucceſſion à demi devorée.

La chicanne eſt plus à craindre que l'injuſtice même. L'injuſtice, ouverte en nous ruinant, nous laiſſe au moins la conſolation d'avoir droit de nous plaindre ; mais la chicanne par ſes formalitez nous donne le tort en nous ôtant nôtre bien.

La juſtice eſt, pour ainſi dire, une bel-

le Vierge, déguisée & produite par le Plaideur, poursuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & deffenduë par le Juge.

Nous voilà déja dans les digressions ; me dira le Critique. Le Critique a tort, car les digressions sont préciſément de mon sujet, puisqu'elles sont des amusemens. Cela est si vrai, que je vais continuer.

Par forme de digression, je vous avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le Siamois m'embarassera, je le quitterai comme je viens de faire pour m'amuser dans mes reflexions, sauf à le reprendre quand je m'ennuyerai de voyager seul. Je prétens quitter aussi l'idée de voyage toutes les fois qu'il m'en prendra fantaisie : car bien loin de m'assujettir à suivre toûjours une même figure, je voudrois pouvoir à chaque periode changer de figure, de sujet, & de stile, pour ennuyer moins les lecteurs du tems ; car je sçais que la variété est le goût dominant.

Quoiqu'il n'y ait rien de durable dans le monde, on remarque neanmoins au

Palais une choſe éternelle, c'eſt le procès : certains Miniſtres de la chicanne s'appliquent à le perpetuer, & ſe font entre-eux une religion d'entretenir l'ardeur des Plaideurs, comme les Veſtales s'en faiſoient une entre-elles d'entretenir le feu ſacré.

Une choſe étonnante, c'eſt que malgré le bruit épouvantable qui ſe fait autour des Tribunaux, on ne laiſſe pas d'y dormir : plût au ciel, lorſqu'on y décide un procès, que les anciens Juges fuſſent bien éveillez, & les jeunes bien endormis !

Ils ſont cependant tous aſſez équitables ; l'embarras c'eſt de pouvoir les bien inſtruire d'une affaire : comment s'y prendre ? la partie leur eſt ſuſpecte, le factum les endort, le Procureur les embroüille, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuſe les diſtrait ; à toutes riſques j'aimerois mieux la Solliciteuſe.

Un de mes amis ſe vantoit que la plus charmante femme du monde, ne pourroit jamais lui faire oublier qu'il étoit juge. Je vous croi, lui répondis-je ; mais

tout Magiſtrat eſt homme avant que d'être Juge. Le premier mouvement eſt pour la Solliciteuſe, le ſecond eſt pour la Juſtice.

Une Comteſſe aſſez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procès le Juge le plus auſtere, fut ſolliciter pour un Colonel, contre un Marchand.

Ce Marchand étoit alors dans le Cabinet de ſon Juge, qui trouvoit ſon affaire ſi claire & ſi juſte, qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cauſe.

A l'inſtant même la charmante Comteſſe parut dans l'antichambre; le Juge courut au devant d'elle; ſon abord, ſon air, ſes yeux, le ſon de ſa voix, tant de charmes enfin le ſolliciterent, qu'en ce premier moment il fut plus homme que Juge, & il promit à la belle Comteſſe que le Colonel gagneroit ſa cauſe: voilà le Juge engagé des deux côtez. En rentrant dans ſon Cabinet, il trouva le Marchand déſolé: Je l'ai vûe, s'écria le pauvre homme hors de lui-même, je l'ai vûe, celle qui ſollicite contre moi; qu'elle eſt belle! ah, Monſieur, mon procès eſt perdu! Mettez-vous à ma place, répond le

Juge encore tout interdit, ai-je pu lui refuſer ce qu'elle me demandoit? en diſant cela, il tira d'une bourſe cent piſtoles; c'étoit à quoi pouvoient monter toutes les prétentions du Marchand; & lui donna les cent piſtoles.

La Comteſſe ſçut la choſe; & comme elle étoit vertueuſe juſqu'au ſcrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un Juge ſi genereux, & lui renvoya ſur l'heure les cent piſtoles. Le Colonel auſſi galand que la Comteſſe étoit ſcrupuleuſe, lui rendit les cent piſtoles; & ainſi chacun fit ce qu'il devoit faire. Le Juge craignit d'être injuſte, la Comteſſe craignit d'être reconnoiſſante, le Colonel paya, & le Marchand fut payé.

Voulez-vous ſçavoir mon veritable ſentiment ſur le procedé de ce Juge; ſon premier mouvement a été pour la Solliciteuſe, c'eſt ce que je n'oſe lui pardonner; ſon ſecond mouvement a été pour la Juſtice, c'eſt ce que j'admire.

Pendant que je me ſuis amuſé, mon Voïageur s'eſt perdu dans le Palais; allons le chercher: je l'apperçois dans la grande Salle, je l'appelle, il veut venir à moi;

mais l'haleine lui manque, la foule l'étouffe, le courant l'emporte, il nage des coudes pour ſe ſauver; il m'aborde enfin; & pour toute relation de ce qu'il vient de voir, il s'écrie: ô le maudit païs! ſortons-en vîte, pour n'y jamais rentrer.

Allons, lui dis-je, allons nous repoſer; & pour nous faire perdre l'idée du Palais, nous irons ce ſoir au charmant païs de l'Opera.

V. AMUSEMENT.

L'OPERA.

Quatre heures ſonnent, allons à l'Opera; il nous faut au moins une heure pour traverſer la foule qui en aſſiege la porte.

Vous parlez mal, me dit mon Siamois, on ne doit point dire la porte de l'Opera; & ſelon l'idée magnifique que je me ſuis faite de l'Opera, on n'y doit entrer que par un Portique ſuperbe.

En voici l'entrée, lui répondis-je, en lui montrant du doigt un guichet fort ſombre. Et où donc, s'écria-t-il? Je ne vois là qu'un petit trou dans un mur,

par où on distribue quelque chose. Avançons; que veut dire ceci? quelle folie! donner un Loüis d'or pour un morceau de carton! mais je ne m'étonne plus qu'on l'achete si cher; j'aperçois sur ce carton des caracteres qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout-à-fait, lui dis-je, c'est un passeport pour entrer dans le païs des enchantemens: entrons-y donc vîte, & plaçons-nous sur le Théatre. Sur le Théatre? repartit mon Siamois, vous vous mocquez, ce n'est pas nous qui devons nous donner en spectacle, nous venons pour le voir. N'importe, lui dis-je, allons nous y étaler: on n'y voit rien, on y entend mal; mais c'est la place la plus chere, & par conséquent la plus honorable. Cependant comme vous n'avez point encore d'habitude à l'Opera, vous n'auriez pas sur le Théatre cette sorte de plaisir qui dedommage de la perte du spectacle. Suivez-moi dans une loge: en attendant qu'on leve cette toile, je vais vous dire un mot des païs qu'elle nous cache.

L'Opera est, comme je vous l'ai déja

dit, un ſéjour enchanté ; c'eſt le païs des metamorphoſes : on y en voit des plus ſi bizarres ; là, en un clin d'œil, les hommes s'érigent en demi-Dieux, & les Déeſſes s'humaniſent ; là, le voyageur n'a point la peine de courir le païs, ce ſont des païs qui voyagent à ſes yeux ; là, ſans ſortir d'une place, on paſſe d'un bout du monde à l'autre, & des Enfers aux Champs-Eliſées : vous ennuyez-vous dans un affreux deſert ? un coup de ſifflet vous fait retrouver dans le païs des Dieux ; autre coup de ſifflet, vous voilà dans le païs des Fées.

Les Fées de l'Opera enchantent comme les autres ; mais leurs enchantemens ſont plus naturels, au vermillon près.

Quoiqu'on ait fait depuis quelques années quantité de contes ſur les Fées du tems-paſſé, on en fait encore davantage ſur les Fées de l'Opera ; ils ne ſont peut-être pas plus vrais, mais ils ſont plus vraiſemblables.

Celles-ci ſont naturellement bienfaiſantes ; cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richeſſes, elles le gardent pour elles.

Diſons

Disons un mot des habitans naturels du païs de l'Opera: ce sont des peuples un peu bizarres ; ils ne parlent qu'en chantant, ne marchent qu'en dansant, & font souvent l'un & l'autre lorsqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils relevent tous du souverain de l'Orquestre, Prince si absolu, qu'en haussant & baissant un sceptre en forme de rouleau qu'il tient à sa main, il regle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raisonnement est rare parmi ces peuples ; comme ils ont la tête pleine de musique, ils ne pensent que des chants & n'expriment que des sons : cependant ils ont poussé si loin la science des notes, que si le raisonnement se pouvoit noter, ils raisonneroient tous à livre ouvert.

VI. AMUSEMENT.

LES PROMENADES.

Nous avons à Paris deux sortes de promenades ; dans les unes, on va pour voir & pour être vû ; dans les autres, pour ne voir ni n'être vû de personne.

Les Dames qui ont l'inclination solitaire, cherchent volontiers les routes é-

cartées du bois de Boulogne, où elles ſe ſervent mutuellement de guide pour s'égarer.

Les détours de ce bois ſont ſi trompeurs, que les plus experimentées s'y perdent quelquefois en voulant retrouver leurs filles.

Du bois de Boulonge on vient dans le cours : c'eſt une forêt en galerie, où il eſt permis aux chevaux de ſe promener, & non pas aux hommes.

Dans un climat voiſin, qu'on nomme les Thuilleries, on va reſpirer l'air au milieu d'un nuage de pouſſiere étouffante, qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades, c'eſt qu'on y eſt tourmenté de pluſieurs inſectes ; des mouches en Eté, des couſins en Automne, & en tout temps des nouvelliſtes.

En arrivant au bout de la grande allée des Thuilleries, mon Compagnon de voyage fut enchanté du plus agréable ſpectacle qui ſe puiſſe preſenter à la vûë ; il n'y avoit que des femmes ce jour-là, & l'allée en étoit toute couverte.

Je n'ai vû de ma vie, me dit-il en soûriant, une volée si nombreuse ; la charmante espece d'oiseau !

Ce sont, lui dis-je sur le même ton, ce sont des oiseaux amusans, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour.

Ils sont volages d'inclination, foibles de temperamment, & forts en ramage.

Ils ne voyent le jour qu'au Soleil couchant, marchent toûjours élevées à un pied de terre, & touchent les nuës de leurs superbes huppes ; en un mot, la plûpart des femmes sont des paons dans les promenades, quelques-unes sont des pigriéches dans leur domestique, & des colombes dans le tête-à-tête.

Voilà une description bien hardie, me dit mon Siamois ; en bonne foi, ce portrait est-il d'après nature ? est ce bien-là la femme ? Oüi, sans doute, lui répondis-je ; mais je connois des femmes qui s'élevent au-dessus de la femme, & peut-être même au-dessus de l'homme ; à l'égard de celles-là, je n'ai que faire de les distinguer des autres, elles se distingueront bien d'elles-mêmes.

Rien n'eſt plus difficile à définir que les femmes : & de toutes les femmes, les Pariſiennes ſont les plus indefiniſſables.

Les femmes Eſpagnoles ſont tout Eſpagnoles, les Italiennes tout Italiennes, les Allemandes tout Allemandes ; mais dans les Pariſiennes on trouve des Eſpagnoles, des Italiennes & des Allemandes.

Parmi nos Françoiſes, combien de Nations differentes ?

La Nation policée des femmes du monde.

La Nation ſauvage des Provinciales.

La Nation libre des Coquettes.

La Nation indomptable des Epouſes fidelles.

La Nation docile des femmes qui trompent leur mari.

La Nation aguerrie des femmes d'intrigue.

La Nation timide..... mais il n'y en a plus guéres de celles-là.

La Nation barbare des belles-meres.

La Nation fiere des Bourgeoiſes qualifiées.

La Nation errante des viſiteuſes regulieres.

Et tant d'autres, ſans compter la Na-

tion ſuperſtitieuſe des coureuſes d'horoſcope : on devroit renfermer celles-là, & détruire la Nation des Devineresſes qui les abuſent, & qui ſous prétexte de deviner ce que font les perſonnes, leur font faire des choſes, qu'elles n'auroient jamais faites.

Je me laiſſe un peu trop emporter à mon ſujet : c'eſt une choſe étrange, qu'on ne puiſſe parler des femmes avec une juſte moderation ; on en dit toûjours trop ou trop peu : on ne parle pas aſſez des femmes vertueuſes, & l'on parle trop de celles qui ne le ſont pas.

Les hommes leur rendroient juſtice à toutes, s'ils pouvoient en parler ſans paſſion ; mais ils ne parlent guéres de celles qui leur ſont indifferentes : ils ſont prevenus pour celles qu'ils aiment, & contre celles dont ils n'ont pu ſe faire aimer.

Ils font paſſer ces dernieres pour déreglées, parce qu'elles ſont ſages, & plus ſages qu'ils ne le voudroient. Ce déchaînement des hommes devroit faire la juſtification des femmes ; mais par malheur la moitié du monde prend plaiſir à médire, & l'autre moitié à croire les médiſances.

La médiſance eſt de tout tems & de tous païs, elle eſt preſque auſſi ancienne dans le monde que la vertu.

On devroit punir plus rigoureuſement la médiſance que le larcin ; elle fait plus de tort à la ſocieté civile : & il eſt plus difficile de ſe garder d'un médiſant que d'un voleur.

On convient que l'un & l'autre ſont fort mépriſables ; cependant on les eſtime quand ils excellent. Un railleur fin & delicat, fait les delices de la converſation ; & tel qui s'approprie habilement le bien d'autrui, s'attire la veneration de ceux mêmes à qui il coupe la bourſe.

Et voyant le triomphe de ceux-ci, on diroit que ce n'eſt ni la médiſance, ni le vol qu'on blâme dans les autres ; mais ſeulement leur malhabileté : on les punit de n'avoir ſçu atteindre à la perfection de leur art.

Vous vous éloignez de votre ſujet, me dit mon Siamois, vous parlez de la médiſance en general, & il ne s'agiſſoit que de celle que les hommes font ordinairement du beau ſexe, je vous y ramene, à propos de certaines loix qui furent au-

trefois proposées par un Legislateur de Siam. Une de ces loix permettoit aux femmes de médire des femmes; premierement, parce qu'il est impossible de l'empêcher; & de plus, parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuse sa voisine, en peut être aussi accusée, selon la loi du Tallion. Mais comment voulez-vous qu'une femme se venge d'un homme qui aura publié qu'elle est galante? publiera-t-elle qu'il est galant?

Je voudrois bien sçavoir pourquoi il est plus honteux à un sexe qu'à l'autre, de succomber à l'amour? mais traiter serieusement cette question, ce seroit trop occuper l'esprit; amusons-le seulement par une pensée comique.

Les hommes ont mis leur gloire à conquerir les femmes, & les femmes ont mis la leur à se bien défendre: celui qui se fait aimer, chante victoire; celle qui aime, se confesse vaincuë.

S'il étoit vrai que les Dames fussent plus foibles que nous, leurs chutes devroient être plus pardonnables; & voici ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il aux hommes, que

vous vous ſentiez plus foibles que vos femmes, puiſque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout, lorſque vous ne leur pardonnez rien.

Il ſemble, continuë-t-il, qu'auſſi-tôt que vous avez acquis une femme par contrat, il lui doive ſuffire d'être tout à vous, ſans qu'elle oſe vouloir que vous ſoyez tout à elle : quelle tyrannie aux hommes, d'avoir ainſi uſurpé le droit d'être infideles impunément !

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils penſent, dis-je à mon Voyageur ; les maris n'ont-ils pas la meilleure part de la honte qu'ils ont attachée à l'infidelité de leurs femmes ? & pour en revenir à la médiſance, peut-on médire d'une femme ſans faire tort à ſon mari ?

Puiſque la médiſance contre les femmes a des ſuites ſi dangereuſes, & qu'on ne peut l'empêcher, je voudrois au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accuſe. Comme les preuves en pareil cas ſont difficiles, cela calmeroit les fureurs de langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourroient ſe déchaîner contre cel-

ſes qui ſont fardées ; car on voit clairement ce qu'elles ont de trop ſur leur viſage ; mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur.

C'eſt cette difficulté de prouver qui fait qu'on médit ſi hardiment des plus ſages ; car dans les choſes où il eſt impoſſible de démontrer la verité, on prétend que la vrai-ſemblance ſuffit.

Attaquer de la langue une vertu entre deux fers, c'eſt médiſance. Publier qu'une perſonne ſage ne l'eſt pas, c'eſt calomnie. Dire qu'une laide n'eſt pas belle, ce n'eſt ni médiſance ni calomnie ; mais c'eſt un crime atroce que les Dames ne pardonnent jamais.

La plûpart ſont encore plus jalouſes de leur reputation ſur la beauté que ſur l'honneur ; & telle qui a beſoin de toute la matinée pour perfectionner ſes charmes, ſeroit plus fâchée d'être ſurpriſe à ſa toilette, que d'être ſurpriſe avec un galant.

Cela ne m'étonne pas : la premiere vertu ſelon les femmes c'eſt de plaire ; & pour plaire aux hommes, la beauté eſt un moyen plus ſûr que la ſageſſe.

Les uns aiment dans une femme la

douceur & la modeſtie ; les autres n'ont du goût que pour la vivacité & l'enjoüement ; mais l'agrément & la beauté ſont de tous les goûts.

Une jeune perſonne qui n'a d'autre patrimoine que l'eſperance de plaire, eſt bien embaraſſée : quel parti prendre pour réüſſir dans le monde ? eſt-elle ſimple ? on s'en dégoûte ; prude ? on la fuit ; coquette ? on l'abandonne : pour bien faire, il faudroit qu'elle fût prude, ſimple & coquette tout enſemble ; la ſimplicité attire, la coquetterie amuſe, & la puderie retient.

S'il eſt difficile aux femmes de ſe maintenir avec les hommes, il leur eſt bien plus difficile encore, de ſe maintenir avec les femmes mêmes : celle qui ſe pique de vertu, s'attire l'envie ; celle qui ſe pique de galanterie, s'attire le mépris ; mais celle qui ne ſe pique de rien, échape au mépris & à l'envie, & ſe ſauve entre deux réputations.

Le ménagement paſſe la capacité d'une jeune fille : celles qui ſont jeunes & belles ſont expoſées à de grands perils ; pour s'en garantir elles auroient beſoin de rai-

Digitized by Google

ſon, & par malheur la raiſon ne vient qu'après que la jeuneſſe, la beauté & le peril ſont paſſez. Pourquoi faut-il que la raiſon ne vienne pas auſſi-tôt que la beauté, puiſque l'une eſt faite pour défendre l'autre.

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle; le ſeul trait de beauté qu'elles pourroient toutes avoir & qu'elles n'ont pas toûjours, c'eſt la pudeur; & de tous les traits de beauté, c'eſt le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé eſt ſi honteuſe de ſa premiere foibleſſe, qu'elle voudroit ſe la cacher à elle-même; pour la ſeconde, elle ſe contente de la cacher aux autres; mais la troiſiéme, elle ne ſe ſoucie plus de la cacher à perſonne.

Quand la pudeur eſt une fois perduë, elle ne revient pas plus que la jeuneſſe.

Celles qui ont perdu la pudeur, s'en font une affectée, qui s'effarouche bien plus aiſément que la naturelle: j'en connois qui s'allarment au moindre mot équivoque, & qui marquent trop de crainte des choſes qu'elles ne devroient point ſçavoir.

Une fille de ce caractere étoit dans une

assemblée avec sa cadette qui sortoit d'un convent, quelqu'un conta une avanture galante; mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans experience n'y pouvoit rien comprendre; plus le recit étoit obscur, & plus cette cadette étoit attentive, & marquoit naïvement sa curiosité; l'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria: hé, si, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces Messieurs disent?

Hélas! répondit naïvement la cadette, je ne sçai pas encore quand il faut rougir.

Cette heureuse ignorance est toute opposée à l'habileté de ces Heroïnes de politique, qui conservent une espece d'ordre dans le desordre même.

Tout est reglé chez une femme qui sçait son monde; celui qui perd son argent par complaisance, cede la place à celui qui prête son carosse pour la promenade: le jeune héritier commence où la dupe ruinée a fini; tel qui paye la collation, est relevé par un autre qui la mange: & quand l'Officier entre par la porte, il faut que le Marchand sorte par la fenêtre.

Digitized by Google

Cette regularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les mepriſent, & ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent ; n'apprennent-elles pas d'elles le bon air, le ſçavoir vivre, & les manieres galantes ? elles parlent, s'habillent & s'ajuſtent comme elles ; il faut bien ſuivre le torrent : ce ſont les coquettes qui inventent les modes & les mots nouveaux ; tout ſe fait par elles & pour elles : cependant avec tous ces avantages, il y a une grande difference entre les unes & les autres ; la reputation des femmes de bien eſt plus ſolide, celle des coquettes eſt plus étenduë.

Je m'apperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voyage, on s'amuſe toûjours plus qu'on ne veut avec les femmes ; puiſque nous y ſommes, faiſons voir à notre Siamois le païs de la galanterie, dont elles ſont tout l'ornement.

LA GALANTERIE.

Entrons dans ce charmant païs, & voyons d'abord ..... mais qu'y peut-on voir ? la galanterie autrefois ſi cultivée, ſi floriſſante, fréquentée par tant d'honnêtes gens, eſt maintenant en friche, abandonnée : quel deſert ! helas ! je n'y reconnois plus rien.

Digitized by Google

Suivons donc l'uſage nouveau ; & ſans nous amuſer à la galanterie, paſſons tout d'un coup au mariage.

VII. AMUSEMENT.

LE MARIAGE.

Il eſt bien difficile de parler du mariage d'une maniere qui plaiſe à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul interêt, ſeront ravis que j'en faſſe une deſcription comique. Maudit ſoit le plaiſant, dira ce mari ſerieux ; s'il étoit à ma place, il n'auroit pas envie de rire. Si je moraliſe triſtement ſur les inconveniens du mariage, ceux qui ont envie de ſe marier, ſe plaindront que je veux les dégoûter d'un état ſi charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc? j'y ſuis fort embaraſſé.

Un certain peintre faiſoit un tableau de l'himen pour un jeune amant : je veux qu'il ſoit accompagné de toutes les graces, lui diſoit cet amant paſſionné. Souvenez-vous ſur tout que l'himen doit être plus beau qu'Adonis : Il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'amour. Enfin, faites un effort d'ima-

Digitized by Google

gination ; je vous payerai votre tableau à proportion que le ſujet en ſera gracieux. Le Peintre qui connoiſſoit ſa liberalité, n'oublia rien pour le ſatisfaire, & lui apporta le tableau la veille de ſes nôces. Nôtre jeune amant n'en fut point ſatisfait : il manque, dit-il, à cette figure certain air gay, certains agrémens, certains charmes ; enfin ce n'eſt point là l'idée que j'ai de l'himen : vous l'avez fait d'une beauté mediocre, vous ne ſerez que mediocrement récompenſé.

Le Peintre qui avoit autant de preſence d'eſprit, que de genie pour la peinture, prit ſon parti dans le moment.

Vous avez raiſon, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon tableau, il n'eſt pas encore ſec ; ce viſage eſt embu ; & pour vous parler francheiment, j'employe mes couleurs de maniere que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours : je vous raporterai ce tableau dans quelques mois, & pour lors vous me le payerez ſelon ſa beauté : je ſuis ſûr qu'il vous paroîtra tout autre. Adieu, Monſieur, je ne ſuis pas preſſé d'argent.

Ce Peintre remporta ſon ouvrage : notre

jeune Amant ſe maria le lendemain ; & quelques mois s'écoulerent ſans que le Peintre parût. Enfin, il reporta le Tableau : notre jeune mari fut ſurpris en le voyant ; vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le tems embelliroit votre peinture ; quelle difference ! je ne la reconnois plus : j'admire l'effet du tems ſur les couleurs, & j'admire encore plus votre habileté ; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce viſage eſt un peu trop gay, ces yeux un peu trop vifs, car enfin les feux de l'Himen doivent paroître moins brillans que ceux de l'Amour, ce ſont des feux ſolides que les feux de l'Himen. D'ailleurs, l'atitude de votre figure eſt un peu trop enjouée, un peu trop libre, & vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caracteriſe pas tout-à-fait ..... ce n'eſt pas là l'Himen enfin. Fort bien, Monſieur, lui dit le Peintre, ce que j'avois prévû eſt arrivé ; l'Himen eſt à preſent moins beau dans votre idée que dans mon Tableau, c'étoit tout le contraire il y a trois mois ; ce n'eſt point ma peinture qui a changé, c'eſt votre idée ; vous étiez Amant pour lors, vous êtes mari maintenant. Je

Je vous entends, interrompit le mari ; brisons là-dessus ; votre tableau est agreable au-delà de mon imagination, il est juste que le payement soit au-delà de la vôtre : voilà une bourse qui contient le double de ce que vous pouvez esperer. Tenez, Monsieur, laissez-moi le tableau. Non, Monsieur, repliqua le Peintre, non, je ne vous le laisserai point, je vous en veux donner un autre qui plaise aux amans & aux maris, & ce sera le chef-d'œuvre de la Peinture. En effet, le Peintre fit un autre tableau, où il se servit avec tant d'art, de certaines regles d'optique & de perspective, que le portrait de l'himen paroissoit charmant à ceux qui le regardoient de loin ; mais de près ce n'étoit plus cela : il le fit placer au bout d'une agréable galerie, sur une espece d'estrade, & pour monter sur cette estrade, il falloit passer un pas fort glissant ; en deça c'étoit le charmant point de veuë ; mais si-tôt qu'on avoit passé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a de peindre le mariage au goût de tout le monde, suspendez ici votre critique ; je vais vous présenter mon tableau ; choi-

ſiſſez le point de vûë qui vous convient.

Pour rentrer dans notre ſtile de voyage, je vous dirai d'abord que le mariage eſt un païs qui peuple les autres ; la Bourgeoiſie y eſt plus fertile que la Nobleſſe ; c'eſt peut-être que les grands Seigneurs ſe plaiſent moins chez eux que chez leurs voiſins. Le mariage a la proprieté de faire changer d'humeur ceux qui s'y établiſſent, il fait ſouvent d'un homme enjoüé un ſtupide, & d'un galant un bouru ; quelquefois auſſi d'un ſtupide & d'un bouru, une femme d'eſprit fait preſque un galant homme.

On ſe marie par differens motifs ; les uns par paſſion, les autres par raiſon ; celui-ci ſans ſçavoir ce qu'il fait, celui-là ne ſçachant plus que faire.

Il y a des hommes ſi accablez de quiétude & d'indolence, qu'ils ſe marient ſeulement pour ſe deſennuyer : d'abord le choix d'une femme les occupe ; enſuite les viſites, les entrevûës, les feſtins, les ceremonies ; mais après la derniere ceremonie, l'ennuy les reprend plus que jamais.

Combien voyons-nous de maris & de

femme qui dès la seconde année de leur communauté, n'ont plus rien de commun que le nom, la qualité, la mauvaise humeur, & la misere?

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puisqu'on se marie tout à sa tête, ou tout à celle des autres.

Tel qui se marie à sa tête, ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vû.

Tel autre qui n'a pas la force de se déterminer par lui-même, s'en rapporte à la marieuse de son quartier, qui sçait à point nommé le taux des établissemens, & le prix courant des filles à marier. Ces connoisseuses ont le talent d'assortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs & les inclinations dont elles ne se mettent point en peine.

Avec l'entremise de ces femmes d'affaire, on fait un mariage comme une emplette; on marchande, on surfait, on mesoffre, enfin on est pris au mot.

D'autres qui n'ont pas le loisir de marchander, vont lever une riche veuve chez un Notaire, comme on leve une Charge aux Parties casuelles.

Ce n'eſt pas tout-à-fait la faute de l'entremetteuſe ſi l'on eſt trompé en femme ; elles vous donnent un memoire ; on n'examine que les articles de la famille & du bien, on laiſſe à côté la femme, qu'on ne retrouve que trop dans la ſuite.

Après tout ce que je viens de dire, je ne crains point d'avancer que ceux qui ſe marient peuvent être heureux.

Mais ce n'eſt point ſe marier, c'eſt negocier, que de prendre une femme pour ſon bien.

Ce n'eſt point ſe marier, c'eſt ſe contenter, que de prendre une femme pour ſa beauté.

Ce n'eſt point ſe marier, c'eſt radoter à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la ſocieté.

Qu'eſt-ce donc que ſe marier ? c'eſt choiſir avec diſcernement, à loiſir, par inclination & ſans interêt, une femme qui vous choiſiſſe de même.

Le païs du mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter ; & les habitans naturels voudroient en être exilez.

On peut être exilé du mariage par les

ſéparations ; mais il n'y a de veritable ſortie que celle du veuvage.

Quoique le veuvage ſuppoſe la mort de l'un des deux époux, il me paroît moins à craindre que la ſéparation.

Les ſeparez ſont des animaux ſauvages, incapables des plus beaux nœuds de la ſocieté.

Dans les cauſes ordinaires de ſéparation on donne le tort à la femme ; mais ſouvent le mari eſt cauſe que la femme a tort, & il a lui-même le tort d'avoir appris au public que ſa femme avoit tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici du veuvage, c'eſt un grand ſujet & très-fertile ; mais il eſt trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves ? Si je ne les dépeins qu'à demi fâchées de la mort d'un mari, je bleſſerai la bienſeance : ſi j'exagere leur affliction, je bleſſerai la verité.

Quoi qu'en puiſſent dire les mauvais plaiſants, il n'y a point de veuvage ſans triſteſſe : N'eſt-ce pas toûjours un état fort triſte, d'être obligé de feindre une triſteſſe continuelle ? Le triſte rôle à joüer que celui d'une veuve qui ne veut point faire parler d'elle.

Il y a des veuves à qui les ſanglots & les larmes ne coûtent rien ; j'en ai connu une au contraire qui faiſoit de bonne foi tout ſon poſſible pour s'affliger ; mais la nature lui avoit refuſé le don des larmes ; cependant elle vouloit faire pitié aux parens de ſon mari, ſes affaires dépendoient d'eux.

Un jour ſon beau-frere qui étoit fort affligé, lui reprochoit qu'elle n'avoit pas verſé une larme ; helas ! lui répondit la veuve, mon pauvre eſprit a été ſi accablé de ce coup imprévû, que j'en ſuis devenuë comme inſenſible ; les grandes douleurs ne ſe font point ſentir d'abord, mais dans la ſuite je ſuis ſûre que j'en mourrai.

Je ſçai, lui repliqua le beau-frere, que les douleurs trop grandes, ne ſe font point ſentir d'abord ; je ſçai encore que les douleurs violentes ne durent guéres : ainſi, Madame, vous ſerez toute étonnée que la douleur de votre veuvage ſera paſſée avant que vous l'ayez ſentie.

Une autre veuve ſe deſeſperoit, & ce n'étoit pas ſans ſujet ; elle avoit perdu en même jour le meilleur mari, & la plus jolie petite chienne de Paris.

Ce double veuvage l'avoit reduite en un

état qui faiſoit craindre pour ſa vie. On n'oſoit lui parler de boire ni de manger; on n'oſoit pas même la conſoler. Il eſt dangereux d'obſtiner la douleur d'une femme, il vaut mieux laiſſer agir le tems & l'inconſtance. Cependant pour accoûtumer petit-à-petit la veuve à ſupporter l'idée de ſes pertes, une bonne amie lui parla d'abord de ſa petite chienne; au ſeul nom de Babichonne, ce fut des hurlemens, des tranſports, elle s'évanoüit enfin : que j'ai bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari, elle ſeroit morte tout-à-fait!

Le lendemain, le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abondance, qu'on eſpera que la ſource en tariroit bientôt, & l'amie zelée crut qu'elle pouvoit hazarder le nom du mari.

Helas! lui dit-elle, ſi le ſeul nom de Babichonne vous afflige tant, que ſeroit-ce donc ſi on vous parloit de votre mari? mais je n'ai garde: la pauvre Babichonne! vous n'en retrouverez jamais une ſemblable; cependant elle eſt bienheureuſe d'être morte, car vous ne l'auriez plus aimée : peut-on aimer quelque choſe après avoir perdu un mari?

Digitized by Google

C'eſt ainſi que cette amie habile mêloit adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne; ſçachant bien que quelquefois deux fortes douleurs ſe détruiſent l'une l'autre en faiſant diverſion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne les pleurs redoubloient, & qu'elles s'arrêtoient tout court au nom du mari, c'étoit, ſans doute, le ſaiſiſſement: on ſçait que les pleurs ne ſont que pour les douleurs mediocres. Quoiqu'il en ſoit, la pauvre affligée paſſa pluſieurs jours & pluſieurs nuits dans cette alternative de pleurs & de ſaiſiſſemens.

Enfin la bonne amie fit chercher une petite chienne, & en trouva une plus jolie que la défunte: elle la preſenta; mais la Veuve ne l'accepta qu'en pleurant: heureuſement la nouvelle chienne ſe fit tant aimer en huit jours, qu'on ne pleura plus Babichonne, & voici la conſequence que l'amie en tira.

Si une chienne nouvelle a fait ceſſer les pleurs, peut-être qu'un mari nouveau fera ceſſer les ſaiſiſſemens; mais helas! l'une ne fut pas ſi facile que l'autre; la nouvelle chienne s'étoit fait aimer en huit jours, & il fallut plus de trois mois pour faire conſentir la veuve à ſe remarier. Quoi;

Digitized by Google

Quoique je me ſois donné plein pouvoir de quitter mon Voyageur Siamois tant qu'il me plairoit, je ne veux pas le perdre de vûë ; j'ai beſoin qu'il autoriſe certaines idées creuſes qui me ſont venuës à propos de la Faculté & de l'Univerſité : ce ſont deux païs où les idées ſimples & naturelles ne ſont pas les mieux reçûës, il faut qu'un Voyageur parle, s'il ſe peut la langue des païs par où il paſſe ; je vais donc guinder mon ſtile & figurer mes expreſſions, pour être plus intelligible aux Docteurs.

VIII. AMUSEMENT.

L'UNIVERSITE'.

Dans le païs Latin tout eſt obſcur ; les habitations, les vêtemens, le langage, & les raiſonnemens même.

La nobleſſe ni la bravoure ne ſervent de rien pour parvenir aux dignitez de la Republique des Lettres ; ce ſont les plus ſçavans, & ſouvent les plus opiniâtres, qui uſurpent la domination. Là, chaque maiſon eſt un Royaume, ou plûtôt un Empire, où chaque Souverain a ſon Sceptre, ſa Juſtice, ſes Loix & ſes armes : & tel

Digitized by Google

d'entr'eux eſt ſi puiſſant, qu'il gouverne quatre Nations dans un ſeul College.

Il y a long-tems qu'on travaille à défricher le païs de la ſcience; cependant il n'y paroît guéres : la ſeule choſe qu'on y explique nettement, c'eſt qu'un & un font deux, & ce qui fait que cela eſt ſi clair, c'eſt qu'on le ſçavoit avant que d'en avoir fait une ſcience.

Quoiqu'il en ſoit, la Geometrie eſt d'un grand uſage; elle ſert entre autres choſes à éprouver l'eſprit comme le creuſet ſert à éprouver l'or : Les bons eſprits s'y rafinent, les eſprits faux s'y évaporent.

Les Geometres travaillent ſur un terrain ſi ſolide, qu'après avoir bien poſé la premiere pierre, ils élevent ſans crainte leurs bâtimens juſqu'aux Cieux.

Sur un terrain bien different, les Philoſophes bâtiſſent des édifices ſuperbes qu'on appelle ſiſtêmes : Ils commencent par les fonder en l'air; & quand ils croyent être parvenus au ſolide, le bâtiment s'évanoüit, & l'Architecte tombe des nuës.

Le païs des ſiſtêmes eſt fort amuſant : entr'autres ſingularitez on y voit une populace d'éguilles s'aſſembler autour d'une

pierre noire, de grands hommes courir après les petits corps ; on y peſe l'air, on y meſure la chaleur, le froid, la ſechereſſe & l'humidité ; grandes découvertes pour l'utilité de l'homme ! ſans étudier : il n'a qu'à jetter les yeux ſur un petit tuyau de verre, pour connoître s'il a froid, s'il a chaud, s'il pleut, ou s'il fait beau tems.

Attiré par ces belles connoiſſances, on cherche des guides pour avancer dans la Philoſophie : on apperçoit un ancien Grec qui depuis deux mille ans eſt maître d'un chemin creux & obſcur : d'autre part, on voit un jeune téméraire qui a oſé frayer un chemin tout oppoſé. Celui-ci eſt, ſi artiſtement applani, qu'on y marche plus à ſon aiſe, & qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre : ces deux guides ſe tuënt de crier, c'eſt ici, c'eſt ici l'unique route qu'il faut tenir pour découvrir tous les ſecrets de la nature : ſi l'on me demande lequel des deux a raiſon, je dirai que l'un a pour lui la raiſon de l'ancienneté, & l'autre la raiſon de la nouveauté ; & en cas d'opinion, ces deux raiſons entraînent plus de ſçavans que la raiſon même.

Celui qui entreprend le voyage de la Philoſophie, voudroit bien ſuivre ces deux guides tout à la fois; mais il n'oſe s'engager dans des chemins où l'on ne parle que d'accidens & de privation. Il ſe ſent tout à coup ſaiſi du froid, du chaud, du ſec & de l'humide; penetré par la matiere ſubtile; environné de tourbillons; & ſi épouvanté par l'horreur du vuide, qu'il recule au lieu d'avancer.

On ſe doit conſoler de ne point avancer dans ce païs; car ceux qui n'y ont jamais été en ſçavent preſque autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire paſſer mon Voyageur, de l'Univerſité à la Faculté, il eſt bon de lui faire remarquer que

Dans le païs de la Science, on s'égare.
Dans le Palais, on ſe perd.
Dans les promenades, on ſe retrouve.
Et on ne ſe cherche plus dans le Mariage.
On avance peu à la Cour.
On va loin avec les femmes.
Et on ne revient guéres du Royaume de la Faculté.

Digitized by Google

IX. AMUSEMENT.

LA FACULTE'.

Le païs de la Faculté eſt ſitué ſur le paſſage de ce monde à l'autre.

C'eſt un païs climaterique, où l'on nous fait reſpirer un air rafraîchiſſant, très-ennemi de la chaleur naturelle.

Ceux qui voyagent dans cette contrée, dépenſent beaucoup, & meurent de faim.

La langue y eſt fort ſçavante, & ceux qui la parlent ſont très-ignorans.

On apprend ordinairement les langues pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on ſçait; mais il ſemble que les Medecins n'apprennent leur jargon que pour embroüiller ce qu'ils ne ſçavent point.

Que je plains un malade de bon ſens il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les argumens du Medecin, la maladie, les remedes, & l'inanition : un de mes amis, à qui tout cela enſemble avoit cauſé un tranſport au cerveau, eut une viſion fiévreuſe qui lui ſauva la vie : il crut voir la fiévre ſous la figure d'un monſtre ardent, qui pourſuivoit à pas continus & redoublez un malade, qu'un conducteur vint

prendre par le poignet pour le faire ſauver à travers un fleuve de ſang: ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverſer, & ſe noya. Le conducteur ſe fit payer, & courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet & de mulſion. Mon ami profita de cette viſion, congedia ſon Medecin, & cela lui fit du bien, car rien ne l'empêcha plus de guerir tout ſeul.

L'abſence des Medecins eſt un ſouverain remede pour celui qui n'a point recours au Charlatan.

Ce n'eſt pas qu'il y ait des Charlatans de bonne foi: cet Etranger par exemple, eſt fort ſincere; il débite de l'au de fontaine à trente ſols la bouteille: il dit qu'il y a dans ſon eau une vertu occulte qui guérit des plus grands maux; il en jure, & jure vrai, puiſque cette eau le guérit lui-même de la pauvreté qui renferme les plus grands maux.

A Paris il en eſt des Medecins comme des Almanacs, les plus nouveaux ſont les plus conſultez: mais auſſi leur regne, comme celui des Almanacs, finit avec l'année courante.

Quand un malade laiſſe tout faire à la

nature, il hazarde beaucoup; quand il laisse tout faire aux Medecins, il hazarde beaucoup aussi : mais hazard pour hazard, j'aimerois mieux me confier à la nature, car au moins on est sûr qu'elle agit de bonne foi, comme elle peut, & qu'elle ne trouve pas son compte à faire durer les maladies.

Il y a quelque rapport entre les Medecins & les Intendans : les Intendans ruinent les maisons les mieux établies, & les Medecins ruinent les corps les mieux constituez : les maisons ruinées enrichissent les Intendans, & les corps ruinez enrichissent les Medecins.

On devroit obliger tous les Medecins à se marier : n'est-ce pas une justice qu'ils rendent à l'Etat quelques hommes pour ceux qu'ils lui enlevent à toute heure?

Je pardonne à ceux qui sont à l'extremité de leur vie, de s'abandonner aux Medecins; & à ceux qui sont à l'extremité de leur bien, de s'abandonner au jeu.

X. AMUSEMENT.

LE JEU.

Le Jeu est une espece de succession ouverte à tout le monde; j'y vis l'autre jour

deux Gaſcons, héritier d'un Pariſien, qui ne ſe ſeroit jamais aviſé de les mettre ſur ſon Teſtament.

Le Lanſquenet eſt une eſpece de Republique mal policée, où tout le monde devient égal; plus de ſubordination : le dernier de tous les hommes, l'argent à la main, vient prendre au deſſus d'un Duc & Pair, le rang que ſa carte lui donne.

On bannit de ces lieux privilegiez, non-ſeulement la ſubordination & le reſpect, mais encore toutes ſortes d'égards, de compaſſion & d'humanité; les cœurs y ſont tellement durs & impitoyables, que ce qui fait la douleur de l'un y fait la joye de l'autre.

Les Grecs s'aſſembloient pour voir combattre des Atletes, c'eſt-à-dire pour voir des hommes s'entretuer : ils appelloient cela des Jeux; quelle barbarie, mais ſommes-nous moins barbares, nous qui appellons un jeu l'aſſemblée du Lanſquenet, ou pour uſer de l'expreſſion des Joüeurs mêmes, on ne va que pour s'égorger l'un l'autre.

Un jour mon Voyageur entra inopinément dans un Lanſquenet; il fut biza-

rement frapé de ce ſpectacle : mettez-vous à la place d'un Siamois ſuperſtitieux, & qui n'a aucune connoiſſance de nos manieres de joüer, vous conviendrez que ſon idée, toute abſtraite & toute viſionnaire qu'elle paroiſſe, a pourtant quelque rapport à la verité : voici les propres termes d'une lettre qu'il en écrivit à ſon païs.

FRAGMENT D'UNE LETTRE SIAMOISE.

» Les François diſent qu'ils n'adorent » qu'un ſeul Dieu, je n'en crois rien; car » outre les Divinitez vivantes auſquelles » on les voit offrir des vœux, ils en ont » encore pluſieurs autres inanimées, auſ- » quelles ils ſacrifient, comme je l'ai re- » marqué dans une de leurs aſſemblées où » je ſuis entré par hazard.

» On y voit un grand autel en rond, orné » d'un tapis verd, éclairé dans le milieu, » & entouré de pluſieurs perſonnes aſſiſes » comme nous le ſommes dans nos ſacrifices » domeſtiques.

» Dans le moment que j'y entrai, l'un » d'eux qui apparemment étoit le Sacrifica- » teur étendit ſur l'autel les feuillets déta-

» chez d'un petit livre qu'il tenoit à la
» main : ſur ces fueillets étoient repreſen-
» tées quelques figures ; ces figures étoient
» fort mal peintes : cependant ce devoit
» être les images de quelques divinitez ; car
» à meſure qu'on les diſtribuoit à la ronde,
» chacun des aſſiſtans y mettoit une offran-
» de chacun ſelon ſa devotion. J'obſervai
» que ces offrandes étoient bien plus conſi-
» derables que celles qu'ils font dans leurs
» temples particuliers.

» Après la ceremonie dont je vous ai par-
» lé, le Sacrificateur porte ſa main en trem-
» blant ſur le reſte de ce livre, & demeure
» quelque tems ſaiſi de crainte & ſans action
» tous les autres attentifs à ce qu'il va faire,
» ſont en ſuſpens, & immobiles comme lui.
» Enſuite, à chaque feuillet qu'il retourne,
» ces aſſiſtans immobiles ſont tour à tour
» agitez differemment, ſelon l'eſprit qui
» s'empare d'eux ; l'un loüe le Ciel en joi-
» gnant les mains, l'autre regarde fixement
» ſon image en grinçant les dents, l'autre
» mord ſes doigts & frappe des pieds contre
» terre ; tous enfin font des poſtures & des
» contorſions ſi extraordinaires, qu'ils ne
» ſemblent plus être des hommes : mais à

» peine le Sacrificateur a-t-il retourné cer-
» tain feuillet, qu'il entre lui-même en fu-
» reur, déchire le livre & le devore de ra-
» ge, verſe l'autel, & maudit le ſacrifice: on
» n'entend plus que plaintes, que gemiſſe-
» mens, cris & imprécations: à les voir ſi
» tranſportez & ſi furieux, je jugeai que
» le Dieu qu'ils adorent, eſt un Dieu
» jaloux, qui pour les punir de ce qu'ils ſac-
» rifient à d'autres, leur envoye à chacun
un mauvais Demon pour les poſſeder.»

Voilà le jugement que peut faire un Siamois ſur les emportemens des Joüeurs: que n'auroit-il point penſé s'il ſe fût rencontré-là des Joüeuſes?

Non, j'amais l'amour n'a cauſé tant de deſordre parmi les femmes, que la fureur du jeu. Comment peuvent-elles s'abandonner à une paſſion, qui altere leur eſprit, leur ſanté; leur beauté; qui altere..... que ſçai-je moi. Mais ce tableau ne leur eſt point avantageux; tirons le rideau deſſus.

Je ne ſçai pourquoi les lieux publics où l'on joüe, ont uſurpé le beau nom d'Academie, ſi ce n'eſt qu'on y apprend quelquefois aux dépens de tout ſon bien, à gagner ſubtilement celui des autres.

Digitized by Google

On trouve dans Paris quantité d'Academies, qui ont toutes des vûës ifferentes dans leur établiſſement.

Academie de Muſique, pour exciter les paſſions.

Academie de Philoſophes, pour les calmer.

Academie pour obſerver le cours des Aſtres.

Academie pour regler le cours des mots.

Academie d'Eloquence & de peinture, qui apprend à immortaliſer les hommes.

Academie d'armes, qui enſeigne à les tuer.

Il y a outre cela quantité d'Academies bachiques, où les bons gourmets & les fins côteaux enſeignent l'art de boire & de manger, art qui s'eſt beaucoup perfectionné depuis peu. Ce ſont de riches particuliers qui tiennent ces Academies pour leur plaiſir, car on ne va plus guéres dans celles qui ſont publiques, parce qu'on a remarqué que pluſieurs jeunes gens, pour y avoir vécu délicieuſement quelques années, ſe ſont mis en état de mourir de faim le reſte de leur vie.

Si le païs des Traiteurs eſt deſert, celui

des Caffez en récompenſe eſt fort peuplé.

Chaque Caffé eſt un Palais illuminé, à l'entrée duquel paroît une Armide ou deux qui vous charment d'abord, pour vous attirer dans des enfoncemens à perte de vûë.

Là pluſieurs Chevaliers errans viennent ſe placer à une même table ſans ſe connoître; à peine ſe regardent-ils, lorſqu'on leur apporte une certaine liqueur noire, qui a la vertu de les faire parler enſemble; & c'eſt alors qu'ils ſe racontent leurs avantures: aux charmes du Caffé, on joint la fenoüillette, qui acheve d'enchanter les Chevaliers. Par la force de cet enchantement, l'un eſt forcé de s'abandonner au ſommeil, l'autre s'attendrit pour Armide, & l'autre comme un Roland furieux, va ſignaler ſa valeur en courant les ruës.

Diſons un mot du riche païs des Bourdonnois; c'eſt là que le luxe vous conduit dans des Perous en magazin, où les lingots d'or & d'argent ſe meſurent à l'aune; & telle femme, après y avoir voyagé avec quelque Etranger liberal, porte ſur elle plus que ſon mari ne gagne, & traîne à ſa queuë tout le bien d'un creancier.

D'un côté tout oppoſé, le bon marché

vous mêne dans une contrée où le hazard vous habille ; là, quantité d'importuns officieux appellent le paſſant, l'arrêtent, le tiraillent, & lui déchirent un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux.

Dans un païs voiſin, on voit un grand jardin pavé, ouvert indifféremment à tout le monde : on y voit en Hyver comme en Eté, des fleurs & des fruits en même tems ; tous les jours on les cueille, & toutes les nuits il en revient de nouveaux.

Autour de ce jardin, s'arrangent quantité de Nimphes, qui habitent chacune dans leur tonneau ; non-ſeulement elles ont cela de commun avec Diogenes, mais ainſi que ce Philoſophe elles diſent librement au premier venu, tout ce qui leur vient en penſée.

Je n'aurois jamais fait, ſi j'entreprenois de parcourir tous les païs qui ſont renfermez dans Paris : la Robe, l'Epée, la Finance, chaque état enfin y fait comme un païs à part, qui a ſes mœurs & ſon jargon particulier.

Vous y voyez le païs fertile du negoce,
Le païs de la Pierre Philoſophale.
Le païs froid des Nouvelliſtes.

Digitized by Google

Le païs chaud des Diſputeurs.
Le païs plat des mauvais Poëtes.
Le païs deſert des femmes de bien.

Le païs battu des coquettes, & une infinité d'autres; ſans compter les païs perdus habitez par pluſieurs perſonnes égarées, qui ne cherchent qu'à égarer les autres: elles ſont d'un facile accès & d'un dangereux commerce; quelques-unes ont le ſecret de plaire ſans ménagement, & d'aimer même ſans amour.

XI. AMUSEMENT.

LE CERCLE BOURGEOIS.

C'eſt promener trop long-tems mon Voyageur, de pais en païs; épargnons-lui la fatigue de courir le reſte du monde.

Pour en connoître tous les differens caracteres, il lui ſuffira de frequenter certaines aſſemblées nombreuſes où l'on voit tout Paris en racourci. Ces aſſemblées ſont des eſpeces de Cercles Bourgeois, qui ſe forment à l'imitation du Cercle de la Cour. Diſons un mot de celui-ci, avant que de parler de l'autre.

Le Cercle eſt une aſſemblée grave & mal aſſiſe ſur des petits Tabourets arrangez

en rond : là, toutes les femmes parlent, & pas une n'écoute ; là, on raiſonne ſur rien, on decide de tout, & les converſations les plus diverſifiées ſont des rondeaux, dont la chute eſt toûjours ou fine médiſance, ou flaterie groſſiere.

Le Cercle Bourgeois eſt une aſſemblée familiere, un conſeil libre, où les affaires du prochain ſe jugent ſouverainement ſans entendre les Parties.

Les Tribunaux connoiſſent également des matieres ſublimes & des populaires, tout eſt de leur reſſort; là le caprice preſide, & c'eſt proprement là qu'on trouve autant d'opinions differentes qu'il y a de têtes: le même juge y eſt tantôt ſevere, & tantôt indulgent, tantôt grave, tantôt badin; & on en uſe là comme j'ai fait dans mes Amuſemens; l'on y paſſe en un inſtant du ſerieux au comique; du grand au petit; & quelquefois une reflexion ſubite ſur la coëffure d'une femme, empêche la deciſion d'un point de morale qui étoit ſur le tapis.

On y prononce vingt Arrêts tout à la fois; les hommes y opinent quand ils peuvent, & les femmes tant qu'elles veulent; elles y ont deux voix pour une.

La

La liberté qui regne dans le Cercle Bourgeois donne lieu à toutes sortes de personnes de s'y faire connoître, & d'y connoître ses autres; là chacun parle selon ses vûës, ses inclinations & son genie.

Les jeunes gens disent ce qu'ils font, le vieillards ce qu'ils ont fait, & les sots ce qu'ils ont envie de faire.

L'ambitieux parle contre la paresse, & le paresseux contre l'ambition.

Le negociant deteste la guerre, & le guerrier maudit la paix.

Le sçavant mépriſe le riche, en ſouhaitant des richeſſes; le riche mépriſe tournet la ſcience & les ſçavans.

Les gens raiſonnables blâment l'amour, & les amans ſe revoltent contre la raiſon.

Ceux qui ne ſont point mariez, condamnent les maris jaloux; & ceux qui le ſont les juſtifient.

Un jeune étourdi plein de vigueur & de ſanté, témoignoit par ſes diſcours, qu'il ſe croyoit immortel, & qu'il craignoit que ſon pere ne le fût auſſi. Un vieillard choqué de cette idée, entreprit le jeune homme: apprenez, lui dit-il d'un ton

ſevere, que tout âge eſt égal pour la durée de la vie; un homme de quatre-vingt ans, eſt encore aſſez jeune pour vivre; & un enfant de quatre jours eſt déja aſſez vieux pour mourir.

Je comprens, repliqua l'étourdi, que vous êtes aſſez jeune pour vivre aujourd'hui, & aſſez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez d'entendre, n'ont eu qu'à parler pour faire paroître ce qu'ils étoient; d'autres dans leurs diſcours & dans leurs manieres, paroiſſent tout le contraire de ce qu'ils ſont.

Vous admirez la vivacité d'un Provençal, qui brille par ſes ſaillies d'eſprit; ne vous y laiſſez pas tromper, ce ſont des ſaillies de memoire, l'imagination n'y a guéres de part.

Un tel ſe pique à bon droit de bel eſprit; c'eſt un aigle dans les ſciences; en affaires, c'eſt un étourneau; ce bœuf qui rumine dans la converſation, eſt un furet dans les Finances.

Apercevez-vous cette figure inanimée, cet indolent qui s'étale dans un fauteüil, il ne prend aucune part à tout ce qui ſe dit en ſa preſence; vous concluez de là, que de plus grandes affaires l'occupent,

Digitized by Google

que sa tête en est pleine : rien n'est plus vuide ; cet homme est également incapable de s'appliquer & de se réjoüir ; il s'endort au jeu, il baille aux Comedies les plus divertissantes ; il a une Charge considerable ; il a une belle femme, & n'est pas plus occupé de l'une que de l'autre.

Belise entre dans l'assemblée : vous en jugez mal, parce qu'elle est trop enjoüée, trop libre en paroles ; cependant, c'est une Lucrece dans sa conduite ; & sa compagne qui parle en Lucrece, est peut-être un Laïs par ses actions.

Cette jeune personne sans experience, n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour ; sa mere lui en a fait des portraits si horribles qu'elle croit le haïr : vous imaginez-vous qu'elle le haïra toûjours ? Cela n'est pas sûr : une fille qui haït l'amour avant que de le connoître, est en danger de ne le pas haïr long-tems.

Ce nouveau riche qui répand l'argent comme de l'eau quand il s'agit de paroître, vous ébloüit par sa magnificence ; il donne même, & cache de bonne grace la peine qu'il a à donner. Ah ! la belle ame, s'écrie-t-on ! helas ! ce n'est qu'à force de

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

baſſeſſes d'ame qu'il a gagné de quoi paroître ſi genereux.

J'explique peut-être les choſes un peu plus qu'il ne faut, & je démaſque trop les perſonnages de mon Cercle; mais quand je voudrois les épargner, & qu'ils auroient eux-mêmes aſſez d'habileté pour cacher leurs défauts, je vois venir une femme penetrante qui les déchifrera bien plus impitoyablement que moi.

Cette femme s'avance; que ſon air eſt modeſte! elle ne leve les yeux que pour voir ſi les autres femmes ſont auſſi modeſtes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut ſouffrir celles qui en ont moins qu'elle: celles qui en ont davantage lui déplaiſent auſſi; c'eſt pourquoi elle n'en épargne pas une.

Je demandois un jour à une femme de ce caractere, pourquoi ſes exhortations étoient toûjours moitié morale, moitié médiſance. Parlez mieux, s'écria-t-elle, la médiſance me fait horreur: à la verité je ſuis quelquefois obligée, pour m'accommoder au goût du monde, d'aſſaiſonner mes remontrances d'un peu de ſel critique; car on veut de l'agrément par-

Digitized by Google

tout, même dans la correction : il faut bien faire paſſer la morale à la faveur de quelques traits de ſatire. Parlez plus ſincerement, lui repartis-je, & dites que vous voulez à la faveur d'un peu de morale faire paſſer force médiſances.

Revenons à cette faiſeuſe de portraits qui prend ſeance dans notre Cercle : Elle ſçait ſi bien ſon métier, qu'en un ſeul trait d'hiſtoire elle vous peindra deux ou trois caracteres differens, ſans compter le ſien propre, que vous connoîtrez par ſa maniere de raconter.

Connoiſſez-vous, dit-elle, ce negociant? il eſt très-honnête homme; ſon induſtrie a commencé ſa fortune, & ſa probité l'a achevée : il eſt comblé de biens; mais tout riche qu'il eſt, helas que je le plains! ſa fille a échoüé avant que d'arriver au port du mariage, & ſa femme a fait naufrage dans le port même.

Enſuite elle vous fera admirer la politique d'une ſage indigente, qui reçoit tout d'un Financier ſans lui rien accorder; cela s'appelle, dira-t-elle, une vertu à l'épreuve : mais par malheur pour cette vertueuſe perſonne, le monde juge mal des cho-

Digitized by Google

ſes ; on croit que chez les Financiers, en amour comme en affaires, les articles de la recette ſuivent de près ceux de la dépenſe ; & que ces Meſſieurs-là ſont accoutumez à recüeillir auſſi-tôt qu'ils ont ſemé.

A mon égard, continue cette charitable perſonne, je ſerois bien caution que l'homme d'affaire dont j'ai parlé, n'a d'autres vûës que de retirer des occaſions du vice, celle à qui il fait du bien : je le connois à fond, je faiſois l'autre jour ſon éloge en bon lieu ; je diſois que perſonne n'eſt plus genereux, & qu'il n'a rien à lui.

J'en conviens, dit un mauvais plaiſant qui m'interrompit, on peut dire que l'homme que vous loüez n'a rien à lui, car il n'eſt riche que du bien d'autrui.

C'eſt trop écouter cette médiſante ; il eſt tems que quelqu'un l'interrompe, pour ſauver la reputation de tous ceux qu'elle connoît, & de ceux même qu'elle ne connoît pas.

Celle qui va l'interrompre, c'eſt une femme ſçavante, qui vient ſe plaindre à un Poëte de ſa clique, qu'une de ſes Compagnes va ſe marier. Quelle perte pour nous, s'écrie-t-elle ! plus de commerce

d'eſprit, plus de converſations ſçavantes? plus de proſe, plus de vers, le mariage abſorbe tout; la pauvre fille! elle écrivoit avec tant de délicateſſe; ſon ſtile étoit enjoüé, ſes penſées fines, ſes applications juſtes: adieu la délicateſſe, adieu la juſteſſe! car enfin pour une femme qui compoſe, un mari eſt une diſtraction continuelle.

Oüi, certes, répond le Poëte, le mariage enchaîne l'eſprit auſſi-bien que le cœur, & par malheur encore, le cœur ſe dégage, & l'eſprit demeure dans les fers. Un mien ami, tant qu'il fut garçon, produiſoit chaque ſemaine un volume de Poëſies gaillardes. Depuis trois ans qu'il eſt marié, je n'ai pu tirer de lui qu'une Elegie plaintive, & quelques Epîtres chagrines.

Sçavez-vous bien, reprit la ſçavante deſolée, ce que notre amie m'allegue pour excuſe? l'amour, Monſieur, l'amour: la belle raiſon pour ſe marier! l'amour a-t-il jamais inſpiré le mariage aux Poëtes! Que ne garde-t-elle ſa tendreſſe pour rendre ſes Poëſies plus touchantes & plus animées? l'amour réveille l'imagination, mais le mariage l'endort.

Cette fille m'a bien trompée, conti-

nuë-t-elle; à l'entendre parler on eût dit qu'elle auroit eu plus de délicateſſe que de paſſion, & plus d'imagination que de ſentiment: je croïois qu'elle me reſſembloit, & que ſon cœur étoit tout eſprit; mais helas! & ſon cœur & ſon eſprit ſont tout corps. Quand je lui en fais des reproches, elle répond que l'amour fut toûjours ami des Poëtes, & que j'ai tort de vouloir les mettre mal enſemble. Je vous en fais Juge, Monſieur; n'eſt-ce pas elle qui cherche noiſe? Quand on a interêt de ménager l'amour, il ne faut pas en venir aux extrémitez avec lui; c'eſt le pouſſer à bout que de ſe marier.

S'il n'y avoit que l'amour à perdre en ſe mariant, reprend le Poëte, ce ſeroit peu; mais qui ne ſçait que l'himen éfarouche les Graces & les Muſes? J'ai lû dans une Fable inconnuë aux anciens, qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hipocrene tarit le lendemain.

Un genie marié, eſt un genie ſterile. En effet, les productions de l'homme ſont bornées; il faut opter, de laiſſer à la poſterité ou des ouvrages d'eſprit, ou des enfans.

Mais

Mais j'aperçois un objet des plus triſtes, qui vient interrompre la converſation comique du vieux Poëte garçon, & de la femme de Lettres.

C'eſt un homme en grand deüil ; il a outré l'appareil, la queuë de ſon manteau couvre toute l'antichambre, & le bout de ſon crêpe eſt encore ſur l'eſcalier. C'eſt un ſpectre de drap noir ; que vient-il faire dans une aſſemblée de plaiſir ? Il ſort de l'enterrement ; que ne va-t-il achever de pleurer chez lui ? cependant il eſt homme de condition ; il a perdu ſon pere, on lui doit des complimens de condoleance : mais pourquoi vouloir partager ſa douleur ? il ne vient ici que pour vous faire part de ſa joye ; la ſucceſſion eſt ſi groſſe, qu'il ne ſçait à qui le dire : il cherche partout, qui le felicite ; il faut pourtant s'affliger d'abord avec lui par bienſeance. Que je ſuis fâchée, lui dit une Dame ! ..... Je ſuis bien aiſe, dit notre Orphelin, en prévenant le triſte compliment ; je ſuis bien aiſe de vous trouver ſi à propos : on m'a dit, Madame, que vous avez un bel emmeublement dont vous voulez vous défaire ; je m'en accommoderai.

Je ne puis vous exprimer, lui dit un couſin, combien je ſuis ſenſible à votre affliction, & j'irai au premier jour chez vous pour vous témoigner .... Je déloge demain, dit bruſquement notre homme, je prens une maiſon magnifique : vous la connoiſſez, c'eſt celle que ce Banquier faiſoit bâtir quand il fit banqueroute; ſes créanciers m'en accommodent.

Un troiſiéme conſolateur vient encore à la charge la larme à l'œil, lui fait en longs complimens l'Oraiſon funébre du défunt: ce que j'eſtime le plus dans mon pere, continuë l'héritier, c'eſt qu'il ne m'a laiſſé aucunes dettes: ſi vous ſçaviez l'ordre admirable qu'il a mis à ſes affaires, & les grands biens que j'ai trouvez .... Hé ! corbleu, Monſieur, s'écrie un Miſantrope chagrin, votre pere mourut hier, pleurez du moins aujourd'hui, vous vous réjoüirez demain de la ſucceſſion.

Bon, reprend un ſournois, qui feint de vouloir l'excuſer, ſon pere l'a aſſez affligé d'avoir vécu juſqu'à ſoixante & quinze ans; on ne peut pas s'affliger devant & après la mort d'un homme : d'ailleurs, c'étoit un paratre, un dénaturé, qui n'a jamais fait

plaisir qu'à lui-même : il plaignoit à ses enfans jusqu'à l'éducation, & je dirois volontiers pour Monsieur son fils ; enfin, mon pere est mort, & sa mort est le premier bien qu'il m'ait fait de sa vie.

Notre sot est charmé qu'on lui prouve qu'il a raison de se consoler : le fournois malin l'engage insensiblement dans une conversation indifferente, puis ensuite dans une plus enjoüée ; & lui qui ne rit jamais, se met à rire par malice, pour obliger le fat à rire aussi. Il pousse enfin la chose jusqu'à lui faire chanter avec lui la contrepartie d'un air à boire. Et quand il est à l'endroit le plus gay, il s'arrête tout court, & le tire doucement par le bras : Monsieur, lui dit-il d'un ton affligé, je vous demande pardon, si j'ai violenté votre douleur pour vous faire chanter dans le triste équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deüil baisse les yeux : il est si honteux de se surprendre en chantant, qu'il sort sans dire un seul mot, & même sans achever l'air à boire qu'il avoit commencé.

Il y a long-tems que l'on a remarqué que la tendresse filiale n'est pas comparable à

l'amour paternel. Il y a long-tems auſſi qu'on en a cherché les raiſons : je ne ſçai ſi quelqu'un a trouvé avant moi celles que je vais dire : originales ou non, les voici.

Je ſuppoſe qu'un fils aime ſon pere, ſelon toute l'étenduë des obligations qu'il lui peut avoir ; & que le pere n'aime ſon fils que parce qu'il lui appartient : la tendreſſe paternelle l'emportera encore, car l'amour de proprieté eſt toûjours plus fort que l'amour de reconnoiſſance.

Un pere qui perd ſon fils, perd un bien qui lui appartient, & le fils perd un maître à qui il appartenoit ; vous ſentez bien la difference de ces deux pertes.

Il y a peu de peres qui ayent obligation à leurs enfans ; & nous devons tous au moins la vie à nos peres. Croiroit-on que ce fût une raiſon, pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment? Cette raiſon eſt bien injuſte, elle eſt pourtant naturelle ; nous aimons mieux ceux qui nous doivent ; l'on ſe conſole plus aiſément de la mort d'un créancier, que de celle d'un debiteur.

C'eſt cette nature injuſte qui fait qu'un orphelin ſe réjoüit de la mort d'un pere, qui ſe ſeroit affligé de le voir ſeulement indiſpoſé.

Digitized by Google

Un pere regarde la vie d'un fils comme une continuité de la ſienne propre : ce fils ceſſe-t-il de vivre, le pere commence à ſentir la mort. Combien d'enfans au contraire ne commencent à goûter la vie, qu'après la mort de leurs peres ?

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard, que celle d'un vieillard ne touche un jeune homme ; l'expérience l'apprend, & mille raiſons le prouvent. Une des principales, c'eſt la difference des reflexions que la mort fait faire aux uns & aux autres.

Mon pere meurt à ſoixante & dix ans, (dit en lui-même cet homme qui n'en a que trente ;) j'ai donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainſi on ſe flate, mais on ſe conſole. Mon fils vient de mourir, il n'avoit que trente ans, j'en ai ſoixante ; j'ai beau me flater, je ne vois rien de conſolant dans ce calcul.

Selon l'ordre naturel, le pere doit finir avant ſon fils. Si tous les enfans mouroient de douleur à la mort de leur pere, le genre humain periroit bien-tôt. N'eſt-ce point pour prévenir ce malheur, que la nature a pris ſoin d'endurcir le cœur des enfans ?

Digitized by Google

Ce qui fait encore qu'un pere a plus de naturel que ſon fils, c'eſt qu'il eſt toûjours plus vieux que lui ; les liens du ſang ſe fortifient avec l'âge, à meſure que les paſſions s'affoibliſſent & que leur nombre diminuë.

La rupture des liens du cœur eſt d'autant plus ſenſible qu'ils ſont en plus petit nombre ; & l'on peut dire qu'à un certain âge un pere ne tient preſque plus au monde que par ſes enfans.

La nature nous fournit dans les arbres une image de l'ingratitude des enfans. Le tronc d'un arbre communique ſa ſeve, c'eſt-à-dire, en terme de Jardinier, ſon amitié aux branches; qui ſortent de lui, & nous ne voyons point que la ſeve retourne des branches au tronc.

Quelques enfans ingrats vont conclure de là, que l'ingratitude eſt donc fondée ſur la nature ; qu'ils conſiderent dans ce même arbre, que les branches reſſentent bien plus vivement le mal qu'on fait à leur tige, que la tige ne reſſent celui qu'on fait à ſes branches. Un Poëte Italien ajoûteroit, que l'amour filial des branches les fait expirer de douleur du même coup de

cognée qui abat la tige, & que la tige dénaturée reverdit ſouvent après qu'on lui a coupé ſes branches.

La contrarieté de ces deux comparaiſons dans un même ſujet, me met en humeur de chercher quelques raiſons pour prouver tout le contraire de ce que je viens d'établir. J'ai dit que les peres ſont plus touchez de la mort de leurs enfans, que les enfans de celle de leurs peres: voici quelques motifs de conſolation pour ceux-ci, & d'affliction pour les autres.

Tu vois dans ton fils celui qui doit te ſurvivre; avertiſſement fatal, objet importun: cet objet diſparoît, ſujet de conſolation.

Tu vois dans ton pere celui à qui tu dois ſurvivre; en le voyant, tu raiſonnes ainſi: je ſuis venu en ce monde trente ans après lui, je n'en dois ſortir que trente ans après; tant qu'il vivra, j'ai mes trente années franches. Par ce raiſonnement, la vie du pere fait dans l'imagination du fils une eſpece de rempart contre la mort; ce rempart tombe, ſujet d'affliction.

Un fils eſt accoûtumé dès ſa naiſſance à voir un pere; il eſt attaché à lui par les pré-

jugez de l'enfance. Eſt-il de plus forts liens & plus difficiles à rompre ?

A l'égard du pere, il n'a commencé d'avoir des enfans que vers l'âge de raiſon ; & cette raiſon a dû l'empêcher de s'attacher trop à une choſe qu'il pouvoit perdre.

Un pere perd à la mort de ſon fils une perſonne qu'il aime ; un fils perd en ſon pere une perſonne dont il eſt aimé : c'eſt perdre beaucoup davantage, puiſque la perte eſt plus irreparable. Il eſt bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'eſt pas tant de retrouver qui nous puiſſions aimer.

Ajoûtez à cela ; qu'un pere qui perd un fils, peut eſperer d'en avoir d'autres ; mais à parler juſte, on ne peut avoir qu'un pere en ſa vie.

Les reflexions commencent à m'ennuyer ; rentrons dans le Cercle Bourgeois ; j'y remarque qu'un faiſeur de reflexions continuelles eſt un ennuyeux perſonnage ; il ne vous donne pas le tems de reſpirer.

Ce jeune Magiſtrat a beaucoup d'eſprit ; mais il dogmatiſe pour ſe rendre plus venerable. Il dit tout par maximes, juſqu'aux

complimens ; il veut être ſolide dans les converſations les plus enjoüées, & ne badine que par ſentences.

C'eſt une choſe admirable, lui dit une groſſe réjoüie, que vous ſçachiez ſi bien faire le vieillard à trente-cinq ans; votre voiſine qui en a cinquante, n'a pas ſi bonne grace à faire la jeune.

Une vieille, répond notre jeune doyen, une vieille qui travaille à ſe rajeunir, & qui veut revoir le païs du bel âge, va plus loin qu'elle ne croit; en courant à la jeuneſſe, elle retombe dans l'enfance.

A qui en veut cette Dame qui traverſe l'aſſemblée ſans regarder perſonne ? ſon habillement eſt plus que negligé, ſa coëffure n'eſt qu'ébauchée : elle a les yeux battus & la voix éteinte; vous devinez bien que c'eſt une joüeuſe : elle tire à part notre homme grave, pour lui emprunter vingt loüis-d'or qu'elle lui demande tout bas. Oüida, répond-il tout haut, afin qu'on l'entende, ma bourſe eſt à votre ſervice, mais conſiderez à quelles extrémitez le jeu . . . . Hé! donnez vîte, interrompt la Joüeuſe, on m'attend. Faites reflexion, continuë-t-il en cherchant ſa bourſe, que

vous êtiez il y a ſix mois la plus charmante perſonne du monde : la reconnoiſſez-vous Meſdames, depuis qu'elle s'eſt abandonnée au deſordre du Lanſquenet ? Hélas ! ſi une femme poſſedée du jeu oublie de ſe parer & de conſerver ſa beauté, que n'oublieroit-elle point dans l'occaſion ?

La Joüeuſe avale cette avanie, dans l'eſperance des vingt-Loüis-d'or ; le prêcheur indiſcret les tire de ſa bourſe, en continuant de moraliſer avec une telle application que la Joüeuſe a pris la bourſe, couru au Lanſquenet, & perdu l'argent, avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devroit point joüer.

Mais il n'eſt pas tems de s'impatienter, il ne fait encore que commencer ſon ſermon ; la Joüeuſe vient de lui fournir un texte, il va diviſer en trois points la converſation. Que je plains deux ou trois femmes dont il s'eſt fait un auditoire ! elles voudroient bien le laiſſer parler tout ſeul ; mais elles ont des procès, elles iront bientôt le fatiguer par leurs ſollicitations ; il eſt bien juſte qu'elles ſe laiſſent ennuyer par ſes reflexions.

Réjoüiſſez-vous, Meſdames, je vois ve-

Digitized by Google

nir un jeune Cavalier de ceux que vous appellez de jolis hommes ; celui-ci eſt des mieux tournez. Il attire déja vos regards, je prévois que vous l'écouterez plus volontiers que le Senateur, que ſon arrivée a interrompu ; ſes diſcours ſeront moins chargez de morale.

A peine l'aimable Cavalier a-t-il paru, qu'il eſt entourté de toutes les femmes du Cercle ; les unes le connoiſſent, les autres ont envie de le connoître ; toutes enfin s'empreſſent de l'approcher. Quelle fureur ! s'écrie mon Siamois ! .....

Ici je m'arrête tout court pour répondre à un critique, qui me demande d'où vient preſentement ce Siamois, & de quoi je m'aviſe de le faire parler ici. Franchement je ne me ſouviens pas bien moi-même où je l'ai laiſſé ; j'ai dû le placer à quelque coin de mon Cercle Bourgeois pour être ſpectateur de tout ce qui s'y paſſe. J'ai tort de vous l'avoir fait perdre de vûë ; & puiſque j'avois commencé de voyager avec lui, il eût été plus regulier de l'avoir toûjours à mes côtez. Mais qui ſçait ſi cette regularité ne vous eût point ennuyé ? j'aime mieux encore que mes Amuſemens ſoient irriguliers qu'ennuyeux.

Digitized by Google

D'ailleurs, en commençant ce livre, j'ai fait mes conventions. Souvenez-vous-en: ne ſuis-je pas convenu avec moi-même, que je ne ſuivrois exactement ni le voïage ni le Siamois? je finirai donc comme j'ai commencé, ſans me gêner ni dans le deſſein, ni dans les ſujets, ni dans le ſtile; en un mot, je me mets au-deſſus de tout, excepté du bon ſens.

C'eſt donc ſeulement parce qu'il m'en prend envie, que je quitte la diſgreſſion, pour ſçavoir du Siamois pourquoi il s'eſt tant récrié en voyant un troupeau de femmes s'ameuter autour d'un bel homme (ce ſont ſes termes.) N'ai-je pas raiſon de m'étonner, continuë-t-il? la plûpart de ces femmes me paroiſſent modeſtes dans leur maintien, ſages dans leurs paroles; je croi voir en elles une raiſon ſolide, une mouche les pique, les voilà au champ; la vûë d'un jeune homme les met hors des gons. Eſt-ce donc ainſi que l'amour?..... doucement mon cher compagnon, doucement.

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modeſtie, & contre la bienſean-

ce ; je connois en elles une paſſion preſque auſſi forte, & d'autant plus dangereuſe, qu'elles peuvent s'y abandonner ſans honte : cette paſſion eſt la curioſité.

Ce n'eſt pas amour, par exemple, que cet empreſſement pour le Cavalier qui vient d'entrer ; premierement curioſité de voir de près ſon habit ; c'eſt un habit d'invention, tout couvert d'une broderie imaginée, & méditée à fond ; le deſſein leur plaît, il eſt bizare, extravagant & raiſonné : pour en étudier l'effet, le Cavalier s'eſt enfermé cinq ou ſix matinées avec ſon Brodeur ; ce chef-d'œuvre de genie merite bien toute l'attention des Dames.

Autre motif de curioſité pour elles : ce joli homme a la vogue depuis peu ; c'eſt la derniere mode, & il n'eſt permis qu'aux Provinciales de ne le point connoître.

Fort bien, me dit le Siamois, on m'a déja fait comprendre combien vos Pariſiennes ſont ſcrupuleuſes ſur les modes, elles auroient honte de porter un habit de l'an paſſé ; ſelon la regle des modes, ce joli homme leur paroîtra bien laid l'année qui vient.

Digitized by Google

Mais je leur pardonne de ſuivre l'uſage du païs, je ſuis fâché d'avoir mal interprêté leur curioſité; je ne jugerai plus du cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de votre joli homme, la curioſité me prend auſſi de ſçavoir ſi ſon eſprit repond à ſa figure; mais il n'a point encore parlé, commencera-t-il bien-tôt ? les Dames qui l'environnent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impatience que vous de l'entendre parler; écoutons.

Elles lui adreſſent toutes la parole; que répond-il ? tantôt oüi, tantôt non, & tantôt rien: il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, & ſourit à celle-là d'un air ſi myſterieux, qu'on croit qu'il y entend fineſſe; on devine qu'il a tout l'eſprit du monde: ſa phiſionomie parle, ſon air perſuade, mais ſa repreſentation fait toute ſon éloquence; ſi-tôt qu'il s'eſt montré, il a tout dit.

C'eſt dommage que la nature n'ait pas achevé ſon ouvrage; pour peu qu'elle eût joint d'eſprit à un exterieur ſi prévenant, on lui eût paſſé mille balivernes pour un bon mot.

Mais nos Dames commencent à ſe laſſer

d'entretenir une idole ; chacune prend le parti d'aller parler à quelqu'un, qui lui réponde. Le Cavalier va dans la chambre voiſine, ne penſant qu'à étaler ſes charmes ; mais il eſt frappé d'abord de ceux d'une jeune femme, il l'aſſiege des yeux, il la minaude, il l'aborde enfin.

Cette Dame eſt fort reſervée ; mais tout charmant que lui paroiſſe le Cavalier, ſon abord ne l'allarme point, & c'eſt encore la curioſité qui l'expoſe avec lui au peril d'un tête-à-tête : elle ſe diſpoſe donc à écouter l'Avanturier. Voïons comment il ſe tirera d'affaire avec elle.

Il doit être fort embarraſſé auprès de cette femme ; elle a beaucoup d'eſprit, elle ne ſe païera pas de mines ; cependant nous en voïons des plus ſpirituelles qui ne mépriſent pas un bel exterieur : auſſi notre joli homme ſe promet-il bien qu'en perſuadant qu'il aime, il perſuadera facilement qu'on le doit aimer. Il met en uſage les tours d'éloquence les plus fins, & les expreſſions les plus touchantes du langage muet ; c'eſt ſa langue naturelle, il la parle bien ; mais la belle Dame l'entend mal : que fera-t-il donc pour s'expliquer claire-

Digitized by Google

ment ? il a au doigt un diamant d'un grand prix, il faut trouver une maniere galante de l'offrir : il prend un air enjoué & badin, qui lui donne lieu de poſer ſa main dans toutes les attitudes qui peuvent faire briller ſon diamant aux yeux de l'indifferente. Il l'ébloüit, elle tourne la tête d'un autre côté, ce badinage l'importune ; c'eſt pourtant l'unique reſſource du ſot, il eſt fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme lui, & d'un diamant comme le ſien ; c'eſt une inſenſible, c'eſt une cruelle.

Dans le moment qu'il deſeſpere de ſon entrepriſe, cette cruelle, cette inſenſible lui ſaiſit bruſquement la main, pour voir de près le diamant dont elle détournoit d'abord les yeux : quel changement de fortune pour un amant rebuté ! il reprend courage ; & pour faire une declaration en abregé, il tire la bague de ſon doigt & la preſente. On la prend ; & afin de la mieux conſiderer, on redouble d'attention : il redouble d'eſperance & de hardieſſe, il croit être en droit de baiſer une main qui reçoit ſon diamant. La Dame eſt ſi attentive à le regarder, qu'elle ne penſe point

à

Digitized by Google

à se fâcher, au contraire elle sourit, & sans autre céremonie met la bague à son doigt.

C'est à present que la conquête est assurée: l'amant transporté de joïe, propose l'heure & le lieu du rendez-vous. Monsieur, lui dit alors la Dame, d'un grand sang froid, je suis charmée de ce diamant; & ce qui fait que je l'ai accepté sans scrupule, c'est qu'il m'appartient: Oüi, Monsieur, le diamant est à moi, mon mari le prit sur ma toilette il y a trois mois, & me fit croire ensuite qu'il l'avoit perdu.

Cela ne peut-être repliqua le fat, c'est une Marquise qui me l'a troqué.

Justement, continuë la femme, mon mari connoît cette Marquise; il lui a troqué mon diamant, la Marquise vous l'a troqué, & moi je vous le prens pour rien, quoique mon mari meritât bien que je fusse d'humeur à en donner le même prix qu'il en a reçu de la Marquise.

A ce coup imprévû, le joli homme demeure interdit & confus: c'est en cette occasion que je lui pardonne d'être muet; un homme d'esprit le seroit à moins.

Après le dénoüement de cette scene, on

entend du bruit dans l'antichambre ; c'eſt un pauvre valet qui voit entrer un homme tout doré. Hé bon jour, lui dit le valet, bonjour, mon ancien Camarade. Tu en as menti, replique l'autre, avec un ſouflet. Sotiſe des deux parts ; le valet ne penſe pas à ce qu'il eſt, ni l'autre à ce qu'il a été ; la pauvreté ôte le jugement, & les richeſſes font perdre la memoire.

Cet homme qui s'offenſe de la familiarité d'un valet, familiariſe avec un Duc & Pair : quelle diſtance de lui au Duc ! mais entre lui & le valet, je ne vois que le tems & l'argent.

Vous vous étonnez qu'il ſe méconnoiſſe depuis peu ? il étoit, dites-vous, ſi modeſte dans les premiers tems de ſa fortune ! d'accord, il eût été le premier à vous dépeindre l'état naturel de ſa miſere paſſée, & les miracles de ſa proſperité ſubite. Tout cela frapoit encore les yeux du monde, & il ſe faiſoit un merite d'en parler, pour fermer la bouche à ceux qui en parloient avant lui ; ont-ils commencé à ſe taire, il s'eſt tû. A meſure que les autres oublient la baſſeſſe de notre origine, nous

l'oublions auſſi ; mais par malheur les autres s'en reſſouviennent de tems en tems : & quand nous avons une fois commencé à nous oublier, c'eſt pour toûjours.

Ce grand Seigneur fut toûjours élevé en grand Seigneur ; ſon ame eſt auſſi noble que ſon ſang ; je l'eſtime ſans l'admirer ; mais celui qui par ſes vertus s'éleve au-deſſus de ſon ſang & de ſon éducation ; je l'eſtime & je l'admire.

Toi donc de qui les vertus égalent la fortune, pourquoi cacherois-tu un défaut de naiſſance, qui releve l'éclat de ton merite ?

Et toi qui n'as d'autre merite que d'avoir fait fortune, fais-nous voir toute la baſſeſſe du paſſé, nous n'en ſentirons que mieux le merite de ton élevation.

Ceux qui ſont tombez du haut de la fortune, regardent toûjours l'élevation où ils ont été ; mais ceux qui ſe ſont une fois élevez, ne peuvent plus regarder en bas.

Cependant il ſeroit ſalutaire à ceux-ci, de bien enviſager leur premiere baſſeſſe, pour tâcher de n'y plus retomber ; & ce ſeroit un bien pour les autres de perdre de vûë une élevation qui leur fait mieux ſentir la grandeur de leur chûte.

Voilà, dit-on, un homme qui fait si fort le grand Seigneur, qu'il semble qu'il n'ait jamais été autre chose. Hé c'est souvent parce qu'il le fait trop, qu'on s'apperçoit qu'il ne l'a pas toûjours été.

Pendant que j'ai fait mes reflexions, mon Siamois a fait aussi les siennes ; il s'étonne moins de l'homme doré qui se méconnoît, que de l'assemblée qui semble se méconnoître aussi.

On lui fait un accüeil de Prince ; ce ne sont pas des civilitez, ce sont des adorations. Hé, n'êtes-vous pas contens, s'écrie notre Siamois ; n'êtes-vous pas contens, d'idolâtrer les richesses qui vous sont utiles ? faut-il encore idolâtrer un riche qui ne vous sera jamais d'aucun secours ?

J'avouë, continuë-t-il, que je ne puis revenir de mon étonnement : je vois entrer dans votre cercle un autre homme de bonne physionomie, on ne fait nulle attention sur son arrivée. Il s'est assis, il a parlé, & parlé même de très-bon sens ; cependant personne ne l'a écouté, & j'ai pris garde qu'insensiblement chacun défiloit d'un autre côté, en sorte qu'il est resté seul.

Digitized by Google

Pourquoi le fuit-on ainſi, ai-je dit en moi-même, a-t-il la peſte ?

Dans l'inſtant j'ai remarqué que tous ces déſerteurs ſe rangeoient auprès de l'homme doré qu'on fête tant ; j'ai compris par-là que la contagion de celui-ci c'eſt la pauvreté.

O Dieux ! s'écrie le Siamois ; entrant tout-à-coup dans un enthouſiaſme ſemblable à celui où vous l'avez vû dans ſa lettre ; O Dieux ! tranſportez-moi vîte hors du païs ou l'on ferme l'oreille aux ſentences du pauvre, pour écouter les ſotiſes du riche ! il ſemble qu'on refuſe à ce vertueux mal-vêtu, ſa place entre les hommes, pendant qu'on met ce riche ſot au rang des Dieux. En voyant cela, j'aurois preſque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur proſperité : celui-ci fut autrefois moins qu'homme parmi vous, vous en faites à preſent une divinité. Ah ! ſi la tête tourne à ce nouveau Dieu, il s'en faut prendre à ceux qui l'encenſent.

Il y a parmi nous, continuë-t-il, des peuples qui adorent un certain oiſeau, à cauſe de la richeſſe de ſon plumage. Pour juſtifier la folie où leurs yeux les ont en-

Digitized by Google

engagez, ils ſe ſont perſuadez que cet animal ſuperbe a en lui quelque eſprit divin qui l'anime; leur erreur eſt encore plus tolerable que la votre: Car enfin, cet animal eſt muet; mais s'il pouvoit parler, ainſi que votre homme doré, ils reconnoîtroient que ce n'eſt qu'une bête; & ceſſeroient peut-être de l'adorer.

L'enthouſiaſme eût mené trop loin notre Voyageur ſincere; pour l'obliger à ne plus parler, je lui fis remarquer un perſonnage du Cercle, qui merite bien qu'on leve le voile dont il ſe couvre pour attirer la confiance des ſots.

Examinez-le bien, ce ſerieux extravagant: ſa marote, c'eſt la probité: marote aimable, ſi ſon cœur en étoit attaqué, mais il n'en n'eſt frapé qu'à la tête.

On ne s'eſt point encore apperçu qu'il fût ni voleur ni fauſſaire: ſur cette confiance, il ſe met à la tête de tous les gens de bien.

Il exige une foi aveugle pour ce qu'il dit, écoutez-le comme la verité même. Affirme-t-il que ce roturier eſt noble, on n'oſe plus lui demander ſes titres.

Bien plus, il veut être cru ſur les choſes d'opinion, comme ſur les choſes de fait.

Digitized by Google

Hier deux Aſtronomes, bons amis d'ailleurs, mais ennemis mortels dans la diſpute, en étoient déja aux injures; l'homme de probité arriva, & ne doutant point qu'un ſeul mot de ſa bouche ne dût établir la paix entre eux : fiez-vous à moi, dit-il au plus emporté; en homme d'honneur, ce n'eſt point le monde qui tourne, c'eſt le ſoleil.

S'il fait quelque affaire, il prétend que ſon mot ſoit un Arrêt dont on ne puiſſe appeller ſans injuſtice; il s'offenſe qu'on ſonge ſeulement à prendre avec lui les ſûretez ordinaires. On doit ſçavoir que ſa promeſſe verbale vaut mille contrats. Il eût volontiers exigé des parens de ſa femme, qu'ils la lui euſſent donné en mariage ſur ſa parole.

Il ſe pique d'être toûjours exactement vrai dans ſes expreſſions. Selon lui l'exageration eſt un menſonge horrible; & c'eſt trahir la verité que de s'exprimer foiblement dans les choſes même qu'on devroit taire. Où trouverons-nous donc un modele de cette exactitude impraticable? vous la trouverez en lui ſeul; peſez bien, vous dira-t-il, la force de mes pa-

Digitized by Google

roles. Vous devez croire ſimplement ce que je vous dis; ni moins, ni rien au-delà: en une occaſion ſeule il vous permettroit d'ajoûter, c'eſt quand il fait ſon propre éloge, & il le fait à tout propos.

Sur quelque ſujet que roule la converſation, il s'y jette à bon ſens perdu, pour faire l'étalage de ſes vertus.

Une femme, par exemple, après avoir bien prouvé qu'il n'y a plus dans nos jeunes gens, ni galanterie, ni ſincerité, s'écrioit plaiſamment: Ah! j'ai tort, Meſſieurs, j'ai tort, il y a encore de la ſincerité parmi les hommes, ils diſent tout ce qu'ils penſent des femmes.

A propos de cette eſpece de ſincerité, notre homme croit pouvoir mettre ſur le tapis celle dont il ſe pique; chacun a ſes défauts particuliers, dit-il, mais tout le monde a celui de la diſſimulation: mon défaut à moi, c'eſt d'être trop ſincere.

On tombe ſur une autre matiere: il y a des riches ſi durs, dira un homme ruiné, qu'il entre de la dureté dans leur compaſſion même; s'ils regardent le malheur d'autrui, c'eſt pour mieux goûter leur bonheur propre.

Quel

Quel excès du dureté! s'écrie l'homme d'honneur; à mon égard je tombe dans un excès tout opposé, je m'attendris d'un rien, je suis trop bon; c'est encore un défaut dont je ne me corrigerai jamais.

Un autre enfin, qui dans la suite d'un recit, prononce par occasion le mot d'avarice, se voit interrompu: vous avez-là de grands vices, sincerité, bonté, liberalité; l'excès de modestie qui vous fait avoüer ces vices, fait comprendre que vous avez toutes les vertus contraires.

Voilà, ce me semble, rompre en visiere à l'homme d'honneur: c'est tirer sur lui à brûle-pourpoint: il devroit être cruellement blessé, cependant il n'a pas seulement senti le coup; il s'est fait un calus de vanité qui le rend invulnerable, il prend tout en bonne part: dites-lui d'un ton ironique: oh le grand heros de probité! il croit la chose à la lettre: declarez-lui tout net, que vous le connoissez pour un franc scelerat; c'est une ironie, vous plaisantez, & il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu, comme vous voyez, avec un esprit si bien tourné: cette humeur commode, met toute l'assemblée

en goût de raillerie. Quel regal pour les diſeurs de bons mots! ils peuvent là ſe rendre intelligibles à tous, hors à celui qu'ils drapent. Cependant leur malignité n'eſt pas encore contente, le plaiſir ſeroit de le piquer au vif pour confondre ſa vanité; ils ſe hazardent à l'attaquer en face: vous n'y gagnerez rien, ſa vanité eſt un mur d'airain, tous vos traits s'émouſſent, & votre venin ne fait que blanchir; c'eſt pourtant dommage de perdre le fruit d'une raillerie ſi mordante.

Mais je m'apperçois qu'il n'y aura rien de perdu; voici un eſprit de travers, qui prend pour lui tout ce qu'on a dit pour l'autre: il rougit, il pâlit, il perd contenance, il deſerte enfin, & ſort en menaçant des yeux toute l'aſſemblée.

Que juge-t-on de cette levée de bouclier? tout le pis qu'on peut; c'eſt l'eſprit du monde: s'il n'avoit que la tête mal ſaine, dit-on, il n'auroit pas été ſi ſenſible; mais apparemment ſa conſcience eſt ſi ulcerée, qu'on ne peut toucher aucune corde, qui ne réponde à quelque endroit douloureux: en un mot, tout le bleſſe, parce qu'il eſt capable de tout.

Voilà deux caracteres qui paroiſſent fort oppoſez ; il ſeroit aiſé de prouver qu'ils ont tous deux le même fond : quel eſt ce fond ? devinez-le ſi vous pouvez : un mot ne ſuffiroit pas pour vous l'expliquer nettement, & je n'ai pas le loiſir d'en dire davantage. J'entens venir un homme qui m'eſt connu ; il m'interromproit ſans miſericorde, j'aime autant le prevenir & me taire.

Silence, ſilence, & tenez-vous dans le reſpect ; vous allez voir paroître un de ſes grands Seigneurs, qui croyent que tout leur eſt dû, & qui doivent à tout le monde ; ſa voix bruïante ſe fait entendre du bas de l'eſcalier ; on vient l'annoncer & chacun prend ſon ſerieux lorſqu'il entre avec un air riant & un viſage ouvert qu'il referme tout à coup appercevant ſon ennemi ; il lui ſoûrit neanmoins par politique, & lui fait mille proteſtations d'amitié ; mais en offrant ſes ſervices, il pâlit comme un Gaſcon qui offre ſa bourſe.

A peine eſt-il aſſis, qu'il s'empare de la converſation, parle en même tems à quatre perſonnes de quatre affaires differentes, interroge l'un ſans attendre la répon-

ſe de l'autre ; propoſe une queſtion, la traite & la reſout tout ſeul ; il ne ſe laſſe point de parler, on ſe laſſe de l'entendre, chacun s'écoule. Et voilà le cercle fini.

Le Siamois me demande ſi notre voïage l'eſt auſſi. A peine eſt-il commencé, lui-dis-je, vous n'avez encore fait que la premiere journée. J'y renonce donc, reprend-il bruſquement ; car avant que j'aye fait toutes mes reflexions ſur ce que j'ai vû dans cette premiere journée, je ſerai trop vieux pour en faire une ſeconde.

Vous avez raiſon, lui dis-je, la vie de l'homme eſt trop courte pour bien connoître un ſeul homme.

Il faudroit vivre au moins un ſiécle pour connoître un peu le monde, & en revivre encore pluſieurs pour ſçavoir profiter de cette connoiſſance.

Nous ſommes trop curieux de ſçavoir ce que le monde fait, & pas aſſez d'apprendre ce qu'il devroit faire ; c'eſt pour cela qu'on voit tant de gens qui ſçavent comme on vit, & fort peu qui ſçachent vivre.

Le mot de *Sçavoir vivre*, renferme, ce me ſemble, toute la ſageſſe humaine ; cependant l'uſage a bien affoibli cette ex-

preſſion. On appelle un homme qui ſçait vivre, celui qui ne manque point de politeſſe; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expreſſion dont on abuſe encore, c'eſt celle de *Connoiſſance du monde*: tel paſſe pour connoître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits: un tel mourut hier, il avoit été ceci, il avoit été cela; il laiſſe douze cens mille livres: on parle de marier ſon heritiere à un Seigneur malaiſé. Telle & telle choſe eſt arrivée: enfin, celui qui ſçait le mieux toutes les minuties d'une hiſtoire du tems, s'attire de l'attention & de l'eſtime; c'eſt un genie ſuperieur, une bonne tête qui connoît le monde. Et ſi vous vous aviſiez de faire une reflexion ſolide ſur ces évenemens, on diroit de vous, c'eſt un parleur ennuyeux, qui ne connoît pas le monde.

On permet pourtant les reflexions ſatiriques; mais on ne reçoit point celles qui inſtruiſent, on n'écoute que celles qui mordent.

De tout ceci le Siamois conclut, que la vie des François ſe paſſe à s'examiner & à ſe moquer les uns des autres: & j'en

conclus moi par rapport à mon ſujet, que le plus grand & le plus ordinaire de tous les Amuſemens, c'eſt celui que le Public donne aux particuliers, & que les particuliers donnent au Public.

Le Public eſt un grand ſpectacle toûjours nouveau, qui s'offre aux yeux des particuliers & les amuſe.

Ces particuliers ſont autant de petits ſpectacles diverſifiez qui ſe preſentent à la vûë du Public, & le divertiſſent.

J'ai déja fait voir en racourci, quelques-uns de ces petits ſpectacles particuliers; notre Voyageur exige encore de moi que je lui diſe un mot du Public.

XII. AMUSEMENT

ET DERNIER.

LE PUBLIC.

Le Public eſt un ſouverain, duquel relevent tous ceux qui travaillent pour la reputation, ou pour le gain.

Ces ames baſſes qui ne ſe mettent guéres en peine de meriter ſon approbation, craignent au moins ſa haine & ſon mépris.

Digitized by Google

Le droit qu'il a de juger de tout, a bien produit des vertus, & bien étouffé des crimes.

Sans la crainte de ſes jugemens, que de heros auroient été moins heros! que de guerriers pacifiques! combien peu de vertueux ſe ſeroient fait aimer! que de ſcelerats ſe ſeroient fait craindre!

Les exhortations des peres, le naturel des enfans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit bien peu de force, ſans le qu'en dira-t-on du Public, qui retient chacun dans ſon devoir.

Tout le monde fait ſa cour au Public; les ambitieux briguent ſa faveur, & les honnêtes gens ſon approbation: les coquettes veulent s'attirer ſes regards, & les femmes de bien ſon eſtime; les grands recherchent ſon amitié, les petits n'en veulent qu'à ſon argent.

Le Public a l'eſprit juſte, ſolide & penetrant; cependant comme il n'eſt compoſé que d'hommes, il y a ſouvent de l'homme dans ſes jugemens.

Il ſe laiſſe prévenir comme un ſimple particulier, & nous prévient enſuite par l'aſcendant qu'il a pris ſur nous depuis tant de ſiecles.

Digitized by Google

On a beaucoup de veneration pour ſes jugemens: car on ſçait que c'eſt un Juge inſenſible à l'interêt & aux ſollicitations.

Il y a tel particulier qui vit & meurt dans ſes préventions; mais comme le Public ne meurt point, il revient infailliblement des ſiennes; quelquefois par malheur il en revient un peu tard. Si nous vivions deux ou trois ſiecles, chacun joüiroit à la fin de la reputation qu'il merite.

Cela ne ſeroit pourtant pas ſûr, car ce Public eſt ſi malin, qu'il rend moins volontiers juſtice aux vivans qu'aux morts, & que ſouvent il n'éleve les morts que pour rabaiſſer les vivans.

Le Public eſt un vrai Miſantrope; il n'eſt ni complaiſant ni flateur: auſſi ne cherche-t-il point à être flaté. Il court en foule aux Aſſemblées où on lui dit ſes veritez: & chacun des particuliers qui compoſent ce tout, aime encore mieux ſe voir draper, que de ſe priver du plaiſir de voir draper les autres.

Le Public eſt le plus ſevere & le plus fin critique du monde; cependant un vaudeville groſſier ſuffit pour l'amuſer toute une année.

Digitized by Google

Il eſt conſtant & inconſtant ; on peut dire que depuis le commencement des ſiecles l'eſprit public n'a point changé : voilà ſa conſtance ; mais il eſt amateur de la nouveauté : il change tous les jours de façons d'agir, de langage & de modes ; rien n'eſt plus inconſtant.

Il eſt ſi grave, qu'il imprime la crainte à ceux qui lui parlent, & ſi badin qu'une coëffure de travers fera rire tout un auditoire.

Le Public eſt ſervi par les plus grands Seigneurs ; quelle grandeur ! mais il dépend de ceux qui le ſervent ; qu'il eſt petit !

Le Public eſt, pour ainſi dire, toûjours en âge viril par la ſolidité de ſa raiſon. C'eſt un enfant, que le moindre jouet fait courir comme un écervelé ; c'eſt un vieillard qui radote quelquefois en murmurant, ſans ſçavoir à qui il en veut, & qu'on ne peut faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne finiroit point à chercher des contrarietez dans le public, puiſqu'il a en lui toutes les vertus & tous les vices, toute la force & toute la foibleſſe humain.

Digitized by Google

Qu'il eſt heureux ce pubic ! les Rois lui font bâtir de ſuperbes edifices, & lui laiſſent de beaux monumens, afin qu'il ſe ſouvienne d'eux. Tous les Hiſtoriens travaillent à ſon Hiſtoire : c'eſt pour lui qu'on laboure, qu'on ſeme & qu'on recueille ; c'eſt pour lui chercher des commoditez qu'on approfondit les beaux Arts. Combien d'honnêtes gens abregent leurs jours pour lui fournir de beaux exemples & de ſçavantes inſtructions ! combien de Poëtes & de Muſiciens ſe creuſent le cerveau pour le réjoüir ! En un mot, on ſacrifie à ſon utilité la vie & les biens de chaque particulier. Voilà un bonheur ſerieuſement établi ; mais quelque Comique vous dira que le public ne peut être heureux, puiſqu'on lui empoiſonne ſon vin, & que toutes ſes maîtreſſes ſont infidelles.

Reprenons le ſerieux, pour conſiderer la veritable grandeur du public ; c'eſt de lui qu'on voit ſortir tout ce qu'il y a de plus conſiderable dans le monde : des Souverains pour gouverner les Provinces, des Intendans pour les regler, des Guerriers pour combattre, & des Heros pour conquerir.

Digitized by Google

Après que ces Gouverneurs, ces Magiſtrats, ces Guerriers & ces Heros ſe ſont ainſi glorieuſement répandus de toutes parts, ils viennent tous ſe raſſembler à la Cour : là l'intrepidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humaniſe, & la puiſſance diſparoît.

Là ceux qui ſe diſtinguoient comme autant de Souverains, viennent ſe confondre parmi la foule des Courtiſans, deviennent Courtiſans eux-mêmes; & après s'être attiré les regards de tous, ils ſe contentent d'être regardez d'un ſeul.

Comme ſes regards relevent l'éclat des plus belles actions, chacun eſt jaloux de celui qui ſe les attire; mais chacun ne laiſſe pas de careſſer celui dont il eſt jaloux.

C'eſt ainſi que le merite qu'ils ſe connoiſſent reciproquement, & qui paroît l'unique lien de leur amitié, eſt ſouvent le principe ſecret de leur haine.

Il eſt de belles ames qui s'affranchiſſent de ces foibleſſes vulgaires : & les veritables Heros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des autres, qu'à partager avec eux la lumiere du Soleil.

Digitized by Google

Je conviens, dit mon Siamois en me disant adieu, que la France fournit quelques-uns de ces Heros parfaits, & leur reputation eſt venuë juſques en mon païs; mais c'eſt pour voir encore quelque choſe de plus grand, que j'ai entrepris ce voïage; & voici le raiſonnement que j'ai fait en traverſant les mers. La France eſt pleine d'hommes illuſtres, qui ne s'entr'aiment guéres; il y a auſſi quelques vrais Heros qui s'entre-eſtiment; mais les uns & les autres s'accordent tous pour en revere r & en admirer un ſeul; il faut que ce ſoit un grand homme.

LE PUITS
DE
LA VERITÉ.
HISTOIRE GAULOISE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

J'Avertis le Lecteur que j'ai oublié le nom du Philoſophe qui a dit que la verité étoit cachée dans un Puits ; il eſt ſûr que quelqu'un l'a dit, cela ſuffit pour autoriſer le titre de mon Livre.

*Il eſt bon d'avertir auſſi pour l'intelligence de cette Hiſtoire qu'*HERODATES *&* FRANCIANNE *qui en ſont les Heros, ont vécu environ vers le tems de ..... Mais, qu'importe en quel tems ils ont vécu ? qu'importe même qu'il y ait eu un Herodates & une Francianne ? qu'importe, s'écriera un*

Digitized by Google

Cenſeur ? il eſt ridicule de s'ériger en Hiſtorien quand on debite des fictions ; prouvez-nous la verité de votre Hiſtoire, ou retranchez de votre titre HISTOIRE GAULOISE. *Je ne ferai ni l'un ni l'autre ; mais je promets de répondre à cette critique quand mon Livre aura eu aſſez de ſuccez pour intereſſer le Public : avant cela toute Diſſertation ſeroit ennuyeuſe.*

Je ne vous avertirai donc point ſi LE PUITS DE LA VERITE' *eſt un Conte ou une Hiſtoire, il tient peut-être de l'un & de l'autre ; tout ce qui vous paroîtra vrai-ſemblable croyez-le ſi le cœur vous en dit ; que riſquez-vous ? A l'égard de certaines fixions allégoriques qui conviennent fort bien au titre, ſi elles ne ſont pas vrayes, renferment-elles des veritez ? je ſouhaite que ces veritez ne ſoient point trop vrayes pour*

ceux

Digitized by Google

ceux qui craignent tout ce qui a l'air de ſatire, quelque douce qu'elle ſoit.

J'avertis encore que je n'ai point affecté de ſtile particulier dans ma maniere de raconter. Le langage n'eſt fait que pour exprimer les choſes, & les choſes m'ont fait ſouvent changer de ſtile ſans que je m'en ſois apperçu moi-même; c'eſt peut-être tant mieux.

Je vous avertis enfin que je ne vous aurois averti de rien, ſi le Libraire n'eût exigé de moi un Avertiſſement.

Il me l'avoit demandé trés long, & ſi je l'avois voulu croire, j'y aurois encore joint une Préface, un Avant-propos, une Epître Dédicatoire; en un mot, tout ce qui ſert à groſſir les Livres. Il dit pour ſes raiſons que la plûpart des Acheteurs ne veulent payer les Volumes qu'à proportion de leur

TAYLOR INSTITUTION OXFORD

Digitized by Google

groſſeur. Ces meſureurs de Livres reſſemblent à certains buveurs qui ont le goût uſé. Ils réduiſent tout le plaiſir de boire, à la quantité des bouteilles. Pour ces gens-là tous vins ſont bons quand on leur donne à bonne meſure. Je ne ſçai ſi la meſure de mon Livre eſt complette, mais je m'ennuye de préluder. Commençons la Piece.

Digitized by Google

LE PUITS DE LA VERITÉ.

HISTOIRE GAULOISE.

C'Eſt toûjours un bon païs que la Gaule, mais c'étoit bien autre choſe vers le commencement du monde.

On y voïoit le printems au printems, l'été en été, & point d'hyver en hyver.

On n'y labouroit la terre que pour ſon plaiſir, on y recüeilloit en tous tems comme en automne, & les habitans du païs

Digitized by Google

méritoient bien tout cela, car ils étoient bonnes gens.

Ils étoient ſimples ſans être groſſiers ; les derniers du peuple étoient polis comme à la Cour ; & à la Cour imaginez-vous comment.

Les Femmes y étoient ſinceres, modeſtes, ſoigneuſes de leur ménage, & ne laiſſoient pas d'avoir bien de l'eſprit ; elles alloient & venoient en plein jour, ſe levoient matin, n'avoient point de toillette & ſi elles étoient belles.

Les hommes & les femmes s'aimoient avant le mariage, & s'aimoient encore après; ils ne s'ennuïoient jamais l'un de l'autre, & cela venoit qu'en ſe faiſant l'amour l'on ne parloit non plus d'argent que s'il n'y en avoit point eu au monde.

Que voulez-vous que je vous diſe ? c'étoit un charme que de gouverner ces peuples-là, & les Rois y prenoient tant de plaiſir, qu'ils vivoient joïeuſement juſqu'au bout de la vieilleſſe de l'homme. Un entr'autres le meilleur de tous, avoit vécu autant qu'il le méritoit : à la fin du tems, il étoit mort & ſa femme auſſi : ils avoient laiſſé deux filles bien differentes

l'une de l'autre ; & voici la difference.

La premiere avoit la mine hardie, la démarche fiere, la taille haute & l'humeur à l'avenant ; elle étoit dédaigneuſe, hautaine, mépriſante & s'appelloit glorieuſe.

Pour ce qui eſt de la ſeconde, on ne ſçait point comment elle étoit faite ; on raporte ſeulement que tout le monde l'aimoit.

Les voilà donc toutes deux ſans pere ni mere, & parce qu'elles n'avoient point de freres, elles prétendoient toutes deux être Reines, & pourtant il n'en falloit qu'une.

C'étoit-là l'embarras ; il eſt vrai que les Loix y avoient pourveu, & quand il y avoit pluſieurs filles, le peuple avoit droit d'élire celle qui lui ſembloit la plus propre à gouverner, & enſuite elle devoit choiſir un mari, comme choſe neceſſaire pour lui aider à ſe faire obéïr ; bien entendu qu'il n'étoit Roi, que parce que ſa femme étoit Reine.

Il y avoit donc deux ſœurs qui prétendoient au Roïaume : Francianne vouloit regner pour bien gouverner, & Glorieuſe ne vouloit regner que pour regner, auſſi

on ne la ſouhaitoit guéres pour Reine, & Francianne auroit été élûë tout d'une voix, ſi les naturels du païs avoient été les maîtres; mais parce qu'il faiſoit bon vivre dans leur Roïaume, il y étoit venu beaucoup d'Etrangers, entr'autres force Gaſcons, qui, comme on ſçait, quittent volontiers leur païs où ils ne ſont rien, pour aller faire les Maîtres dans les païs des autres.

Tous ces nouveaux venus étoient de l'humeur de Glorieuſe, c'eſt pourquoi ils avoient pris ſon parti, & Francianne n'avoit pour elle que les bons & anciens ſerviteurs du Roi, en petit nombre & qui diminuoient tous les jours; bien leur prenoit d'avoir de leur côté la Verité qui les défendoit & les maintenoit dans leur ancienne franchiſe, & dans leur ſimplicité naturelle.

Avant que de parler de tout ce qui arriva au ſujet de l'élection que les Gaulois vouloient faire, parlons de la Verité qu'ils aimoient & dont ils étoient aimez; je vais vous dépeindre comme elle étoit faite; c'eſt une choſe qu'il faut ſçavoir, tel qui en parle ne l'a peut-être jamais vûë, & ne la connoît que par oüi dire.

Digitized by Google

La Verité avoit l'air ſimple, le viſage ouvert, & la parole libre; elle ne juroit jamais, & tout le monde juroit par elle; quoiqu'elle fût belle elle ne s'en faiſoit point accroire, ſçachant bien qu'elle ne plaiſoit pas à tout le monde, elle étoit uniforme & ne laiſſoit pas d'avoir ſes caprices, on voit encore à preſent qu'elle fuït quantité d'honnêtes gens qui la cherchent & qu'elle ſe preſente en face à des fourbes qui ne la cherchent point. On croiroit qu'elle doit haïr les Poëtes qui ſont profeſſion de lui rompre en viſiere, cependant elle les haït moins que les Romaciers, qui gardent avec elle les meſures de la vrai-ſemblance; il faut bien croire que la vrai-ſemblance fait plus de tort à la Verité que le menſonge même.

Auſſi-tôt que la Verité parut dans le monde elle ſe fit beaucoup d'ennemis; je ne m'en étonne pas, c'eſt une indiſcrette qui n'épargne perſonne, & un jour en ſe montrant ſeulement dans une Ville, elle ruina les Avocats, les Procureurs, les Medecins? que ſçai-je moi qui; ne devine-t-on pas bien tous ceux à qui la Verité fait tort, ce ſont ceux qui vivent du menſonge.

Digitized by Google

Tous ces gens là se mirent à décrier la Verité, & afin qu'on n'écoutât point tout ce qu'elle disoit contre eux, ils la firent passer pour folle; alors la moitié du monde l'abandonna par malice, & l'autre moitié l'abandonna, parce qu'il la voïoit abandonnéer.

Enfin rebutée par tout païs elle vint se refugier chez les Francs Gaulois qui la reçurent à cœur ouvert. Malgré tout ce bon acüeil, elle craignit qu'en familiarisant trop avec eux ils ne vinssent à la mépriser, elle jugea à propos de se cacher pour être plus long-tems respectée. Elle se cacha donc dans le fond d'un Puits, comme si elle eût été morte pour tout le monde.

LE PUITS DE LA VERITE'.

Voici une Epitaphe en Rondeau qu'un Poëte Gaulois fit graver autour du Puits de la Verité.

Au fond d'un Puits ci gist ensevelie
La Verité qui passant pour folie,
Bien bas sous l'eau par dépit s'enfonça;
En la cherchant, maint Sçavant se blousa,
Croyant la voir sur la superficie.

La

Le Philoſophe en vain argumenta
Pour l'enrôler dans ſa Categorie;
La forme y eſt, mais ce n'eſt qu'âperie;
Au fond.
Bref, Verité ſouffrit mainte avanie
Chez les humains, avant qu'être banie;
Chez les Sophiſtes, *Ergò* l'empriſonna;
Chez le Gaſcon, la gêne on lui donna;
Et ſon procés fut fait en Normandie
Au fond.

Ce Puits fut nommé le Puits de la Verité; il étoit creuſé naturellement dans une Roche de criſtal pur, où jamais main d'homme n'avoit touché.

Cette Roche étoit auſſi vieille que le monde, & avoit donné le nom à la Ville capitale des Gaules qu'on appelloit la vieille Roche; cela eſt ſi vrai qu'on dit encore aujourd'hui quand on voit un homme qui a le cœur franc; c'eſt un homme de la vieille Roche.

Un venerable Druide Gaulois, à qui on avoit donné en garde le Puits de la Verité, s'étoit taillé autour du Puits une Grotte en forme de Temple; il y demeuroit jour & nuit, & le criſtal en étoit ſi clair & ſi tranſparant, qu'à travers on

voïoit tout ce qu'il faiſoit, & il ne s'en ſoucioit pas, car il ne faiſoit rien que de bien.

Ce qu'il y avoit de plus merveilleux en ceci, c'étoit que dès le moment qu'on venoit dire des hableries au Druide Gaulois l'eau de ſon Puits ſe troubloit & fumoit; mais quand on parloit ſincerement, cette eau étoit ſi belle & ſi claire qu'on pouvoit ſe mirer dedans; & par là ce Druide avoit le don de connoître ceux qui diſoient vrai, d'avec ceux qui diſoient faux.

En regardant au fond de ce Puits il voïoit comme dans un miroir des Images & des Signes qui lui marquoient tout ce qui ſe paſſoit de bien & de mal. Voïez quel Tréſor c'étoit dans un païs que le Puits de la Verité!

Ce Druide qui en étoit l'Interprete ne parloit que rarement, & ſe gardoit bien ſurtout de répondre à ces queſtionneurs importuns, qui ne veulent apprendre la Verité que par curioſité, & non pour en profiter.

La belle choſe, ſi le Druide Gaulois avoit été ſeul dans le païs; mais il en étoit venu un autre avec des Etrangers,

Digitized by Google

que les Gaulois appelloient le faux Druide, parce qu'il étoit tout oppoſé à celui-ci. L'un découvroit la Verité du preſent, & l'autre ſe vantoit fauſſement de prédire l'avenir ; l'un donnoit tout ce qu'il avoit, l'autre promettoit ce qu'il n'avoit pas, & s'approprioit ce que les autres avoient : en un mot c'étoit un Druide Gaſcon.

Il étoit outre cela Magicien, Enchanteur, ou tout ce qu'il vous plaira de l'appeller ; & voici en quoi conſiſtoit ſa puiſſance : Il avoit excroqué à une ſervante Magicienne quelques ſecrets, avec quoi il faſcinoit les yeux, & faiſoit paroître tout ce qui n'étoit pas ; jamais il n'eut le pouvoir de métamorphoſer perſonne, mais par ſa ſoupleſſe d'eſprit il ſe métamorphoſoit lui-même en tout ce qu'il vouloit paroître, & de plus il avoit le don de habler & d'être cru. Don naturel à ceux qui ſont nez ſur les bords de la Garonne.

LE PALAIS DES GASCONNADES.

Le Palais du Druide Gaſcon étoit exhauſſé, vaſte & ſuperbe ; il n'étoit bâti

que de terre, mais il étoit recrepi de clinquant, & parſemé de diamans du temple: tout étoit double dans ce Palais, les Appartemens étoient tout en Galleries; ces Galleries à perte de vûë, étoient percées à jour; & dans tout ce Château Gaſcon, il n'y avoit point de Cuiſine.

Cet Enchanteur faiſoit des promeſſes immenſes à ſes amis, & des menaces terribles à ſes ennemis; à entendre ſes promeſſes & ſes menaces, on l'eût pris pour un fou, & ce n'étoit qu'un Gaſcon.

J'ai oublié de vous dire qu'au lieu de Bibliotheque, il avoit, ainſi que nos femmes d'eſprit, quantité de petits cadres remplis de maximes, & ſes maximes à lui, étoient autant de Gaſconnades qui aiſoient rire ou trembler ceux qui les liſoient; par celle-ci vous jugerez des autres.

GASCONNADE.

Rien ici bas n'égale ma puiſſance,
Pour moi les Dieux ont de la complaiſance;
Et le Deſtin mon protecteur,
Veut que tout l'univers à mes deſirs réponde.
Lorſque je ris, tout rit ſur la terre & ſur l'onde;
Si je ſuis de mauvaiſe humeur,

Digitized by Google

Auſſi-toſt le tonnerre gronde;
C'eſt pour mes ſeuls amis que la terre eſt fé-
conde;
Et le Soleil ne luit qu'à mon intention;
S'il éclaire avec moi tout le reſte du monde,
Ce n'eſt que par occaſion.

Ce Druide ne parloit que par antouſiaſme & par énigmes, à l'imitation des Oracles anciens, qui étoient peut-être Gaſcons comme lui; il étoit conſulté par le parti des Etrangers, comme le Druide de la Verité l'étoit par les Gaulois. Reſſouvenez-vous donc bien qu'il y avoit dans le Royaume dont j'ai parlé, deux Druides, deux Princeſſes & deux Partis oppoſez.

Le parti Gaulois, Francianne, & le Druide de la Verité, ce n'étoit qu'un, & tout en étoit bon; le parti étranger, Glorieuſe, & le Druide Gaſcon n'étoient qu'un auſſi, & ne valoient pas grand choſe.

Le parti étranger avoit pour chef Phorbas, homme intriguant, malin, comme qui diroit fourbe, & ſi il ne ſembloit pas qu'il y tou chât, car il avoit la bouche toûjours prête à ſourire; il ſe diſoit iſſu de maiſon Royale tout au moins; il ne

prouvoit pas cela fort clairement ; mais auſſi ne pouvoit-on pas lui prouver clairement le contraire, car on ne ſçavoit point d'où il venoit : cela n'empêchoit pas qu'il n'eût les Portraits de tous ſes Ancêtres, où l'on voyoit écrit en lettres d'or Phorbas premier, Phorbas ſecond, & lui étoit pour le moins Phorbas centiéme, ſelon ſon calcul. Cet Avanturier avoit fait fortune je ne ſçai comment & par faveur avoit été fait Regent du Royaume, en attendant l'élection. Ce Phorbas avoit un fils unique nommé Fauſtin, jeune, aſſez bien fait & qui s'eſtimoit autant au-deſſus de ſon pere, que ſon pere s'eſtimoit au-deſſus des autres hommes. Il étoit étourdi, il étoit .... mais par ce qu'il fera dans cette Hiſtoire-ci, vous verrez quel jeune homme c'étoit.

Le Chef du parti Gaulois ſe nommoit Herodates. Pour celui-là il étoit vraiment Prince ; ſon exterieur étoit beau, & l'interieur y répondoit ; il avoit l'ame grande & le cœur ſurles lévres ; prompt à offrir, encore plus prompt à donner. Il aimoit Francianne & l'aimoit beaucoup, car lorſqu'une belle ame fait tant que d'aimer, il y paroît.

Digitized by Google

L'amour du Prince Herodates n'étoit pas de ces petits amours legers & coquets à la Françoiſe, qui ne font qu'effleurer l'imagination ; c'étoit un bon amour Gaulois, ſolide, vif & ardent qui avoit pénetré juſqu'au fond de ſon cœur. Voulez-vous ſçavoir comme il étoit devenu ſi amoureux ? c'eſt qu'on ne pouvoit voir Francianne ſans l'aimer, & qu'il la voyoit tous les jours; ce qui eſt étonnant il ne ceſſa de la voir que parce qu'il l'aimoit : il avoit pourtant ſa raiſon ; c'eſt que ſincere comme il étoit, il n'auroit pû la voir ſans lui déclarer ſon amour, & il craignoit de l'offenſer, car en ce tems-là les déclarations d'amour offenſoient. Toute la déclaration qu'il fit à Francianne, ce fut de lui promettre ſimplement, & ſans jurer, qu'il ſoutiendroit ſes interêts au dépens de ſa vie même. Il fut donc trouver Phorbas Regent du Royaume : vous voyez quel homme c'eſt qu'Herodates, ſouvenez-vous quel homme c'étoit que Phorbas ; les voilà tous deux en conference.

Ça, Monſieur, dit d'abord Herodates, parlons franchement, que je puiſſe une fois vous entendre parler comme vous

penſez; parler comme je penſe, diſoit Phorbas en lui-même, ce n'eſt pas là mon vice; en effet, voulant voir venir Herodates & joüir de ſa franchiſe, il ſe retrancha dans ſa diſſimulation ordinaire, & ne s'ouvrit à lui que de la mine & du geſte.

Nous avons deux Princeſſes, lui dit Herodates, parlez-moi net, laquelle trouvez-vous la plus digne de regner?

Elles mériteroient toutes deux, répondit Phorbas, de partager l'Empire du monde; elles ſont ſi ſages, ſi prudentes, ſi . . .

Ce n'eſt pas là parler, interrompit Herodates, il n'y a qu'un mot: à laquelle des deux donnerez-vous votre voix? ma voix, réprit-il d'un ton modeſte, ma voix eſt ſi peu de choſe.

Vous la croyez déciſive, réprit Herodates, mais enfin à qui la deſtinez-vous?

Helas! continua Phorbas, il y a tant de choſes à dire là-deſſus..... que vous n'en direz pas une, continua Herodates.

Que voulez-vous que je vous diſe, repliqua Phorbas, on eſt bien indéterminé, quand il faut concilier l'interêt des Grands, l'interêt du peuple, l'interêt de . . . .

Digitized by Google

De tous ces interêts là, interrompit Herodates, vous n'êtes embaraſſé que du vôtre; & par les choſes que vous ne dites pas, je connois celles que vous penſez, & ce qu'il faut que je faſſe; cela dit, il lui tourna le dos, & fut conſulter le Druide Gaulois pour ſçavoir la verité de ce qui ſe paſſoit.

Francianne avoit déja prévenu Herodates, ayant été voir le Druide, à qui elle avoit parlé en cette maniere.

O vous! grand Druide, à qui on ne ſçauroit rien cacher, que vous ne ſçachiez qu'on vous le cache, je vous dirai que je voudrois bien être Reine.

Je vous crois, répondit le Druide, ſans conſulter le Puits de la Verité; vous voulez être Reine, & je ſouhaite même que vous le ſoyez; mais je ne ſçaurois vous dire ſi vous la ſerez, car je ne connois point l'avenir, mais bien le preſent & le paſſé, ſouvent auſſi cachez que l'avenir; parlez; que voulez-vous apprendre de moi?

Si les peuples, répondit Francianne, m'aimeront; car s'ils ne m'aiment pas je ne veux point être leur Reine. Il y a en-

core une chose qui me tient au cœur, c'est de sçavoir pourquoi Herodates ne me voit plus.

Vous avez, repliqua le Druide, le cœur des Gaulois & encore celui d'Herodates, qui vaut mieux lui seul que celui de tous les autres. Voilà ce que je vous apprens; mais ce que je n'ai que faire de vous apprendre, c'est que vous aimez Herodates

A ces mots Francianne fut toute interdite; la surprise, la honte, la joye, tout la troubla si fort, qu'elle oublia de prendre congé du Druide, & s'en alla d'un côté pendant qu'Herodates arrivoit par l'autre.

Après qu'Herodates eut salué le Druide, vous sçaurez, lui dit-il, que j'aime Francianne, & que je l'aime d'un amour sincere.

D'un amour sincere? interrompit le Druide, cela veut être examiné, & le quittant il fut au Puits de la Verité, dont il trouva l'eau claire & paisible, comme nous avons dit qu'elle étoit quand on disoit vrai.

Il vint rejoindre le Prince, & lui dit, voila qui est bien, que souhaitez-vous?

Digitized by Google

ſçavoir, reprit Herodates, ſi l'on n'entreprend rien contre les interêts de Francianne.

Je vous apprendrai tout, repliqua le Druide, car les cœurs ſinceres méritent bien que la Verité n'ait rien de caché pour eux.

Là-deſſus il lui fit le recit de toutes les menées de Phorbas, qui vouloit faire écheoir le roïaume à Glorieuſe, & Glorieuſe à Fauſtin; tout cela eſt fâcheux, pourſuivit le Druide : la ſeule conſolation que je puis vous donner, c'eſt de vous apprendre que Francianne vous aime. Dès qu'Herodates entendit ce mot, il courut chez Francianne impatient de la voir & de la ſervir; il la trouva encore toute tranſportée de ce qu'elle avoit appris; quand ils ſe virent, ils ne ſe poſſedoient plus. Ha! Madame, dit Herodates, ſi vous ſçaviez le plaiſir, l'empreſſement, le zele, le ..... mais vous ſçavez tout cela, puiſque vous ſçavez que je vous aime.

Helas! Herodates, dit Francianne, ſi vous ſçaviez les inquietudes, les chagrins, les ... je ſçai auſſi tout cela,

Digitized by Google

interrompit Herodates, puiſque je ſçai que vous m'aimez.

Hé! qui vous l'a dit? reprit-elle, toute interdite, c'eſt donc la Verité.

A cela Herodates ne repliqua rien. Il regardoit Francianne, Francianne le regardoit auſſi, leurs regards parloient tout comme la Verité; & ils y prenoient tant de plaiſir qu'ils ſeroient encore à ſe regarder, s'ils n'avoient été interrompus par l'un des principaux de leur party, dont la preſence les contraignit à s'entretenir de leurs affaires, au lieu de parler de leur amour. Pendant qu'ils penſoient à empêcher l'effet de la brigue, Phorbas penſoit à la faire réüſſir; il manda ſon fils Fauſtin, auquel il dit qu'Herodates avoit de grandes prétentions; ſes prétentions, continua-t'il, pourroient nuire aux tiennes, ſi mon crédit & mon habileté n'y avoient pourvû; il ne s'agit plus que de connoître laquelle de ces deux ſœurs a le plus de panchant pour toi, car celle qui te promettra de t'épouſer, je la ferai élire Reine; ça comment es-tu avec les Princeſſes, ne te flatte point?

Je ne me flatte jamais, répondit Fauſ-

tin, & je vous dirai ſincerement, en honneur, que je ſuis avec les femmes tout comme il me plaît.

J'en conviens, continua Phorbas, approuvant la vanité de ſon fils, parce qu'elle étoit dans ſon ſang; il eſt difficile que de deux femmes, il n'y en ait une qui . . .

Je me ferai bien aimer de toutes deux, interrompit Fauſtin; premierement Francianne eſt aſſez bonne enfant, je tournerai ſon petit eſprit à ma fantaiſie; à l'égard de Glorieuſe, elle a de l'élevation d'ame, peut-elle manquer de s'attacher à moi?

Mais, lui dit Phorbas en ſouriant, deux Princeſſes, c'eſt trop, il faut opter, conſulte-toi: pour laquelle te ſens-tu de l'inclination?

Parbleu, mon pere, je me ſens de l'inclination . . . . je me ſens de l'inclination pour le Roïaume.

Les beaux ſentimens, s'écria Phorbas! tu es dans le vrai eſprit des mariages d'établiſſemens; en effet de grands hommes comme nous ne doivent pas s'amuſer à comprendre la difference d'une femme à une autre; va donc ton chemin; celle des deux Princeſſes qui ſera la plus diſpo-

Digitized by Google

ſée à t'épouſer, ce ſera celle que nous couronnerons, ſonge ſeulement qu'après midi nous devons nous joindre chez notre Druide, pour prendre une derniere reſolution; en attendant cela, va-t'en voir les Princeſſes.

Fauſtin partit de la main avec cet air de jeune Seigneur, qu'il avoit emprunté, je ne ſçai de qui; il marchoit des hanches & des épaules, le nez au vent, l'eſtomac débraillé, ſon chapeau ſur la moitié de ſa tête, une main dans ſa ceinture, & de l'autre battant la meſure d'un air d'Amadis, qu'il marmottoit entre ſes dents.

Il alloit d'abord chez Glorieuſe, mais il tourna tout court vers l'appartement de Francianne; puis il s'arrêta à moitié chemin; enſuite il ne ſçut plus où il alloit; à la fin ſon étourderie le conduiſit au Palais du Druide Gaſcon; il lui fit une reverence qui tenoit de la cabriolle, & lui dit en lui mettant une main ſur l'épaule.

Palſembleu, pere Druide, il faut convenir que vous & moi nous avons mis les Gaulois ſur le bon pied. Les plus grands Seigneurs d'entre eux vivoient uniment comme de petits bourgeois; à preſent

les jeunes bourgeois commencent à prendre les airs de Prince ; mais nous aurons vous & moi quelque jour une petite converſation là-deſſus. Parlons de l'affaire qui m'amene : cette affaire-là n'eſt pas une affaire dans le fond, voici le fait ; je ſçai qu'on vous peut demander les plus grandes choſes, aſſuré de les obtenir, mais pour le preſent il ne s'agit que d'un roïaume, & d'épouſer une Reine je vous demande ce roïaume-ci.

Avec moi il n'y a qu'à ſouhaiter, répondit le Druide Gaſcon, je vous donne donc ce roïaume-ci, & encore ceux de vos voiſins.

A l'égard des deux Princeſſes, pourſuivit Fauſtin, je verrai laquelle me conviendra, c'eſt mon affaire ; mais ce qui m'embaraſſe, c'eſt qu'elles n'ont pas aſſez de bien pour moi ; je vous prierai de doter celle que j'épouſerai de quelques millions, des millions ſont bornez, repartit le Druide, & votre mérite ni ma puiſſance ne le ſont point : proportionnons mieux les choſes ; je vous donnerai des pieces d'or, qui germeront comme des grains de bled ; plus vous en ſemerez, plus

il vous en reviendra; Fauſtin ne répondit rien, car il croïoit que tout cela lui étoit dû: il repreſenta ſeulement que tant de Roïaumes, & tant de richeſſes, valoient bien la peine qu'il vécût un peu longtems pour en joüir, & il demanda de vivre pluſieurs ſiécles: c'eſt trop peu, reprit le faux Druide, les ſiecles ne durent rien à un homme qui eſt à ſon aiſe; & d'ailleurs c'eſt me faire injure de me demander des graces mediocres.

Fauſtin, connoiſſez mieux ma liberalité,
Le moindre de mes dons, c'eſt l'immortalité.

Allez je vous rends immortel: immortel! repliqua Fauſtin, rendre immortel, cela eſt fort.

Quoi vous doutez encore de mon pouvoir, s'écria le Druide Gaſcon, entrant tout d'un coup en fureur? par la mort que je donne à ceux qui m'offenſent; par les Cieux que je fais tourner comme une Sphere de carton; par la terre que je fais trembler, vous allez voir ce que je puis; en faiſant ces juremens, la bouche lui écumoit, le feu lui ſortoit par les yeux, il bouffiſſoit à vûë d'œil, il s'élevoit à cent pieds de terre, & d'un coup de baguette

il

il fit entrouvrir la voûte de ſon Palais ; puis regardant Fauſtin fierement, il lui dit du ton d'un hableur, qu'on ne veut pas croire ſur ſa parole: me connoiſſez-vous bien, Fauſtin? non, mais vous m'allez connoître; voïez ſi je puis donner des richeſſes, & par-là vous jugerez du reſte, A l'inſtant Fauſtin crut voir tomber une grêle de Perles fines, & enſuite une pluïe de couronnes d'or maſſif, ſi peſantes qu'il eut peur d'en être aſſommé, & court encore.

Cependant il demeura perſuadé de tout ce que lui avoit dit le Druide Gaſcon, car on ne connoiſſoit pas encore dans le païs combien ſon pouvoir étoit borné.

Il pouvoit bien promettre & faire paroître aux yeux toutes les richeſſes imaginables, mais il ne pouvoit pas donner réellement une obole.

Il faiſoit trembler par des apparitions de chimeres & de phantômes, mais tout cela ne nuiſoit à perſonne.

Ainſi il lui étoit difficile de faire d'autre mal que d'effraïer, ni d'autre bien que de faire eſperer, & c'étoit encore aſſez pour avoir du credit; car les fauſſes crain-

tes & les eſperances vaines, mettent plus de gens en mouvement, que celles qui ſont bien fondées.

Imaginez-vous donc Fauſtin la tête pleine de richeſſes, de couronnes & d'immortalité; chargé de toutes ces belles choſes, il fut trouver Francianne, & lui dit d'un ton familier, bon jour Princeſſe, je viens faire votre fortune.

Francianne repondit ſans s'émouvoir, je croyois que ma fortune étoit toute faite, étant née ce que je ſuis; j'en conviens, repartit Fauſtin, mais pour peu que vous ſoyez dans le goût de regner, vous n'avez qu'à parler; je ſuis franc ami, homme effectif, l'élection dépend de moi, je vous ferai Reine, vous me ferez Roi, & pour une couronne que vous me mettrez ſur la tête, j'en puis mettre trente à vos pieds. Quand j'aurois, reprit-elle, tous les royaumes que vous n'avez point & que vous n'aurez jamais, je les abandonnerois volontiers pour donner la paix au mien. Je loüe ces beaux ſentimens, c'eſt ma folie à moi, que les ſentimens heroïques, mais venons à l'eſſentiel; vous avez du merite, on dit que

je n'en manque pas, le tout bien compensé, vous voudrez bien, je crois, me promettre votre foi : non, repliqua-t'elle, non, je ne promets rien que ce que je veux donner. Faustin fut déconcerté par cette franchise, & tout Gascon qu'il étoit, il demeura quelque tems interdit; puis reprenant la parole & l'effronterie : je ne scai, dit-il, comment vous l'entendez, Madame, mais je ne suis pas accoutumé à m'entendre dire non : ni moi, repliqua Francianne, à dire oüi, quand mon cœur ne le dit point. Vous n'y pensez pas, continua Faustin, faites-vous reflexion que je puis tout, & que sans moi, point d'établissement pour vous, point de rang, point de couronne, apparemment vous ne voulez pas être heureuse ? Toutes les couronnes du monde, repartit la Princesse, ne peuvent augmenter ni mon bonheur ni votre mérite; quand je ne serai point Reine, je n'en serai pas moins Francianne, & quand vous seriez Roi, vous seriez toûjours Faustin. Notre jeune homme vit bien; par la fermeté d'ame de la Princesse qu'il falloit prendre parti ailleurs il sortit comme il étoit entré, &

courut chez Glorieuſe, à qui il fit des offres encore plus éclatantes, que celles qu'il venoit de faire à ſa ſœur. Glorieuſe les reçut bien differemment ; elle s'en laiſſa ébloüir, & n'en apperçut pas l'impoſſibilité, car la vanité rempliſſoit trop ſa tête pour y laiſſer place au bon ſens, ils ſe donnerent l'un à l'autre des couronnes, & de l'encens à regorger. Fauſtin traitoit Glorieuſe en Déeſſe, afin qu'elle le traitât en demi-Dieu ; & ils s'éleverent l'un l'autre ſi haut, qu'ils ſe perdirent de vûë. Ils firent des projets à proportion, & furent les communiquer au Druide Gaſcon, qui ne put rencherir ſur eux ; il ne manquoit plus là que Phorbas, & il arriva : Ces quatre têtes en valloient bien mille pour imaginer, & n'en valloient pas une bonne pour bien reſoudre ; cependant ils étoient ſûrs de la plus grande partie des voix, qui devoit l'emporter dans l'aſſemblée prochaine ; en attendant cette aſſemblée, les chefs des deux partis étoient bien intriguez, & le peuple ne l'étoit pas moins : cela donnoit beaucoup d'occupation aux deux Druides qui étoient conſultez de toutes

parts, & qui ne ſçavoient auquel entendre. Entre les conſultations qui ſe firent alors, celle-ci vaut peut-être la peine d'être racontée.

LA BABILLARDE.

Un bon Gaulois étoit devenu veuf, & vouloit ſe remarier, il avoit un grand âge & de grandes richeſſes; ces deux qualitez l'une portant l'autre plaiſoient tant aux filles à marier, qu'elles s'efforçoient toutes de lui plaire. Une entr'autres en vint à bout; elle étoit aſſez bien en beauté, mais beaucoup mieux en parole, c'étoit ſon fort : elle ne parloit que de ſa vertu au grand déplaiſir de ceux qui étoient obligez de l'écouter; elle debitoit mille preuves de ſa ſageſſe, à ceux mêmes qui ne vouloient pas prendre la peine d'en douter; elle ſe mettoit toûjours en garde là-deſſus, ſans que perſonne l'attaquât. Un jour qu'elle trouva ſa belle avec le Gaulois, elle lui fit un tel étalage de ſa vertu, qu'il n'oſa pas en douter un moment, & ce qui toucha fort le bon homme, ce fut une confidence ſecrette qu'elle lui fit du peu de bien qu'elle avoit, quoique tout

le monde ſçût qu'elle n'en n'avoit point du tout. En faveur de cette bonne foi, & de mille autres rares qualitez qu'il lui crut ſur ſa parole, le Mariage fut reſolu pour le lendemain, la belle étoit au comble de ſa joïe : qu'elle ſe ſçavoit bon gré d'avoir beaucoup gagné en parlant beaucoup ! c'eſt un Pérou, diſoit-elle, que la langue d'une habile femme; en un mot la Babillarde voyoit ſa fortune faite en épouſant le riche Gaulois : vous ſçaurez que ce Gaulois devoit donner ſa voix pour l'élection d'une Reine, & pour cela il voulut prendre l'avis du Druide Gaulois.

Il partoit pour aller au Puits de la Verité, lorſque ſon Epouſe future s'aviſa de vouloir l'y accompagner; c'eſt une ſi belle choſe, dit-elle, que la Verité, je meurs d'envie de faire connoiſſance avec elle, je vais vous ſuivre. Non, lui dit le bon homme, j'irai ſeul, c'eſt une affaire d'Etat; je veux vous ſuivre repliqua-t'elle; il fallut y conſentir, elle étoit opiniâtre, & le bon homme étoit amoureux; il ſouffrit donc qu'elle le ſuivît au Puits de la Verité, où le bon Gaulois commença ainſi ſa conſultation. Grand Druide,

il s'agit d'élire une Reine, & je ne ſçai par où m'y prendre, car en affaire d'Etat, je ſuis un ignorant, ma ſeule ſcience, c'eſt la bonne foy. La Babillarde l'interrompit bruſquement à ce mot de bonne foy, car elle ne pouvoit entendre parler d'aucune vertu, qu'elle ne ſe l'appropriât ; je vous ſuis caution, dit-elle au Druide, de la bonne foy de Monſieur, comme il vous ſeroit caution de la mienne ; oüy, Monſieur, la bonne foy m'eſt ſi naturelle, que ..... Hé doucement, ma belle interrompit le bon homme, il n'eſt pas queſtion de cela.

Cependant à peine s'étoit-elle vantée de bonne foy que le Puits de la Verité qui fumoit, comme nous avons remarqué quand on habloit devant le Druide, commença à fumer, mais notre Babillarde n'en ſçavoit point les conſequences, car elle étoit étrangere dans le pays; le bon homme continua ſa conſultation en ces termes; je vous diſois donc, grand Druide, qu'étant de bonne foy, je voudrois ſçavoir laquelle des deux Princeſſes mérite mieux d'être élûë Reine, je veux donner ma voix à celle qui a le plus de

vertu ; car la vertu eſt le plus bel appanage d'une Reine ..... Effectivement, interrompit encore la Babillarde, la vertu eſt un appanage ſi précieux, que j'eſtime plus la mienne que tous les Royaumes du monde ; graces au ciel, je puis dire que ma vertu .... Hé ! Madame, interrompit ce bon homme, j'en ſuis perſuadé, mais laiſſez-moi continuer ; il me paroît, continua-t-il, que Francianne eſt la plus ſincere & la plus ſage .... Elle ne ſçauroit l'être trop, interrompit encore l'indiſcrette, car ſi on éliſoit une Reine dont la ſageſſe fût tant ſoit peu douteuſe, je deſerterois le Royaume. Voyez-vous, Monſieur, je ſuis femme à tout ſacrifier pour la ſageſſe, il faut que je vous compte à quelles épreuves la mienne a été : là-deſſus elle enfila l'éloge de ſa chaſteté, qu'elle mit au-deſſus de celle de Lucrece, & le Puits fuma de telle ſorte, qu'on ne ſe voyoit plus dans le Temple. Pour lors le bon homme qui comprenoit bien ce que cette fumée vouloit dire, fit les réflexions ſalutaires qu'il pouvoit faire là-deſſus, & demeura tout penſif. Le Druide interrompit l'hiſtoire de cette Lucrece,

ce, qui ne finiſſoit point, & parla en ces termes: vous dites que vous êtes un hom-„me de bonne foy, & vous, Madame, „que vous êtes une Lucrece, il paroît ce-„pendant par cette fumée que l'un de vous „deux ne dit pas vrai. Enſuite le Druide Gaulois pria la hableuſe de ſortir pour un moment hors du Temple, afin qu'il pût connoître à qui la fumée en vouloit. La Babillarde ſortit, & toute la fumée ſortit avec elle; elle rentra & la fumée rentra auſſi. ce que voïant le bon homme, il lui dit: ma Mie, comptez que mon amour, & la nôce qui s'enſuivoit, s'en iront auſſi en fumée, car jamais je n'épouſerai femme qui parle trop de ſa Vertu; pour lors la Babillarde reſta muëtte; & c'étoit la premiere fois de ſa vie. Ce ſilence eſt venu trop tard, dit le Druide, à force de parler, vous aviez trompé le bon homme; à force de parler, vous l'avez détrompé. Le bon homme acheva ſa conſultation, & en memoire de cette parleuſe indiſcrette, on grava dans le Temple cette inſcription.

Tu vois cette indiſcrette folle
Dont le caquet eſt rabatu,
Bientôt par un diſcours frivole
Elle portera haut, ſon honneur abbatu;
On ne la croira plus: mais enfin que veux-tu?
De tout malheur la femme en parlant ſe conſole;
Et veut ſe ſoutenir au moins par la parole,
Ne le pouvant par ſa Vertu.

AUTRE SUR LE MESME SUJET.

Femme qui ſans raiſon de ſa Vertu préſume,
A force d'en parler prétend lui donner cours;
Pourquoi non? de parler utile eſt la coutume:
On trouve force ſots qui croyent aux diſcours;
Et l'on ne trouve pas toujours
Un Puits de Verité qui fume.

BOUTS RIMEZ
SUR LE MEME SUJET.

Si tu vantes ta..... Chaſteté;
En euſſe-tu plus que.....Lucrece,
Tu pers par ta.....Vanité
Tout le fruit de ta.....Sageſſe.

Ne vantes point ta.....Chaſteté;
Toi qui n'eſt que demi.....Lucrece,
On voit par ta.....Vanité,

Digitized by Google

Ce qui manque à ta..... Sageſſe,

Ne vante point ta..... Chaſteté,
On te pardonnera de n'être point..Lucrece,
On hait plus la..... Vanité,
Que l'on n'aime la..... Sageſſe.

L'avanture de la Babillarde rendit muettes pour un temps les femmes même les plus vertueuſes, & leurs maris s'en trouverent bien ; tout le beau ſexe en general parla fort peu pendant cette année, qu'on nomma l'année du ſilence des femmes : je ne ſçai dans quel ſiecle elle doit revenir, voyez Noſtradamus.

Dans l'année du ſilence des femmes il courut un Vaudeville qu'on appelloit le *Tais-toi.*

On aimoit les Vaudevilles dès ce temps-là. Cependant il faut dire à l'avantage des Gaulois que chez eux, les Vaudevilles & les bons mots avoient beau être plaiſants, ils ne plaiſoient point, s'ils ne venoient du Puits de la Verité ; & ceux même de la Verité, déplaiſoient quand ils étoient plus malins que profitables : au lieu qu'à preſent ceux qui ne ſont ni

vrais, ni plaisans, ni profitables, ne laissent pas de plaire, seulement parce qu'ils sont malins; celui-ci qui ne l'est que de bonne sorte, courut fort en ce temps-là.

LE TAIS-TOI.
Vaudeville.

Pauvre femme tu te perds
En parlant comme une folle;
Ton honneur entre deux fers
S'affoiblit par l'hyperbole.
La Vertu de bas aloi
S'évapore avec la parole;
Tais-toi.

Tu voudrois en t'excusant,
Avant même qu'on t'accuse,
Prévenir le médisant;
Pauvre femme tu t'abuse.
Toute ta faute, crois-moi,
Se connoît par ton excuse;
Tais-toi.

Rien n'est plus malin, dis-tu,
Que cet écho populaire.
Quand tu chantes ta Vertu,

Il chante tout le contraire.
Il parle de bonne foi,
Si tu veux le faire taire,
Tais-toi.

Reprenons notre hiſtoire & ſouvenons nous que tout le Roïaume Gaulois eſt en mouvement pour l'élection d'une des deux Princeſſes, qui ſe devoit faire aprés deux Aſſemblées generales, dont l'une ſervoit à tout diſpoſer, pour décider dans l'autre

Le jour de la premiere Aſſemblée étant venu, tous les principaux du Royaume s'y rendirent, & prirent place, ſelon leur rang, ſur une eſpece d'amphitheatre entouré d'une autre plus élevé, où le Peuple aſſis pêle-mêle & fort preſſé, formoit une montagne de têtes, aſſez plaiſante à voir.

Quoique les deux Partis fuſſent confondus enſemble, on les eût diſtinguez à les regarder ſeulement; on remarquoit au milieu d'une multitude de têtes legeres, celles des venerables Gaulois, ſtables & graves; vous euſſiez dit des Buſtes antiques, entre des Pagodes remuantes.

Les Gaſcons changeoient à tout mo-

ment de places, comme d'avis, & les Gaulois demeuroient fermes dans leurs ſentimens, comme dans leurs places.

Phorbas Regent du Roïaume ſe leva le premier pour parler; on fit ſilence: il promena d'abord ſes regards doucereux de rang en rang juſques au dernier du Peuple, le ſaluant de la tête, & lui ſouriant comme s'il eût voulu perſuader un auditoire de femmes; en ſorte qu'il ſembloit plûtôt cajoler, l'Aſſemblée que la haranguer. Enſuite il enfila un diſcours fleuri, flateur, & inſinuant, qu'Herodates interrompit, & fit fort bien; car Phorbas aſſuré de la pluralité des voix, vouloit perſuader qu'on fît l'élection dés cette premiere Aſſemblée, & ſelon les Loix, on devoit ſeulement y propoſer les épreuves neceſſaires pour l'élection: nous expliquerons dans la ſuite ce que c'étoit que ces épreuves; il ſuffit à preſent de dire que Phorbas vouloit paſſer par deſſus les Loix, & qu'Herodates vouloit les maintenir.

Herodates parla peu, il ne dit que quatre mots, mais il les dit avec un certain air majeſtueux qui perſuade & qui n'eſt point ſujet à replique; il voulut

qu'avant toutes choſes, on écoutât les Députez des Etats, & leur fit ſigne de s'avancer. Le premier qui parut ce fut un notable Bourgeois qui n'avoit point appris par cœur ſa harangue, comme ceux qui les achetent ; on dit qu'elle ne laiſſoit pas d'être de bonne foi, quoiqu'elle ne lui coûtât rien.

HARANGUE DU BOURGEOIS.

» Meſſieurs les Princes & vous autres » bons Gaulois, mes compatriotes, ſi il y » a quelqu'un d'entre vous à qui Glorieuſe » ait jamais fait du bien, que celui-là parle » pour elle, & je conſens que ſa voix l'em- » porte par-deſſus toutes les autres; mais « » perſonne ne parlera, car elle ne fait » bien à perſonne ; je dirai donc, moi, » que Glorieuſe croiroit s'abaiſſer ſi elle » devenoit bonne, car elle s'éleve ſi haut » au deſſus de nous, que nous ne lui tou- »chons en rien. On ſçait bien que la tête doit » être au-deſſus du corps, mais encore faut- » il qu'elle y touche, & pour peu qu'elle en »ſoit ſeparée elle n'a plus la vertu de com- »mander, ni les membres la force d'obéïr ; » comment voudriez-vous donc que....

„ Concluez, bon-homme, concluez, in-
„ terrompit Fauſtin, d'un air auſſi abſolu
„ que s'il eût compoſé lui ſeul toute l'Aſ-
„ ſemblée ; ce n'eſt pas à de petites gens de
„ rien à parler ſi long-temps en preſence
„ d'un homme tel que moi.

Herodates d'un ſeul regard fit taire & raſſeoir Fauſtin, qui tourna la tête de côté & d'autre nonchalamment, comme faiſant ſemblant de n'avoir rien dit, le bon-homme continua en cette ſorte.

„ Puiſqu'on veut que je concluë, je
„ dirai que la Princeſſe Francianne eſt
„ bonne, franche & bien aviſée, cela
„ fera qu'elle choiſira un mari de même,
„ & voilà ce qu'il nous faut.

Quand le bon-homme eût fini on fut étonné de voir une femme qui vouloit haranguer ; mais elle s'y prit de ſi bonne grace, qu'on la laiſſa parler ſans conſéquence.

HARANGUE DE LA BOURGEOISE.

„ Puiſqu'il s'agit d'élire une femme,
„ encore faut-il que les femmes ayent
„ leurs voix : ne voyez-vous pas qu'on
„ eſt ici aſſemblé pour dire librement ce

„ que c'eſt que Francianne & Glorieuſe,
„ & pour bien déchifrer les femmes, il
„ n'y a rien tel qu'une femme : quand
„ nous nous mettons à jaſer l'une de l'au-
„ tre, nous diſons tout ce que nous en ſça-
„ vons de bien & de mal, & c'eſt ce
„ qu'il faut faire ici.

„ Je dirai donc d'abord qu'il y a quel-
„ que raiſon pour élire Glorieuſe. Et
„ toutes celles pour qui je porte la parole,
„ ont jugé qu'il leur pourroit arriver un
„ grand avantage de cette élection : cet
„ avantage le voici ; une Reine Glorieuſe
„ apprendroit à ſon mari à lui obéïr, &
„ cela ſeroit d'un bon exemple pour les
„ nôtres.

„ C'eſt un bien que cela, comme vous
„ voyez ; mais pour un bien que Glorieuſe
„ nous feroit, il nous en arriveroit bien
„ des maux.

„ Premierement, ſi nous avons une
„ Reine pleine de vanité, elle tiendra tous
„ les matins conſeil de Beauté, elle tiendra
„ conſeil pour inventer des Modes, & tous
„ ces conſeils-là n'avanceront pas les af-
„ faires de l'Etat.

„ Secondement, vous ſçaurez que nous

„ autres femmes reſſemblons à un trou-
„ peau de moutons, ce que l'un fait
„ l'autre le veut faire auſſi ; quand le
„ premier ſaute un foſſé, les autres le
„ ſuivent, duſſent-ils ſe rompre le col.
„ Une Reine pleine de vanité portera des
„ habits tout maſſifs d'or & en changera
„ quatre fois par jour ; les femmes de
„ Cour imiteront la Reine, les Bour-
„ geoiſes imiteront les femmes de Cour,
„ & Dieu ſçait ſi les maris en pâtiront ;
„ mais ce n'eſt pas encore cela qui nous
„ chagrine le plus dans Glorieuſe ; que
„ voulez-vous que je vous diſe ? elle ne
„ va pas rondement en beſogne : par
„ exemple, on ne connoît rien à ſa beauté ;
„ on dit que la nuit elle eſt tout autre-
„ ment que le jour, & que le Magicien
„ Gaſcon lui met tous les matins un vi-
„ ſage neuf ſur le ſien ; cela nous fait
„ peur ; car quand le viſage eſt double
„ le cœur l'eſt auſſi.

„ Si vous aviez vû un petit cabinet
„ qu'elle a, il reſſemble au cabinet d'un
„ Peintre ; on y voit plus de couleurs,
„ plus d'huiles, plus de petites boëtes,
„ plus de phioles ! voyez-vous, toutes

„ ces mixtions là ſont contraires à notre „ franchiſe Gauloiſe.

La bonne Dame harangua encore lontemps ſur ce ton ; & faiſant remarquer tout ce qu'il y avoit de faux & d'affecté dans Glorieuſe, elle faiſoit par contrecoup l'éloge de Francianne, dont les parures & la beauté étoient auſſi ſimples que le cœur. Enfin elle conclut qu'il falloit l'élire Reine, enſuite on vit paroître un bon Laboureur naïf & réſolu, qui debuta de cette ſorte.

HARANGUE DU PAYSAN.

„ Madame vient de parler pour la Ville, „ moi je m'en vais parler pour les Villa„ ges ; je ſuis tout ébaï qu'on faſſe tant „ de ſimagrée pour nous bailler la Reine „ qu'il nous faut : Francianne eſt une ſi „ bonne Princeſſe : voyez-vous, quand elle „ vient dans nos ménages, elle fait tout „ comme ſi c'étoit le ſien ; car elle regar„ de ce qui y manque, & nous le baille „ ſans barguigner ; & tout au contraire Glo„ rieuſe n'entre jamais dans nos maiſons ; „ alle n'entre que dans nos Veignes & dans „ nos Bleds, avec ſes Chevaux & ſa Chaſſe

„ qui trepignent tout, qui ravagent tout;
„ & au lieu de nous payer le déchet,
„ elle ne s'en met pas plus en peine que
„ ſi cela venoit ſans labourer. O! je dis
„ donc qu'une Reine Glorieuſe n'eſt point
„ pitoïable, & c'eſt grand pitié; je n'ai
„ plus qu'une choſe à dire, écoutez-moi
„ bien; imaginez-vous au mitant d'un
„ Roïaume une tête pleine de gloire, c'eſt
„ comme ſi on mettoit au mitant d'une
„ maiſon, une barique pleine de poudre;
„ la moindre flaméche y met le feu, &
„ tout s'en va s'en deſſus deſſous: c'eſt ce
„ qui fait qu'il m'eſt avis que nous von-
„ lons que Francianne ſoit Reine, &
„ voilà tout.

Il y eut encore quantité d'autres harangues, & qui furent longues. Enfin quand on eut entendu tous les Deputez, Herodates prit la parole.

„ Par ce que vous venez d'entendre, dit-
„ il, vous comprenez bien, Meſieurs, que
„ l'amour des Peuples eſt pour Francianne:
„ à mon égard, je trouve qu'elle eſt bonne,
„ genereuſe, & bien ſenſée: ceux qui m'en-
„ tendent parler de la ſorte, vont croire que
„ je l'aime, & il eſt vrai; on dira encore

Digitized by Google

„ que c'eſt mon amour qui parle en ſa fa-
„ veur ; non : ſi je lui donne ma voix c'eſt
„ pour le bien de l'Etat, & c'eſt auſſi pour
„ le bien de l'Etat que vous devez l'élire.
La pluralité des voix, dit Phorbas, doit prouver le merite de la Princeſſe qu'on élira, c'eſt le plus grand nombre qui doit décider. La Loi & la force ſeront pour le plus grand nombre.

La loi & la force, reprit Herodates, ſeront pour le petit nombre des veritables Gaulois que je ſoutiendrai.

En vain les Notables Gaulois voulurent donner leur voix à Francianne, les étrangers en plus grand nombre l'auroient emporté, ſans la confuſion qui ſe mit dans leur parti ; ils ne s'expliquoient que par menaces & par juremens, & tout cela ne concluoit rien ; on ne fit que s'échauffer de part & d'autre d'une telle force, qu'il fallut rompre l'Aſſemblée. On ſortit donc en deſordre : Herodates ſe mit à la tête de ſes Troupes qui l'attendoient, & Fauſtin à la tête des ſiennes. De la maniere dont ils étoient animez les uns contre les autres, il ſeroit arrivé un terrible carnage ; mais Herodates propoſa un comba

particulier, pour épargner le ſang de pluſieurs : d'une part les Gaulois étoient en tres-petit nombre ; mais de l'autre le grand nombre avoit peur, cela fit qu'on accepta volontiers le défi. Il s'agiſſoit donc de nommer les deux Combattans, Herodates ſans penſer à faire compliment à perſonne, commença par ſe nommer lui-même : Fauſtin plus civil fut le chapeau à la main de rang en rang, offrir à chacun l'honneur du combat, qu'on lui défera par honnêteté ; en ſorte que ne pouvant s'en défendre, il demanda que le combat fût remis au lendemain, parce que, diſoit il, il avoit fait un méchant réve la nuit de devant ce jour là, & qu'il n'étoit pas juſte que la ſuite infaillible d'un ſonge funeſte, retombât ſur le parti qu'il défendoit. On vit bien qu'en cette occaſion, Fauſtin aimoit mieux paſſer pour ſuperſtitieux, que pour poltron ; la verité du fait eſt, qu'il ne demanda ce délai que pour avoir le loiſir de prendre des precautions avec le Druide Gaſcon, pour ſe tirer d'affaire.

Il fut donc le trouver au plus vîte & lui dit : c'en eſt fait, Druide, je vais me

battre contre Herodates, & il ne me fait pas peur comme vous pouvez croire; cependant comme pour le bien de l'Etat il faut expedier les choſes, ſi vous vouliez prendre ma figure & combattre au lieu de moi, vous auriez bien plutôt fait.

Je prendrois volontiers votre place, répondit le faux Druide; mais par un certain Arreſt du Deſtin, il m'eſt défendu de faire aucun mal à Herodates; cependant je puis vous donner un ſecret pour lui faire peur.

Fauſtin diſoit en lui-même, je connois Herodates il n'aura pas peur, & plus il faiſoit reflexion que ſon ennemi n'auroit point de peur, plus il en avoit lui. Il penſoit triſtement au parti qu'il devoit prendre, lorſque ſe reſſouvenant tout d'un coup que le Druide Gaſcon lui avoit promis de le rendre immortel, il s'écria: Hé, pere Druide, vous ne parlez point de cette immortalité que vous m'avez promiſe; j'en conviens, dit le Druide Gaſcon, mais je ne puis vous la donner que vous ne l'ayez meritée par quelque combat. Hé ſi on me tuë, repliqua-t-il, à quoi me ſervira l'immortalité? elle vous ſervi-

ra, dit-il, à vivre éternellement dans l'Hiſtoire. Ce n'eſt pas là mon compte, repliqua Fauſtin en ſecoüant la tête, je veux être immortel avant que de mourir : Hé bien allez, reprit le Druide, je ne veux pas chicanner un brave homme pour une bagatelle, partez, combattez, & ne craignez rien, je vous rends immortel. A ces mots Fauſtin ſe ſentit animé d'une ardeur martiale qu'il n'avoit jamais connuë. Il couroit déja au combat, lorſqu'une petite reflexion l'arrêta tout court ; mais diſoit-il en lui-même, ſuis-je bien immortel auſſi ? il ne faut pas croire legerement quand il y va de la vie : pour plus grande certitude allons conſulter la Verité, je ne l'aime point, mais ne laiſſons pas de lui faire bonne mine ; il faut donc trouver le Druide Gaulois au Temple de la Verité. Quelqu'un m'a dit (débuta-t'il d'abord) que j'étois immortel, cela eſt-il bien vrai ? le Druide Gaulois le regardoit fixement ſans lui rien répondre : lui qui étoit impatient de ſon naturel, lui dit, répondez-moi donc, n'êtes vous pas fait pour dire la Verité à ceux qui vous la demandent ? Il ne répondit rien à tout cela,

cela, & le regardoit ſeulement en pitié ; ſon ſilence fit monter le feu à la tête de notre jeune homme : Comment donc, dit-il tout tranſporté, il ſemble que vous trouviez étrange qu'un homme comme moi prétende à l'immortalité ; ſuis-je immortel ou ne le ſuis-je pas, parlez-donc ? Alors le Druide lui dit froidement, la ſeule Verité que je vous dirai c'eſt que toutes les Veritez ne ſont pas bonnes à dire : Qu'entendez-vous donc par là, dit Fauſtin, eſt-ce que je ne ſuis pas un grand homme, brave, genereux ? Toutes les Veritez ne ſont pas bonnes à dire, repliqua le Druide : A votre compte, reprit Fauſtin tout troublé de fureur, je ſuis donc un homme de néant, un lâche, un fat ? encore une fois dit le Druide, toutes les Veritez ne ſont pas bonnes à dire ; enſuite il tourna le dos à Fauſtin, que la rage tranſporta chez lui en moins de rien. Malgré ce que lui avoit dit le Druide de la Verité auquel il ajoutoit moins de foi qu'au ſien, il paſſa toute la nuit à ſe perſuader ſon immortalité : dès la pointe du jour il fallut s'armer pour le combat ; la premiere arme qu'il demanda fut ſon bou-

clier ; quoique Fauſtin fût foible de temperamment il ſe ſentit aſſez de force pour porter un bouclier, ſi large, qu'il auroit couvert trois hommes comme lui ; il fut auſſi long-temps à ajuſter ſon caſque & ſon armet, qu'une femme l'eſt à ajuſter ſes coëffures : Il fallut enfin ſe tranſporter ſur la lice où Hérodates & les Juges du combat l'attendoient depuis long-temps ; il arriva, & après s'être bien échauffé l'imagination par ſon idée d'immortalité, il planta ſon bouclier d'immortalité devant lui, & pour en être mieux couvert il tâcha de ſe faire petit, en rentrant dans ſon armure, comme un limaçon dans ſa coquille. A l'égard d'Herodates, il n'avoit d'autres armes que ſon épée, il étoit legerement vétu, la tête & l'eſtomac découverts ; en un mot il ſe battoit dès ce temps-là comme les François devoient ſe battre un jour : Les deux Combattans ainſi diſpoſez, on donna le ſignal ; le combat commença, & fut bien-tôt terminé ; car Herodates ne voyant devant lui qu'un bouclier, derriere lequel Fauſtin s'étoit retranché & fortifié comme derriere une muraille, mit la main ſur le haut du Bou-

Digitized by Google

clier, & le franchiſſant comme une barriere, alla joindre ſon homme, qui aſſurément n'auroit pas été le trouver. La ſeule choſe que Fauſtin fit de bonne grace, ce fut de préſenter ſon épée à Herodates; quoiqu'il fût aſſuré d'être immortel, il ne laiſſa pas de demander la vie, qu'Herodates lui avoit offerte avant même qu'il l'eût demandé.

Herodates ne tira pas une grande gloire de ce combat, mais l'Etat en tira un grand profit; car par-là ce Prince fut maître de faire obſerver les Loix, que la brigue avoit violées dans l'Aſſemblée qui s'étoit tenuë.

Les Loix vouloient, comme nous avons déja dit, qu'on fit les épreuves avant l'élection. Je vais vous expliquer ce que c'étoit que ces épreuves.

On choiſit l'affaire la plus difficile à juger qui fût alors, pour éprouver le bon ſens, la pénétration & l'équité des Princeſſes; mais comme cela ne ſuffiſoit pas, il fallut faire l'épreuve des Feſtins familiers, & des Apartemens, qui ſe pratiquerent en cette ſorte.

Pendant huit jours le Palais des Princeſ-

ſes fut ouvert à tout le monde, chacun leur parloit de ſes affaires familierement, & comme par converſation ; on vouloit que tous les ſujets connuſſent leur Princeſſe, & ſe fiſſent connoître à elle : car il eſt utile de bien connoître ceux à qui on commande, & ceux à qui on obéït.

Pendant ces huit journées qu'on appelloit les jours d'Appartement, Francianne reçût tout le monde avec une certaine familiarité majeſtueuſe qui inſpiroit la liberté ſans faire perdre le reſpect.

Glorieuſe au contraire exigeoit un reſpect ſi gênant, qu'on cherchoit à le perdre, pour ſe ſoulager ; en un mot, les differentes humeurs des deux Princeſſes ſe diſtinguerent dans l'épreuve des Appartemens, & bien mieux encore dans celle des Feſtins familiers ; car la ſocieté de la table, & le bon vin, ſont les épreuves les plus naturelles du cœur & de l'humeur.

Chacune des Princeſſes tenoit donc table ouverte dans ſon Appartement ; on choiſiſſoit un certain nombre d'hommes & de femmes de toutes ſortes de conditions, depuis le Prince juſqu'au Bourgeois,

& ces perſonnes choiſies ſe plaçoient à table tous enſemble & ſans diſtinction de rang, excepté la Princeſſe qui tenoit le haut bout, comme de raiſon.

Là, il étoit permis à chacun de parler à tort & à travers, ſans garder aucune meſure, que celle de l'honnêteté qu'on doit à tous, même dans la plus grande familiarité.

Ce fut là que Francianne fit bien voir qu'elle méritoit d'être Reine, car elle étoit grande, en parlant aux Grands, & ſe faiſoit petite avec les petits; elle étonnoit les plus beaux eſprits par l'élevation de ſes penſées, & contentoit les bonnes gens par la ſimplicité de ſes diſcours.

Pour Glorieuſe, elle étoit toujours glorieuſe, & ne parloit que ſur un ton; ce ton étoit ſi haut, & ſi aigre qu'il choquoit les Grands, & effraïoit les petits.

Un ſoir qu'elle ſe trouva par hazard placée auprès d'une Bourgeoiſe, elle ne ſoupa point, parce qu'elle ne pouvoit manger qu'avec des Princeſſes; elle ſeroit plûtôt morte de faim.

Ce fut le Druide Gaſcon qui ordonna des Feſtins de Glorieuſe; on y voyoit un

Digitized by Google

ambigu continuel, & une confuſion de metz bizares dont la plûpart étoient viandes creuſes : l'appareil en étoit ſuperbe & artificiel ; c'étoit de ces repas ornez qui ne ſemblent faits que pour nourrir les yeux, on y admire tout ſans pouvoir y manger de rien.

Les repas de Francianne étoient ſans façon, des viandes ſimples autant qu'il en falloit, & rien plus : la table n'étoit ornée que d'une propreté appetiſſante ; ſur tout le vin y étoit naturel & cordial, ce qui attiroit force faux-freres du parti de Glorieuſe. En buvant le bon vin de Francianne, ils la mettoient ſur le Trône, & la détrônoient en ſortant de table ; c'étoit de ces gens empreſſez qui ſont chauds amis tant que le bon vin dure ; eſt-il fini leur amitié finit auſſi.

Les propos de table qui ſe tinrent, furent tous differens chez les deux ſœurs ; car les convives prennent ordinairement l'eſprit & l'humeur de celui qui leur donne à manger.

A la table de Glorieuſe, ce n'étoient que mots à deux ententes, pointes ſubtiles, enigmes & rodomontades ; Phor-

bas y parla de politique, Glorieuſe des conquêtes qu'elle devoit faire ſur ſes voiſins, & Fauſtin de celles qu'il avoit faites.

Le Druide Gaſcon mettoit en un clin d'œil trente Armées ſur pied, & en exterminoit cinquante : cela m'eſt auſſi facile que de boire, diſoit-il en ſablant un verre qui tenoit chopine.

Il avoit un talent ſi merveilleux pour avaler du vin, qu'il inſpiroit du reſpect aux yvrognes : il y a, diſoient-ils, dans cet homme là quelque choſe au-deſſus de l'homme ; en effet il buvoit comme un Elephant : mais il avoit beau boire il ne perdoit jamais de vûë ſon intereſt, & il inſtitua au commencement des Feſtins familiers une ceremonie neceſſaire, diſoit-il, pour les enchantemens qu'il vouloit mettre en œuvre en faveur de Glorieuſe : cette ceremonie commença en cette ſorte.

Il fit venir un grand baſſin de vermeil doré, ſur lequel il grava des caracteres Arabes ; puis aprés pluſieurs grimaces magiques, il ſe mit au bout de la table & le baſſin devant lui, comme font les mariées de Village ; enſuite il ordonna d'un ton

myſterieux, que chacun vint apporter dans ſon baſſin une ou pluſieurs pieces d'or.

Beaucoup de gens en furent ſurpris, & quelques-uns lui dirent : comment donc, Seigneur Druide, vous qui avez tant de millions à commandement vous prenez notre argent ?

Ignorans que vous êtes, s'écria-t'il avec entouſiaſme, vous ne ſçavez donc pas que l'or magique dont je ſuis maître, n'eſt pas propre aux enchantemens ? car les eſprits qui y preſident ſont des eſprits terreſtres, qui n'aiment que l'or tiré des mines, & il leur en faut : mais cela vous paſſe ; mettez toûjours dans mon baſſin.

Voilà comme ce faux Druide attrapoit l'argent par ſa magie ; & il y avoit tel à qui il empruntoit une piſtolle, en lui promettant un million.

Glorieuſe lui promit de lui donner cent mille pieces d'or, pour les eſprits terreſtres, ſi-tôt qu'elle ſeroit Reine ; donnez m'en toujours la moitié, dit-il, car vous êtes déja Reine, puiſque je vous en aſſure.

Mais pendant que toutes ces niaiſeries occupoient les petits eſprits du parti de Glorieuſe, les bons Gaulois admiroient les

les bons Gaulois admiroient les grandes choſes renfermées dans les diſcours les plus ſimples de Francianne.

Le grand Druide Gaulois ne put pas aſſiſter aux Feſtins de Francianne, parce-qu'il ne ſortoit jamais de ſa grotte, ayant renoncé à la Cour une fois pour toute ; d'ailleurs il avoit en garde tout ce qu'il y avoit de grand. Premierement le Puits de la Verité, qu'il ne devoit jamais quitter de vûë, & de plus la Couronne Royale, & le Voile fatal, l'une pour récompenſer le mérite, & l'autre pour punir le crime ; car ce Voile fatal étoit deſtiné à couvrir la tête de ceux qui étoient ſoupçonnez d'attenter contre l'Etat. Reſſouvenez-vous bien de ce Voile fatal, vous en verrez l'effet dans la fin de cette Hiſtoire.

Le Druide Gaulois ne pouvant donc honorer de ſa préſence les Feſtins de Francianne, fit à cette Princeſſe une faveur ſinguliere qu'il n'avoit jamais faite à perſonne, car il lui envoya trois bouteilles d'eau du Puits de la Verité, avec des étiquettes qui expliquoient la vertu de cette eau ; voici ce qu'on liſoit ſur ces étiquettes.

L'EAU DE LA VERITE'.

I. Bouteille.

Savourez à longs traits l'Eau de la Verité;
Le deſſus eſt amer, au fond c'eſt la bonté:
Un ſot au premier trait bien ſouvent la rejette;
Un autre encore plus ſot ſans en avoir goûté
La condamne ſur l'étiquette.

II. BOUTEILLE.

Cette liqueur eſt fort ſaine
Pour qui la boit aiſément;
Mais tout homme mal ſain, qui la boit avec peine
Guerira difficilement.

III. BOUTEILLE.

Cette eau peut enyvrer ſans ôter la ſageſſe;
Mais ne t'y trompe pas, ce docteur entêté
D'une obſcure délicateſſe,
Se vante d'avoir bû l'Eau de la Verité:
Non, ce qui cauſe ſon yvreſſe,
Ce ſont vapeurs de vanité.

L'Eau de la Verité avoit la force de

faire dire tout ce qu'on avoit fait & penſé en toute ſa vie, & avoit encore pluſieurs autres vertus.

Elle enyvroit les cerveaux foibles qui en prenoient trop, & au-contraire à force d'en prendre les bonnes cervelles devenoient encore meilleures.

C'étoit un cordial pour fortifier & réjoüir les bons cœurs ? c'étoit un émétique violent, qui tourmentoit les cœurs chargez d'humeurs malignes ; enfin, cette Eau faiſoit des effets tous differens, ſelon les differentes diſpoſitions de ceux qui la buvoient.

On eut de la peine à ſe réſoudre d'entamer des bouteilles pleines d'une liqueur ſi rare ; mais ſitôt qu'elles furent une fois entamées chacun ſe picqua d'en boire, & on ne s'en repentit point ; car tous ceux qui ſe trouverent ce jour-là à table avec Francianne, étoient francs, ſinceres & bons Gaulois, qui n'avoient nulle honte de dire tout ce qui leur venoit en penſée.

Parmi eux ſe trouva pourtant un vieux Doïen des Procureurs, qui de tout ce qu'il avoit fait & penſé depuis ſoixante

années, n'auroit pû rien déclarer qui lui fit honneur. Cependant, choſe étonnante! il n'heſita point, & but auſſi hardiment que pas un autre ; Car, diſoit-il en lui-même, la grande habitude que j'ai à dire faux, eſt à l'épreuve de toute l'eau du Puits de la Verité. Il but donc, & pour lors une plaideuſe de ſes clientes, qui ſçavoit que le vieux procureur avoit détourné une piece de ſon procès, pour le faire durer, prit le moment favorable qu'il avaloit l'eau de la verité, & lui demanda où il avoit mis cette piéce? le ſcelerat ne répondit rien, & garda conſtamment le ſilence, au grand étonnement des aſſiſtans. Cependant l'eau ne laiſſoit pas d'agir en dedans, car c'étoit un émétique qui n'entendoit point raillerie, la Verité vouloit ſortir de la bouche du procureur ; mais il ravaloit avec toute la fermeté d'un cœur endurci dans le métier ; nature ne laiſſoit pas de pâtir, car plus il fermoit paſſage à la Verité, plus elle faiſoit d'effort pour ſortir ; il pâliſſoit, il étrangloit ; point de nouvelles, diſoit-il, en lui-même, tu ne ſortiras qu'avec mon ame : Helas! ce fut la ſeule fois de ſa vie qu'il dit vrai, car

après mille convulsions il rendit son ame, & aima mieux étouffer, que de dire la Verité.

Francianne eut tant d'horreur de ce menteur invetéré, que sa mort ne lui fit presque point de pitié.

Voilà ce qui arrive, dit-elle, à ceux qui veulent étouffer la Verité, la Verité les étouffe.

Aussi-tôt que les Gaulois eurent bû de l'eau de la Verité, leurs cœurs s'épanoüirent, & s'abandonnerent à l'innocence de leurs mouvemens naturels.

Comme le premier mouvement du cœur c'est de former des souhaits, chacun se mit à souhaiter de toute sa force, & à dire franchement ce qu'il souhaitoit.

Ce fut un plaisir d'entendre les souhaits ingenus des bons Gaulois, & sur tout des jeunes Gauloises, qui avoient encore l'eau de la Verité sur les lévres.

L'une souhaitoit de rester toujours fille: & ce qui la dégoûtoit du Mariage, disoit-elle, c'est que son pere & sa mere se querelloient presque toujours, & se caressoient rarement.

L'une souhaitoit de se marier, pour être

bien brave ; l'autre pour danſer à la noce. Je veux me marier pour être riche, diſoit celle-ci ; & moi, diſoit celle-là pour être appellée Madame ; & je veux me marier moi, dit la plus naïve de toutes, je veux me marier, parce que j'en ai envie.

Un bon Gaulois s'aviſa de faire un ſouhait, qui penſa le broüiller avec ſa femme, qui étoit plus jalouſe que belle.

Ce qui donna lieu à ce ſouhait, ce fut l'amour d'Herodates & de Francianne : Comme ils avoient bû de l'eau de la Verité, ils ſe regardoient ſans ménagement. Imaginez-vous ce que c'étoit que ces regards : Ils en étoient ſi occupez qu'ils reſterent quelque temps immobiles.

Le mari Gaulois prit ce moment pour contempler à plaiſir la beauté de Francianne.

Sçavez-vous ce que je ſouhaiterois, s'écria-t'il tranſporté d'admiration : je ſouhaiterois d'être Herodates.

Sa femme picquée au vif, repliqua, en regardant Herodates, & moi je voudrois être Francianne.

Plût au Ciel, dit le mari, que tu fuſſes auſſi belle qu'elle, j'en ſerois plus aiſe que

de te voir Reine!

Je voudrois moi, repliqua-t'elle en colere, que tu fuſſes Roi, & que je fuſſe veuve.

Ils alloient ſe picquer, mais Herodates & Francianne firent tréve de tendreſſe pour raccommoder enſemble le mari & la femme, à l'occaſion de quoi, un Notable fit ſon ſouhait en cette ſorte.

Je ſouhaite d'avoir pour Reine & pour Roi, ceux qui ſont capables de quitter leurs plaiſirs quand il le faut, pour accommoder les querelles de leurs ſujets.

Vous jugez bien que la franchiſe qui fut cauſée par les bouteilles, auroit fait force querelles; mais Francianne tourna ſi bien les eſprits, que tous dirent la Verité, & perſonne ne s'en fâcha. C'eſt ce qui fut admirable, car jamais prudence d'homme ne pourra faire, que maris & femmes, freres & ſœurs, voiſins & voiſines puiſſent ſe dire tout ce qu'ils penſent les uns des autres, ſans devenir ennemis mortels.

L'attention qu'Herodates & Francianne avoient euë à ſe regarder, les avoit empêchez de former d'autres ſouhaits que

d'être l'un à l'autre ; on les pria de dire tout haut ce qu'ils ſouhaitoient.

Helas ! dit Francianne, je ſouhaite que mes ſujets ayent pour moi plus d'amour que de crainte.

Je ſouhaite être Reine pour faire Herodates Roi, & je ſouhaite.... Ah ! Francianne, interrompit Herodates hors de lui-même, ſoyez Reine, & je ne me ſoucie point d'être Roi .... mais pourtant, dit-il par reflexion, je voudrois bien être à vous.

C'eſt ainſi qu'au temps d'Herodates, les premiers mouvemens étoient de ſouhaiter le bonheur de ceux qu'on aimoit ; & on ne ſouhaitoit pour ſoi-même, que par reflexion : à préſent, helas ! le premier mouvement, le ſecond & le troiſiéme, tout eſt pour ſoi, & rien pour les autres.

Tous les Gaulois étoient charmez de voir ces deux amans ſi paſſionnez l'un pour l'autre. Lorſqu'un campagnard qui avoit mêlé quelque pointe de vin à l'eau de la Verité dit, en bégayant un peu, tout franc, je ſuis bien aiſe, quand je vois qu'un beau Prince aime bien ſa femme ; car c'eſt ſigne que peut-être il ſe conten-

Digitized by Google

tera d'elle toute ſeule ; & c'eſt mon intereſt à moi qui vous parle, car j'ai la plus belle femme du païs.

Herodates craignant que le vin ne pouſſât la converſation plus loin que l'eau, qui faiſoit dire la Verité modeſtement, fit ſigne au campagnard de ſe taire ; mais il voulut à toute force chanter une petite chanſon qu'il avoit appriſe d'un païſan de ſon Village ; il fallut lui laiſſer chanter malgré qu'on en eût, car il avoit le vin opiniâtre.

CHANSON PAYSANNE.

Voulez-vous, diſoit Lucas
Au Seigneur de ſon Village,
Que de vous on faſſe cas,
Point de gloire, & ſoyez ſage.

Choquez ſouvent le verre avec vos habitans,
Sans ſonger à leurs ménageres ;
Soyez toujours notre pere,
Mais ne ſoyez jamais pere de nos enfans.

La chanſon fut tolerée, parce qu'on attendoit pis d'un homme entre deux vins ; le campagnard s'enhardit par le ſuccés de

ſa Chanſon. Je gagerois, dit-il à Francianne, que malgré l'Eau de la Verité, dont vous venez de boire, je vous ferai dire une menterie, & voici mon ſecret.

Pour faire mentir une femme à coup ſûr, il n'y a qu'à lui demander quel âge elle a.

Je n'ai que dix-huit ans, dit Francianne en regardant gaïement la compagnie; mais pour être plus capable de vous gouverner, je voudrois en avoir vingt-cinq, & non davantage auſſi; car j'avouë que toutes les années qui me viendront paſſé vingt-cinq ans, me viendront malgré moi.

Vive la franchiſe, s'écria une vieille; car je ſçai bien qu'à vingt-cinq ans, j'ai commencé à m'appercevoir que l'amour de mon époux, ſe changeoit en bonne amitié; & je ne m'en plaignois pas, car en ménage la bonne amitié vaut bien l'amour: mais à propos d'âge, continua-t'elle, les hommes ſont bien plaiſans vraiment, ils trouvent une femme vieille à quarante ans, & ils veulent qu'on les trouve jeunes à cinquante, cependant ils ſçavent mieux qu'ils ne diſent.

Oüi certes, reprit un Poëte Gaulois,

qui voulant parler ſans diſtraction commença par avaler un verre de vin qu'on lui préſentoit ; oüi nous ſçavons qu'un homme à cinquante ans eſt ſujet à periclter en l'amour de ſon épouſe ; nous ſçavons d'autre part qu'un homme trop verd fait grincer la dent à une honnête femme, & met le ménage en deſaroi ; de ces deux ſçavoirs nous concluërons donc, que l'âge mitoïen eſt le ſeul baſtant pour un ſolide mariage ; ſi quelqu'un doute de cette maxime, qu'il m'écoute attentivement, je vais proferer un Rondeau de ma façon, lequel rend la choſe indubitable.

RONDEAU GAULOIS.

La Langue parle, & le cœur la dément,
Lorſqu'Aliſon requiert en mariage
Un bon vieillard. Liſette n'eſt brin ſage,
De requerir un fol adoleſcent,
Parfait mari c'eſt cil de moyen âge.

Jeune mari, va par tout coquetant,
Puis il revient, ſi las de coquetage,
Qu'en ſa maiſon, d'amour plus il n'entent
La langue :

Le vieillard dit, qu'il fut bon avenant,

Qu'il dançoit bien, luitoit à tout venant;
Mais de ce gentil appanage,
Qu'il avoit jadis en partage,
Que lui reſte-t'il maintenant,
La langue.

Le poëte voïant qu'on avoit donné quelque attention à ſon Rondeau, voulut commencer la lecture d'un poëme où il avoit épuiſé, diſoit-il, tout ce qui ſe peut dire ſur le mariage : on jugea que cela ſeroit long ; en effet il tira de l'une de ſes poches, un gros rouleau de cahiers, qui fit tant de peur aux convives, qu'ils quitterent la table, & le feſtin finit ainſi.

Tous les propos de table qu'on avoit tenus, ſervirent à faire voir le bon eſprit & la douceur de Francianne; & juſques-là tout alloit bien pour elle ; mais Glorieuſe voïant qu'elle avoit déja gagné les cœurs, fut s'en plaindre à ſon Druide. Comment l'entendez-vous donc, lui dit-elle en colere, quand je ne ſerois pas auſſi aimable, que ma ſœur eſt haïſſable, ne devriez-vous pas par votre ſcience, me faire adorer & lui attirer tout le mépris qu'elle mérite ? Cependant elle l'a emporté ſur

Digitized by Google

moi dans les festins familiers, & c'est la premiere des épreuves.

C'est à la derniere que je l'attens, dit le Druide Gascon, quand il s'agira de prononcer le Jugement qui doit décider, je vous donnerai tant d'esprit & je la rendrai si bête, qu'elle ne paroîtra auprès de vous qu'un Juge de village : & bien plus, si les Peuples ne vous rendent point justice, j'ai une ressource infaillible pour vous faire Reine, en perdant Francianne.

Ensuite il lui dit tout bas à l'oreille, je ne sçai quoi qu'il avoit en tête & qui devoit être très-funeste à Francianne.

En effet il ne le fut que trop dans la suite, & Glorieuse en fut si contente, qu'elle le remercia humblement malgré sa gloire, & l'on vit depuis ce moment une joye sur son visage, dont on ne pouvoit deviner la cause.

Elle pressa beaucoup le jour des Jugemens, voïant, selon ce que son Druide lui avoit dit, que son bonheur dépendoit de ce jour-là ; enfin, ce jour arriva, & tous les Peuples se rendirent au lieu où se devoit passer une action si fameuse.

En ce temps-là les Juges n'avoient point

d'autre ſalle du Palais qu'une Foreſt plantée de chênes : c'étoit au pied du plus venerable de ces chênes, que la nature avoit formé ſur une hauteur un Tribunal de gazon, dont le tapis n'étoit ſemé que de fleurs champêtres : Ce fut là que Francianne s'aſſit comme ſes peres ; mais Glorieuſe qui trouvoit la ſimplicité de la nature indigne d'elle, voulut juger ſur un Tribunal enrichi d'or & de diamans.

Pendant que Glorieuſe s'amuſoit à faire élever un Tribunal ſuperbe, Francianne s'occupoit à entendre tous ceux qui avoient quelque différend; & parce qu'elle ſçavoit qu'entre deux Plaideurs, l'Arreſt le plus juſte fait un malheureux, tout au moins dans la crainte d'être obligée de prononcer des Arreſts, elle tâchoit de faire des accommodemens, où chacun fût content : Et elle s'y prenoit de ſi bonne grace qu'elle donna envie à deux Plaideuſes Normandes de terminer leur procés par un accommodement.

Dans le moment qu'elle finiſſoit ce difficile ouvrage, on lui amena deux freres, qui ſe faiſoient tenir à quatre, tant ils étoient acharnez l'un contre l'autre.

Voilà, dit un des voiſins qui les avoit

ſeparez, voilà les deux plus rudes gourmeurs qui ſoient à dix lieuës à la ronde ; & ce qui nous étonne, c'eſt qu'ils ne ſe laſſent point de ce métier-là, quoiqu'ils ſoient tout moulus des coups qu'ils ſe donnent l'un à l'autre, tous les jours ſans y manquer depuis deux ans. Il y a grande apparence qu'ils continuëront ainſi le reſte de leur vie qui ſera courte ; car ils s'aſſommeront avant qu'il ſoit peu.

Francianne demanda ce qui pouvoit cauſer une ſi forte inimitié ; le Voiſin conta le ſujet de leur querelle, en ces termes.

Accommodement du Meûnier & du Fruitier.

Il n'eſt pas étonnant que ces deux hommes-ci ſe haïſſent ; premierement ils ſont freres, de plus leurs heritages ſont voiſins, & enfin leurs intereſts ſont oppoſez ; voïez comment il pourroit y avoir de l'union entre de tels gens.

Celui-ci le plus obſtiné des deux eſt Meûnier, l'autre eſt Fruitier, & tous deux font valoir leur heritage ; leur pere leur a laiſſé pour tout bien, à l'un un

champ planté de beaux pommiers, & à l'autre un moulin à vent, qui eſt placé au bout du champ de ſon frere, & voici le ſujet de leur querelle.

Tous les jours de grand matin, ils ſe rencontrent ſur une hauteur voiſine, où chacun des deux va pour examiner, par la maniere dont le Soleil ſe leve, s'il ſera riche ou pauvre, ce qu'il doit craindre ou eſperer; en un mot, quel temps il fera.

Là chacun fait des vœux ſelon ſes intereſts, l'un prie le Ciel d'être propice aux pommiers, l'autre qu'il ſoit favorable aux moulins; mais le Ciel ne peut les contenter tous deux, & ce qui fait pour l'un, fait contre l'autre; par exemple, il s'élevera un grand vent, le Meûnier tout réjoüi s'écrie, beni ſoit le vent qui fait tourner mon moulin; maudit ſoit le vent, dit l'autre, il abat toutes mes pommes.

L'air eſt-il doux & tranquille, le Fruitier ſe réjoüit, & le Meûnier ſe deſeſpere; enſorte qu'il y en a toujours un chagrin de ſon malheur, & jaloux du bonheur de l'autre.

Le malheureux s'en prend d'abord au Ciel, puis il s'en prend à ſon frere; c'eſt toi

toi qui demande du vent ; c'eſt toi qui fait le beau temps ; c'eſt toi qui me ruine ; tu en as menti : on s'injurie, on ſe gourme, & voilà le train.

Si vous n'y mettez ordre, Madame, ces deux freres-là périront, car ils ſe battent tous les jours qu'il fait vent, ils ſe battent auſſi tous les jours qu'il n'en fait point ; quand voulez-vous qu'ils ayent la paix ? pour moi je ne vois point de fin à cette querelle-là.

Francianne y penſa un moment, & enſuite parla ainſi ; ç'a mes Enfans, dites-moi, lequel produit le plus, du moulin ou des pommiers ?

Nous ne ſçaurions vous dire cela au juſte, répondit l'un des freres, car nos heritages nous rapportent ſelon le vent qu'il fait ; mais quand notre pere nous les a laiſſez en partage, il a prétendu que le moulin valoit bien les pommiers, c'eſt à peu prés la même choſe.

Il ſera donc aiſé de vous mettre en état de vivre tous deux en bonne intel ligence.

J'ordonne que le Meûnier aura moitié dans le profit des pommiers, & que le Fruitier aura moitié dans le profit du Moulin.

Cet accommodement parut si naturel, que chacun s'étonna qu'il ne lui fût pas venu en pensée ; les deux freres en furent contens & s'embrasserent. On dit qu'ils vécurent depuis en bonne intelligence, car quelque temps qu'il fît, ce que l'un perdoit d'un côté, il le regagnoit de l'autre.

Francianne fit encore plusieurs autres accommodemens; enfin l'heure de la grande Audience étant venuë, toute la Foresť fut remplie de monde ; & la foule étoit si prodigieuse, qu'on grimpoit jusqu'au sommet des Chênes ; en sorte que les branches étoient plus chargées d'hommes, que de gland.

Imaginez-vous la confusion que c'étoit, les Huissiers faisoient un bruit épouvantable, en criant silence, afin qu'on pût commencer ; & Francianne dit au contraire, qu'il falloit commencer, pour faire faire silence ; en effet la curiosité d'entendre plaider, rendit tout à coup l'Assemblée muëtte & attentive. Un Avocat instruit de l'affaire qu'il falloit juger, exposa le fait simplement & sans préambule : Un nourrisſier, dit-il, a entre ses mains une petite fille, plusieurs personnes s'en

diſent pere & mere ; Il s'agit de ſçavoir à qui elle appartient, je vais vous expliquer la choſe.

HISTOIRE DE ROGER & de Marianne.

Un jeune Guerrier nommé Roger natif de la Vieille-Roche, vrai Gaulois, c'eſt-à-dire, tendre, ſincere & reſpectueux avec les femmes, devint éperduëment amoureux d'une jeune fille appellée Marianne, Gauloiſe auſſi, que je crois, car elle préféroit Roger qui n'étoit pas riche à à un vieux Bourgeois fort opulent qui la recherchoit en mariage. Le jeune Roger étoit ſi pauvre & ſi bien fait, qu'il faiſoit pitié à toutes les femmes ; cela fit qu'une riche Veuve, ni jeune, ni belle, mais d'un bon naturel eut autant d'envie de faire la fortune de Roger que le vieux Bourgeois en avoit de faire celle de Marianne ; Roger & Marianne s'aimoient ſincerement, ils ſe ſouhaitoient du bien l'un à l'autre & ne s'en pouvoient faire : s'épouſer ſans bien, c'étoit ſe rendre miſerables ; épouſer le Vieillard & la Vieille, c'étoit ſacrifier leur bonheur pour des richeſſes ; cepen-

Digitized by Google

dant le vieillard & la vieille preſſoient les jeunes, que le mauvais état de leurs affaires preſſoit encore davantage : dans cette extremité ils ſe conſeilloient l'un à l'autre ce qu'ils ne pouvoient ſe reſoudre d'executer ; cependant il fallut ſe faire une raiſon, & ſe ſeparer pour jamais, car Marianne étoit ſage, & avoit reſolu qu'auſſitôt qu'elle auroit épouſé le vieux elle ne verroit plus le jeune de peur d'inconvenient. Que ne ſe dirent point nos jeunes amans dans cette occaſion! que de ſoupirs, que de pleurs!

La douleur d'une ſéparation ſi cruelle redoubla leur tendreſſe, & troubla leur raiſon. Roger perdit le reſpect, Marianne perdit la tramontane, ils ne ſe poſſedoient plus ; je ne ſçay comment ils ſe ſéparerent, mais ils ſe promirent de ſe revoir encore.

Cependant le vieillard & la vieille vouloient terminer leurs mariages, les jeunes remettoient toujours au lendemain, & de lendemain en lendemain, ils auroient differé toute leur vie ſans une crainte ſecrete qui obligea Marianne de conclure les nôces au plûtôt ; elle n'y perdit pas un moment, & au moïen de cette diligence

le vieillard eut lignée juſtement au bout de neuf mois, ou fort peu moins.

Il eſt à remarquer que Marianne fut toujours fidelle à ſon mari, depuis qu'elle eut promis fidelité ; ce qui rend la choſe plus vrai-ſemblable, c'eſt que depuis le jour des nôces elle ne voulut plus voir Roger; en ſorte que Roger ne pouvant reſter ſans la voir dans le même lieu où elle étoit, reſolut de s'éloigner.

Roger s'étoit marié dés le même jour à cette riche veuve dont nous avons parlé, & elle mourut enſuite en accouchant d'une fille. Roger qui ſe trouva pere & veuf en même jour, ſe fit une petite conſolation de donner ſecrettement ſa fille à nourrir à la même perſonne qui nourriſſoit déja l'enfant de Marianne ; cela fait, Roger partit pour la Guerre, parce que, comme je l'ai dit, Marianne ne vouloit plus le voir. Peu de temps après le vieillard & Marianne ſa femme furent obligez de faire un voïage pour des affaires importantes, de maniere que les deux petites filles reſterent en nourrice en une même maiſon, à la charge d'un bon homme nourriſſier, que voici preſent à l'audience.

Digitized by Google

Comme toute cette affaire roule ſur la declaration de ce bon-homme, il faut que vous l'entendiez ; on fit ſigne au Païſan d'avancer, & il parla en cette ſorte :

Vous ſçaurez que depuis quatre ans, nous avons cheux nous les deux petites nourriſſonnes que Monſieur dit : ma femme les avoit nourries toutes deux à la fois ; car, ſans vanité, ma femme étoit auſſi brave Nourriſſe que j'étois brave Nourriſſier ; ô ce qui fait de la broüillerie, c'eſt que ces deux nourriſſonnes s'appelloient tout l'un comme l'autre, & que le papa Bourgeois ni la maman Bourgeoiſe, ni le papa l'Officier ni la maman l'Officiere, n'ont vû leurs filles qu'en les mettant au monde, & puis s'en ſont allez je ne ſçai où ; ſi bien donc qu'il n'y avoit que ma femme qui avoit dans ſa tête les étiquettes, pour dire à point nommé à qui étoit ſtele-ci, ou ſtel-la : ô voila le hic, c'eſt que ma femme eſt morte ſubitement ; une des deux nourriſſonnes eſt morte auſſi, & je ne ſçay plus à qui appartient l'autre ; tantya qu'il eſt revenu un papa d'un côté, une maman de l'autre ; que ſçai-je moi, ils, me demandent tretous chacun une fille

& il n'y en a qu'une en tout : à qui la baillerai-je donc, car je n'y connois goute, à moins qu'on ne juge ça par juſtice ?

Tout le monde attendoit avec impatience le Jugement qu'on rendroit ſur une affaire ſi obſcure, lorſque Glorieuſe prononça cet Arreſt.

„ Eu égard à l'obſcurité impénétrable „ qui eſt répanduë ſur cette affaire, je „ veux qu'on donne la petite fille au „ pere le plus riche, parce qu'il pourra „ la faire élever dans un plus grand éclat

Tous les partiſans de Glorieuſe applaudirent à ce Jugement, qui en effet avoit une belle apparence, en le regardant par le bon côté.

Mais Francianne en découvrit innocemment la foibleſſe, par une réflexion qu'elle fit.

Il me ſemble, dit-elle, comme à ma Sœur, que l'affaire dont il s'agit eſt fort obſcure ; mais il me ſemble auſſi qu'avant d'y ſuppoſer une obſcurité invincible, il aut tâcher de la vaincre.

Digitized by Google

Cela dit, elle demanda ſi la petite fille n'avoit point encore vû la mere qui la vouloit avoir ; non, dit le nourriſſier, elle n'a vû perſonne, & perſonne ne l'a vûë.

Il nous reſte donc, reprit Francianne, deux moïens de connoître ſi Marianne eſt mere, ou non de la petite fille qui reſte.

Le premier ſera la reſſemblance que nous examinerons dans la ſuite.

L'autre moïen, c'eſt qu'il faut mettre la petite fille au milieu d'une douzaine d'autres du même âge, & qu'on les amene toutes enſemble devant moi.

On exécuta la choſe comme Francianne l'avoit imaginé, on amena une troupe de petites filles. Marianne qui étoit là préſente courut ſans balancer à celle pour qui elle ſe ſentit le plus d'inclination, & c'étoit juſtement ſa fille.

Je ſçavois bien, dit Francianne, qu'en ce point, l'inſtinct naturel ſeroit meilleur Juge que moi, & de plus la reſſemblance parfaite que je vois entre la mere & la fille me perſuade encore que l'inſtinct eſt veritable.

Le

Le Vieillard & Roger qui prétendoient tous deux à la paternité étoient préſens à tout ceci.

Le Vieillard tranſporté de joïe, & ravi que tout le Peuple vît qu'à ſon âge il pouvoit avoir un enfant, courut pour embraſſer la petite fille.

Elle en eut peur, & s'écria en le repouſſant, ſi le vilain homme ! ce n'eſt point là mon papa, j'aime bien mieux celui-ci, continua-t'elle, en ſe tournant vers le jeune Roger qu'elle courut embraſſer, & je gagerois que c'eſt mon vrai papa.

Tous ceux du parti de Glorieuſe furent ravis de cet incident qui leur donnoit occaſion de blâmer le Jugement de Francianne; car, diſoient ils, ſi l'inſtinct a donné l'enfant à Marianne & au Vieillard ſon mari, le même inſtinct le donne auſſi à Roger, ainſi cela ne décide rien.

Tout eſt décipé, dit Francianne, car c'étoit l'inſtinct qu'il falloit conſulter pour donner une mere à l'enfant; mais pour lui donner un pere, ce n'eſt plus l'inſtinct, c'eſt la Loi qu'il faut ſuivre.

Au reſte ce n'eſt pas ma faute ſi l'inſtinct ne s'accorde pas avec la Loi

A peine avoit-elle achevé de prononcer qu'on entendit un grand bruit avec des cris épouvantables : c'étoit une groſſe branche d'un chêne voiſin, qui rompit ſous le faix d'une multitude d'hommes dont elle étoit chargée : la branche & les hommes tout tomba ſur le Vieillard qui en fut écraſé ſur le champ. Devinez les effets que cette mort produiſit ; Francianne en fut touchée de pitié, la petite fille en fut réjoüie, & Marianne en fut veuve. Roger eût bien voulu en être fâché, car il étoit d'un bon naturel ; mais, après tout, cet accident n'avoit ôté que quelques jours de vie au Vieillard qui avoit plus d'âge qu'il n'en falloit pour mourir tout ſeul.

Pendant tout cela Francianne faiſoit réflexion ſur ce qui s'étoit paſſé, diſant en elle-même, voilà Marianne veuve, Roger eſt veuf auſſi, la petite fille a de l'inſtinct pour eux, ils en ont l'un pour l'autre, que manque-t'il à tout cela, que d'accomplir un mariage que le Vieillard a interrompu de quelques années ? Après y avoir bien penſé Francianne confirma l'inſtinct par un arreſt ; & cet arreſt fut ſui-

vi de l'himen de Roger & de Marianne.

On ne manqua pas de faire au Vieillard des obſeques magnifiques ; car la magnificence des pompes funebres eſt la marque ordinaire du chagrin de ceux qui n'en ont gueres ; c'eſt-à-dire de ceux qui heritent. En effet, le Vieillard avoit donné tout ſon bien à Marianne en l'épouſant ; ainſi on n'épargna rien pour lui dreſſer un ſuperbe mauſolée où l'on inſcrivit cet Epitaphe en lettres d'or.

EPITAPHE.

D'un Vieillard qui mourut après avoir gagné ſon procès contre un jeune homme avec qui il plaidoit, pour ſe faire adjuger un enfant en diſpute entr'eux deux.

Cy giſt des maris le doyen.
A quatre-vingt quinze ans, âge digne d'envie,
Ce Vieillard perdit la vie
Et ne perdit preſque rien.

En mourant il perdit belle femme & gros bien ;
Mais en perdant ce qui fut ſien.
Dans ſa fille pretenduë
Il ne perdit preſque rien.

Femme jeune, jolie, & qui méritoit bien
Qu'il ne vécût pas davantage,
Le perdit par prompt veuvage,
Et ne perdit presque rien.

L'Arrest que Francianne avoit prononcé fut applaudi de tout le peuple, & pour l'élire, les Notables n'attendoient plus que le Druide Gaulois; c'étoit ce Druide, comme j'ai déja dit, qui avoit la couronne Roïale en garde, & qui la mettoit lui-même sur la tête de ceux qu'on couronnoit.

Dans l'attente de cette cérémonie, chacun des Gaulois s'abandonnoit à la joïe; & tous en furent transportez au bruit qui courut que le Druide arrivoit. Aussi-tôt la multitude s'ouvrit à droite & à gauche, la Foresť retentissoit d'applaudissemens & de cris d'allegresse, lorsqu'un morne silence s'empara tout à coup de l'Assemblée; chacun fut frappé d'étonnement & de tristesse, à la vûë du voile fatal que le Druide apportoit au lieu de la couronne; tous saisis de crainte, suivoient des yeux ce Druide, attentifs à ce qu'il alloit faire, & incertains laquelle

Digitized by Google

des deux sœurs il alloit couvrir du voile fatal : cependant le Druide avançoit toujours, & s'arrêta quelque temps au milieu des deux Tribunaux. Ce fut alors que la douleur & l'effroi redoublerent dans tous les cœurs ; chacun étoit consterné & en suspens lorsque le Druide alla droit à Francianne, & la couvrit du voile fatal sous lequel on cachoit les criminels d'Etat, pour témoigner qu'ils étoient également indignes de voir le ciel, & d'être regardez des hommes : en ce moment on ne savoit que penser de Francianne ; on vouloit la plaindre, & on n'osoit.

A ce coup imprévû, Herodates demeura quelque temps interdit ; mais dès qu'il fut capable de réflexion, l'idée de Francianne coupable disparut bien-tôt, & son cœur lui disoit que la Verité ne pouvoit avoir aucune part à ce qui se passoit. Cependant le Druide ne se trompoit jamais ; & ne pouvoit être trompé.

Herodates étoit dans cette cruelle suspension, lorsque le Druide fit signe qu'on l'écoutât ; car il falloit selon la loi qu'il déclarât publiquement les crimes qui avoient merité le voile fatal. Tous les

OXFORD
Digitized by Google

yeux étoient attachez ſur lui, & toutes les oreilles attentives. Par trois fois le Druide leva les bras, & ouvrit la bouche pour parler ; par trois fois ſes bras retomberent, & ſa bouche ſe referma ; elle ſe referma ſi bien la troiſiéme fois, qu'elle ne ſe rouvrit plus, car il tomba mort ſur la place.

Dans cet inſtant toute la foreſt s'obſcurcit, & il s'éleva un tourbillon de vent ſi furieux, qu'il fit rompre toutes les branches chargées de peuple, en ſorte que les hommes tomboient auſſi dru que les feüilles en Automne ; les cris de ceux qui tomboient, & de ceux ſur qui on tomboit, un orage épouvantable, & mille autre accidens inoüis, qui ne vont jamais les uns ſans les autres, mirent tout dans une confuſion ſi horrible, qu'on ne penſa plus à ce que le Druide étoit devenu.

Enfin à quelques heures de là tous ces prodiges ceſſerent, & la nuit naturelle qui ſuccedoit à l'autre parut belle comme le jour en comparaiſon.

Cependant le Druide étoit mort ; on ne pouvoit plus ſçavoir que de la Verité même quel étoit le crime de Francianne,

& Francianne disoit-on, s'étoit refugié dans le Temple.

Lorsque ce bruit se fut répandu, tout le monde y accourut en foule ; mais on fut bien surpris de voir toute la vieille Roche de la Verité environnée d'une noire vapeur si épaisse, qu'elle empêchoit tout le monde d'avancer. On ne douta point que ce lugubre spectacle ne fut un témoignage du crime de Francianne, & un présage de sa mort prochaine ; & cela fut confirmé par ce qui parut un moment après : c'étoit quatre dragons volans, qui tenoient en l'air les quatre coins d'une vapeur plus noire que tous les autres, sur laquelle étoit écrit en lettres de feu ce qui suit.

C'EST LA VERITE' QUI PARLE,

Par Arrest plein d'équité,
Francianne avoit merité
D'être Reine, & d'être immortelle ;
Mais elle est si criminelle,
Que dans cette extrémité
Tout ce qu'on peut faire pour elle
C'est d'obscurcir la Verité.

On lisoit encore d'autres inscriptions

qui marquoient clairement que la Verité s'étoit cachée pour cinq ou ſix ſiecles tout au moins, & que Francianne s'étoit précipitée dans le Puits de la Verité qui avoit ſouffert par grace qu'elle ſe noïât avec ſon crime.

Il n'étoit donc plus queſtion de Francianne ; le Parti de Glorieuſe triomphoit & les Gaulols abatus n'avoient pas la force de s'oppoſer à ſon election qui s'alloit faire, lorſque Herodates parut & tâcha de raſſurer tous les bons Gaulois. Ce coup imprévû l'avoit frappé ſans l'abatre. Ne vous arrêtez point aux apparences, s'écria-t'il, quoique la Verité ſoit obſcurcie, je la ſens dans mon cœur ; en un mot il faut que j'aille juſqu'au Puits de la Verité, ou que je périſſe pour délivrer Francianne. A meſure qu'il s'avançoit, l'obſcurité, les monſtres tout redoubloit, & ſon courage auſſi.

Cependant on le blâmoit, & ſa temerité paroiſſoit un vrai deſeſpoir, mais rien ne put le détourner de ſon entrepriſe : il s'enfonça dans cette confuſion de monſtres & de ténebres, & ceux qui l'obſervoient le virent perdu.

Digitized by Google

Ce fut à ce coup que les Gaulois ſe deſeſpererent. Ils n'eſperoient plus rien & ne laiſſoient pas d'attendre-là. Il y avoit long-temps qu'ils attendoient, lorſqu'ils entendirent une voix qui crioit : Vive Francianne innocente.

C'étoit Herodates qui reparut. Il avoit cru, ou peu s'en falloit, être devoré par les monſtres, mais ces monſtres étoient de la fabrique du Druide Gaſcon, qui n'avoit pouvoir de faire aucun mal. Ce fourbe s'étoit imaginé que la peur de ces objets terribles, empêcheroit qu'on n'allât juſqu'au Temple où étoit Francianne ; mais il ne connoiſſoit pas le courage d'Herodates, & s'il n'eût été qu'un Heros à l'ordinaire, perſonne n'eût pénétré juſqu'à la Verité, & on alloit élire Glorieuſe.

On vit paroître avec Herodates, le vrai Druide Gaulois, qui apprit à tout le monde que le Druide qu'on avoit vû mourir n'étoit qu'un fantôme. Vous avez vû, dit-il d'une voix grave & druidique, vous avez vû le faux Druide, ouvrage de l'impoſture, auſſi n'a-t'il pas duré : vous me voïez moi, & je durerai encore tant qu'il plaira aux Dieux, quoique je ſois déja bien

uſé, mais cela n'eſt rien.

Au reſte, mes enfans, vous pouvez conclure de tout ce que vous avez vû, qu'on peut bien obſcurcir la Verité pour un tems, mais qu'elle paroît enſuite plus brillante. C'eſt ainſi qu'après l'orage.... mais vous ſçavez apparemment cette comparaiſon; car on ne voit autre choſe dans les livres?

Il ceſſa pour un moment de parler; puis en levant ſeulement les mains, il fit diſparoître l'obſcurité qui environnoit la vieille Roche, qu'on vit briller comme ſi elle eût été de diamans.

Sut tous ces évenemens ſurnaturels, le Druide leur debita mille réflexions morales qu'il faiſoit ſur le champ; car il étoit grand réflechiſſeur, & encore plus grand parleur; mais je lui pardonne en cette occaſion, car moi qui parle peu, j'ai peine à me taire en voïant triompher la Verité du menſonge, Francianne de Glorieuſe, Herodates de Fauſtin, & le Druide Gaulois du Druide Gaſcon; tous ces triomphes meriteroient chacun un volume ou deux, mais on n'a pas en ce monde tout ce qu'on mérite; n'en parlons plus.

Digitized by Google

Quand le Druide eût ceſſé de haranguer, c'eſt-à-dire quand l'haleine lui manqua, il prit la couronne Royale, & couronna Francianne en prononçant ces vers, que le menſonge qui ſçait faire des parodies ſut les ouvrages de la Verité, avoit imitez dans l'inſcription que vous avez lûë, voulant faire ſervir à la condamnation de Francianne, les mêmes Vers qui devoient ſervir à ſon couronnement.

Par un Arrêt plein d'équité,
Francianne avoit merité
D'être Reine, & d'être immortelle;
Le menſonge a voulu la rendre criminelle;
Mais après cette extrémité,
Ce que je puis faire de mieux pour elle,
C'eſt d'éclaircir la Verité.

En effet, continua le Druide; il ſuffira de conter naïvement l'hiſtoire de Francianne pour prouver à la poſterité qu'elle a merité d'être couronnée par les mains de la verité même.

Voilà donc Francianne couronnée. Jugez ce que put devenir Glorieuſe à cette nouvelle.

Pour Phorbas & Fauſtin, ils devinrent ce qu'ils avoient été quelques années au-

Digitized by Google

paravant, c'eſt-à-dire rien : Avec eux tout leur parti diſparut, & le Druide Gaſcon s'évanoüit en l'air avec ſes enchantemens.

Ce qui étonna beaucoup, ce fut que les Gaſcons partirent ſans joüer de leur reſte, & ne firent aucun deſordre en partant, ſinon qu'ils ne païerent point leurs hôtes. Ils délogerent tous pendant la nuit, le lendemain on n'en vit plus pas un. Quelle tranquillité pour le Roïaume !

Il étoit temps qu'ils partiſſent, car à leur exemple quelques Gaulois commençoient déja à jurer pour ſe faire croire, à habler pour ſe mettre en crédit. Ils ne vouloient plus prêter que ſur bons gages, & empruntoient ſur leur parole qui dépériſſoit de jour à autre ; en un mot la ſimplicité Gauloiſe commençoit à dégenerer, mais ſi-tôt que les Gaulois furent maîtres de leur païs, ils quitterent bien-tôt le vice des etrangers, pour ſuivre les vertus de leurs peres.

Tout étoit donc tranquille dans le Roïaume, & l'on ne penſoit plus qu'au mariage d'Herodates & de Francianne, lors qu'un beau jour, ou plûtôt une nuit fort noire, on vint avertir la Reine que cinq

Digitized by Google

ou ſix armées pour le moins, vouloient prendre la Ville d'aſſaut.

C'étoit tous les Rois des environs que Phorbas & ſa brigue avoient mis dans les interêts de Glorieuſe.

Ceci fut le commencement d'une longue guerre que je ne commencerai point à vous raconter ; il ſuffit que vous ſachiez qu'Herodates jura de ne point épouſer Francianne qu'il n'eût vaincu tous ſes ennemis.

Herodates n'épouſa donc point Francianne, & cela lui fut plus avantageux qu'on ne croïoit ; car l'envie de ſe rendre digne d'elle, lui fit faire dans cette guerre des actions, que le courage ſeul n'auroit pu exécuter : Il falloit que l'amour s'en mêlât ; il falloit même que ce fût un amour d'eſperance.

Je n'ai point voulu raconter tant d'accidens merveilleux de peur qu'on ne prît cette hiſtoire pour un Roman. Tous les Poëtes de ce temps-la, louerent Herodates par de-là les bornes de la vrai-ſemblance ; & cependant quand ils chanterent leurs Poëſies dans le Temple de la Verité, le Puits ne fuma point

Digitized by Google

Après dix années de victoires continuelles, Herodates las de vaincre plûtôt que de combattre, ne voulut tirer aucun avantage de ces victoires que la gloire d'avoir vaincu, & d'imposer la paix à tous.

Tous l'accepterent volontiers; & Glorieuse accepta aussi, gloire à part, tous les avantages que Francianne voulut bien lui faire.

Enfin on vit en même tems la paix generale, & le mariage: ce fut deux choses rares à voir ensemble; car le mariage & la paix ne vont gueres de compagnie, au moins ils n'y vont pas long-temps; & on dit que l'union de cet himen & de cette paix, ont duré autant que la vie de Francianne.

Pendant ces heureux tems ce ne fut que Fêtes, Tournois & Réjoüissances: de tout cela je ne vous rapporterai qu'un petit divertissement en musique, composé de cinq ou six scenes; cela ressembloit à peu-près aux scenes de nos Operas, mais ce n'étoit ni Quinault, ni Lulli qui l'avoient composé; il n'y en avoit point en ce tems-là, & il n'y en a gueres en celui-ci.

Ce divertissement commence par une

ſimphonie de muſettes interrompuë de tems en tems par les trompettes.

Enſuite on entendit une marche moitié guerre, moitie tendreſſe, où les muſettes & les trompettes s'interrompent alternativement, & l'on voit paroître Bellone & l'Himen qui ſe diſputent le terrain.

SCENE I.

BELLONNE *ſuivie des Guerriers, &* L'HIMEN *accompagné des Amours.*

BELLONNE.

QUi rend l'Himen ſi téméraire ?
Il vient mêler aux cris de Guerre & de fureur,
De ſes chants amoureux, l'importune langueur.
Ne craint-il point de me déplaire ?

L'HIMEN.

Si ma douceur déplaît à Bellonne en colere,
Ses fureurs ne plaiſent gueres
Aux paiſibles Amours,
Qui viennent pour toujours
Diſſiper tes horreurs par des chants d'allegreſſe.

BELLONNE.

Ne ſçais-tu pas que la fierté
D'une impitoïable Deeſſe

S'irrite par la tendreſſe ?
Je ſens déja mon cœur de colere agité;
Mais je fais grace à ta témerité,
En faveur de ta foibleſſe.

L'HIMEN.

L'Himen & les Amours
Sont plus forts qu'on ne penſe;
Une heureuſe alliance
Vient d'unir pour toujours
L'Himen & les Amours.
Et la diſcorde a bien peu de puiſſance
Lorſque l'on voit d'intelligence
L'Himen & les Amours.

L'HIMEN *aux Amours.*

Invoquons le Deſtin, lui ſeul par ſa preſence
Peut de Bellonne arrêter la puiſſance.

BELLONNE.

Guerriers par vos fiéres clameurs,
Venez au Deſtin même inſpirer mes fureurs.

CHOEURS *des Guerriers accompagnés de Trompettes.*

Deſtin ſoïez inexorable
Que la Guerre dure à jamais.

CHOEUR *des Amours accompagnés de Flutes douces.*

Deſtin ſoïez-nous favorable,
L'Himen vous demande la paix.

Digitized by Google

SCENE II.

APrès que les deux chœurs opposés de l'Himen & Bellonne eurent demandé, l'un la paix, & l'autre la guerre, on vi sortir le Druide du fond de sa Caverne, & il voulut lui-même représenter le Destin. Je ne sçai si ce fut lui qui chanta, ou si quelqu'un chanta pour lui.

LE DESTIN.

Je fais le malheur extrême
De la plûspart des humains,
Mais leur bonheur supréme
Est aussi dans mes mains;
Pour les punir je désole la terre
Par Bellonne & par son tonnerre;
Et quand je veux leur donner d'heureux jours;
J'éteins le flambeau de la guerre
Par le flambeau des Amours.
A l'Arrest du Destin que Bellonne obéïsse;
Que l'Himen à jamais de ces lieux la banisse.

BELLONNE.

Si tout languit dans un profond repos
Que deviendra la valeur des Heros?

LE DESTIN *avec un accompagnement.*

La valeur des Heros triomphera du vice;
La force des Guerriers servira désormais

A faire trembler l'injuſtice.
La force des guerriers ſervira déſormais
A maintenir la Juſtice & la paix.

LE DESTIN *ſeul.*

Fuis donc, va porter la guerre
Et les horreurs du trépas
En quelque coin de la terre,
Que le Soleil n'éclaire pas.

Bellone & les guerriers prennent la fuite; & le Deſtin ordonne aux Gaulois d'invoquer le Soleil, c'eſt à-dire, de demander à Herodates l'abondance, & le bonheur que la guerre avoit interrompus.

Il faut remarquer qu'Herodates dans un Tournoy avoir pris la deviſe du Soleil; ainſi Herodates & le Soleil ne ſont qu'une même choſe dans la ſuite des divertiſſemens.

SCENE III.

LE DESTIN *aux Gaulois.*

APrès avoir chaſſé Bellonne,
Peuples, le Deſtin vous ordonne
D'avoir recours au Dieu, qui doit combler vos vœux;
C'eſt le Soleil dont la preſence

Peut ſeule conſerver dans ces climats heureux
L'ordre, le calme, & l'abondance,
Ce Dieu qui par ſa prudence
Sçait moderer ſa courſe en parcourant les airs;
Ce Dieu qui par lui ſeul ſçait regler ſa puiſſance,
Merite ſeul auſſi de regler l'Univers.

Le Deſtin rentre dans la grotte profonde d'où il étoit ſorti, & on voit paroître le ſoleil accompagné des Heures.

SCENE IV.

LE SOLEIL & LES HEURES.

TAnt que le demon de la guerre
Par ſes fureurs a déſolé la terre,
Le Deſtin a permis que le demon des airs;
Le cruel Aquilon fit regner les hivers,
Dans l'excez de ſa rage,
Il a voulu confondre les Saiſons,
Renverſer les moiſſons;
Enfin j'ai diſſipé l'orage,
Je ramene en ces lieux pour combler vos deſirs
Et l'Abondance & les plaiſirs.

Une NIMPHE *Gauloiſe.*

Sans l'Abondance
Tous les plaiſirs ſont languiſſans;
On languiroit dans l'Abondance

Digitized by Google

Sans les plaiſirs & les Jeux innocens!

Une autre NIMPHE.

Le Soleil qui donne
Une riche Automne
Donne auſſi de doux Printemps :
La même ardeur qui rend nos moiſſons abondantes
Pare nos champs
De mille fleurs naiſſantes
Qui charment les ſens.

LE SOLEIL *parlant aux heures.*

Vous qui ſuivez les loix que j'ai ſçû vous preſcrire,
Vous, Heures, dont les pas égaux
Marquent mes glorieux travaux,
Faites qu'on admire
Juſques dans vos jeux
Cet ordre merveilleux
Que ma juſteſſe inſpire.

Divertiſſement des Heures.

LEs douze heures forment une entrée de Balet ſur pluſieurs airs, dont la meſure & les chants imitent au naturel toutes les differentes manieres, dont les horloges & les pendules ſonnent les heures.

Toute la Scene ſuivante, marque la juſ-

teſſe des heures, & l'égalité du cours du Soleil; c'eſt-à-dire l'ordre, & l'égalité d'ame qui regnoit dans les plaiſirs, comme dans les occupations d'Herodates & de Francianne.

On entend d'abord une alternative de chants impetueux, & de chants tranquilles, dont les uns expriment l'humeur legere & inquiete des gaſcons qui avoient troublé le Roïaume de Francianne; & les autres expriment la tranquillité d'ame des bons Gaulois.

Cette Scene contraſtée commence par une Simphonie douce, qui eſt interrompue par un air vif, emporté & bizarre.

SCENE V.

Une des HEURES.

QUel bruit nouveau ſe fait entendre?

Une autre HEURE.

Ce ſont les plaiſirs turbulens,
Qui malgré nous viennent ici ſe rendre;
Leurs chants impetueux leurs tranſports violens
Vont troubler nos jeux innocens

Entrée de Plaiſirs turbulens & de jeunes étourdis; critique de ceux qui ne connoiſſent

point d'autres plaiſirs que ce qu'on appelle dans le monde les plaiſirs, c'eſt-à-dire l'agitation, le bruit & la cohuë.

L'ETOURDI *ſur un chant qui exprime l'agitation de ſon ame.*

Nous cherchions en ces lieux une fête éclatante ;
Mais rien n'y flatte notre attente.
Quelle tranquilité ! le calme regne ici :
Eſt-ce donc ainſi
Q'un divertiſſement s'apprête ?
Le déſordre, le bruit, le trouble & le fracas ;
Ne font-ils pas
Les charmes d'une fête ?
L'ordre pour nous n'a point d'appas.
Quittez, heures, quittez l'importune juſteſſe ;
Et n'exprimez que la viteſſe
Du temps, dont vous marquez les pas.

Une des heures tranquilles, qui repreſente Francianne, chante ce qui ſuit, accompagnée d'une Simphonie douce.

Les pas des heures charmantes
Ne ſont jamais aſſez lents.

Un petit Chœur d'Heures reprend.

Les pas des heures charmantes
Ne ſont jamais aſſez lents.

Digitized by Google

L'ETOURDI.

Les heures ſont toujours trop lentes
Pour les plaiſirs impatiens.
Courons, agitons-nous, le repos nous ennuye.

Les ETOURDIS *forment une danſe bizarre ſur un air bruſque & ſincope.*

L'ETOURDI.

Courons, agitons-nous, le repos nous ennuye;
Bruſquons le temps, paſſons la vie.

Une des HEURS *tranquilles.*

Vous cherchez à paſſer la vie,
Et nous cherchons à la goûter;
La courſe du temps vous ennuye
Vous voulez la précipiter:
Que ne pouvons-nous l'arrêter!
Vous cherchez à paſſer la vie,
Et nous cherchons à la goûter.

L'ETOURDI.

Le temps qui fuit & que je fuis;
Tout rapide qu'il eſt m'ennuye & m'inquiéte;
Toujours je le regrete,
Jamais je n'en joüis.

Une des HEURES *tranquilles.*

Sans regret du paſſé, la tranquille innocence
Joüit d'un jour qui contente ſes vœux.
Elle attend ſans impatience
Des jours encore plus heureux.

Digitized by Google

L'ETOURDI.

Suivons le temps, & ſa vîteſſe extrême,
Il faut courir auſſi vîte que lui.
S'agiter, s'étourdir & s'éviter ſoi-même
Pour éviter l'ennui.

L'ETOURDI *s'arrête dans le milieu de ſon chant impetueux, & par une eſpece de réflexion qu'il fait malgré lui-même, il chante ſur un ton triſte & languiſſant.*

Tout eſt chagrin dans la vie.
Une des HEURES *tranquilles.*
Tout eſt plaiſir dans la vie.

L'ETOURDI.

Tout eſt chagrin dans la vie,
Mais ce qui tient lieu de plaiſirs,
C'eſt de voler de déſirs en déſirs;
Hors l'inconſtance tout ennuye.

ENSEMBLE.

L'ETOURDI. Tout eſt chagrin dans la vie.
L'HEURE *tranquille.* Tout eſt plaiſir dans la vie.

L'HEURE *tranquille ſeule.*

Quand on ſçait avec peu contenter ſon envie;
Lorſque des tranquilles plaiſirs
L'innocence nous déſennuye,
Tout eſt plaiſir dans la vie.

Digitized by Google

L'ETOURDI.

Tout eſt chagrin.

L'HEURE.

Tout eſt plaiſir.

TOUS DEUX *enſemble.*

Tout eſt chagrin } dans la vie.
Tout eſt plaiſir }

Ce Duo fut ſuivi d'une Simphonie ſi douce qu'elle exprimoit preſque le ſilence, au moins donnoit-t'elle une idée parfaite de cette tranquillité charmante qui ravit les cœurs ſenſibles aux vrais plaiſirs.

La douceur de cette harmonie fut un ſuplice ſi cruel pour les Etourdis, qu'ils prirent la fuite avec tous les Plaiſirs turbulens

---

SCENE DERNIERE.

PEndant qu'ils ſortoient par un côté, les Plaiſirs innocens entrerent par l'autre.

DIVERTISSEMENT

des Plaiſirs innocens & des Heures.

Un petit Chœur formé par les heures reprennent les paroles du duo.

Tout eſt plaiſir dans la vie.

Un Plaiſir innocent chante ce qui ſuit :

Tout eſt plaiſir dans la vie.
Qui ſçait dans un heureux ſéjour
Profiter d'un beau jour,
Jamais ne s'ennüie :
Le chant des Oiſeaux,
Le murmure des eaux,
Une fleur fraîchement cüeillie,
Tout eſt plaiſir dans la vie.

On finit par un Chœur d'Echos qui repetent en differentes manieres, les paroles ſuivantes à la loüange de Francianne & d'Herodates.

Tout eſt plaiſir dans la vie,
Quand on s'eſt fait un ſort au deſſus de l'envie,
Quand on ſçait mêler à propos
Aux travaux glorieux les charmes du repos ;
Tout eſt plaiſir dans la vie.

CHOEUR.

Faiſons redire aux Echos,
Tout eſt plaiſir dans la vie.

Fin de l'Hiſtoire Gauloiſe.

Suite du Puits de la Verité.

DE peur d'interrompre l'Hiſtoire Gauloiſe d'Herodates & de Francianne,

je n'ai pas voulu y placer quelques avantures particulieres qui n'ont aucun rapport à l'élection de Francianne, mais qui cependant, ſont des ſuites du Puits de la Vérité, puiſqu'elles font connoître les effets & les qualitez de l'Eau de ce Puits.

Vous vous ſouvenez bien, par exemple, d'avoir lû dans cette Hiſtoire comment pluſieurs perſonnes en burent dans les feſtins familiers de Francianne.

Quelqu'un de ceux qui s'y trouverent, eut la curioſité & l'adreſſe d'en dérober, & voici ce qui en arriva.

AVANTURE GAULOISE.
LES VAPEURS.

UN de ces bons maris, dont il n'eſt plus guéres en ce temps-ci, & dont il étoit beaucoup en ce temps-là, avoit crû avant de ſe marier, que rien n'étoit plus doux dans la vie que la ſocieté d'une femme, & croïoit encore la même choſe après un an de mariage.

Celle qui faiſoit ſon bonheur avoit nom Aimée, & il lui tenoit ſi bonne compagnie qu'ils buvoient, mangeoient, ſe promenoient, ſe couchoient, & ſe levoient tou-

jours ensemble. Si le mari alloit en affaire, sa femme le suivoit : si la femme alloit en emplette d'habits, ou en commerage de voisines pour caqueter, son mari la suivoit aussi : en un mot ce mari sans pareil, ne pouvoit vivre un moment sans sa femme, & elle paroissoit supporter les assiduitez d'un mari, plus gaïement que ne feroient les épouses de maintenant. Vous voïez quel bonheur c'étoit, que deux personnes obligées de vivre ensemble, s'y trouvassent si bien : Cela étoit pourtant ainsi, & on pouvoit dire qu'ils n'avoient pas été encore un moment l'un sans l'autre, lorsqu'un soir Aimée se trouva un peu mal, & après plusieurs bâillemens, treffaillemens, & autres simagrées, elle tomba évanoüie dans un fauteüil : le bon mari fort allarmé, vouloit courir à elle, lorsque Maturine païsanne, fort naïve, qui les servoit depuis peu, l'arrêta par le bras.

Hé mon Dieu ! Monsieur, n'approchez pas de Madame, je sai bien ce que c'est que la maladie qu'elle a, j'ai déja servi une femme qui en avoit de même ; elles font comme cela semblant d'aller mourir, & puis cela s'en va ; mais quand on les ap-

proche ; elles déviſagent quelquefois les gens ; ne vous y fiez pas, Monſieur, ne vous y fiez pas. Il s'y fia pourtant ; dont mal lui prit, car elle lui tordit le bras d'une telle force, qu'elle penſa le lui rompre.

Vous ne m'avez pas voulu croire, dit Maturine, croïez-moi donc à cette heure, je vous dis, que c'eſt une mode que les femmes ont faite qui s'appelle des vapeurs; quand ça les tient, c'eſt comme ſi elles étoient folles.

Je vous plains bien, Monſieur, & c'eſt grand dommage que Madame ſoit ſujette à cette cérémonie là; car quand les vapeurs ont une fois pris leur routine, ça revient tous les jours, & il n'y a plus moïen de durer avec celles qui en ſont antichées.

Quelque temps après, Aimée revint de ſon évanoüiſſement, & n'en ſoupa que mieux. Le lendemain à la même heure, le même mal reprit à Aimée, & les mêmes allarmes au mari qui vouloit aller chercher un Docteur en Médecine ; mais Maturine apprit à ſon maître qu'il ne falloit ni Docteur, ni mari dans ces maladies-là ; car, dit-elle,

quand mon autre maîtreſſe étoit en train d'avoir ſes vapeurs, elle ne vouloit voir ni mari ni demi; & elle me diſoit: Ah! Maturine, ſi tu ſçavois par-ci par-là, tantya que voilà ce qui m'étoit avis qu'elle vouloit dire, écoutez bien.

Là-deſſus Maturine enfila un recit compoſé de force préjugez de ſervante naïve, que le mari n'écouta pas, tant il étoit occupé autour de ſa femme; enfin aux dépens de quelques coups de poings qu'il reçût, il la fit revenir, mais les vapeurs de ce ſoir-là durerent beaucoup plus longtemps que celles de la veille.

On attendit le lendemain pour voir ſi cette maladie augmenteroit encore, mais ce fut bien pis; car ſi-tôt que le mari l'approcha, elle l'égratigna tant, le pinça tant, le mordit tant, qu'il crût qu'elle étoit poſſedée; & au lieu d'aller au Medecin, il vouloit aller au Druide, pour conjurer les eſprits malins.

Aimée qui ne vouloit point de Druide, arrêta ſon mari, en ſe jettant ſur lui: Ne m'abandonnez point, mon cher mari, diſoit-elle, d'un ton tendre & plaintif; ne voïez-vous pas bien, que rien ne me

peut ſoulager que le plaiſir de vous voir.

Aimée preſſée de douleur & de tendreſſe, embraſſoit ſon mari juſqu'à l'étouffer.

Le pauvre homme crioit de toute ſa force : Maturine rioit de toute la ſienne ; les contorſions, les grincemens de dents, & les égratignures redoubloient comme la tendreſſe ; les cris du mari, les éclats de rire de la ſervante redoubloient auſſi ; mais enfin tout cela finit avec les vapeurs de ce ſoir-là, qui avoient duré trois ou quatre heures pour le moins.

Le lendemain Aimée s'aviſa de ſouper dans un petit cabinet qui étoit à un coin du Jardin ; c'étoit une eſpece de ſerre qui fermoit à clef, & qu'Aimée choiſit, diſoit-elle, parce que c'étoit l'endroit le plus frais de la maiſon, & que la chaleur pouvoit bien contribuer à augmenter ſes vapeurs.

C'étoit donc dans ce petit cabinet où l'on ſoupoit tous les ſoirs & où ſe paſſoit auſſi tous les ſoirs ſans y manquer la Scene des vapeurs entre le mari, Aimée & Marhurine.

A la fin le mari s'ennuïa d'être mouka

de coups, reglement trois ou quatre heures par jour; voilà une étrange maladie, disoit-il, si cela continuë, ma femme mourra de ses vapeurs, & moi des coups que ma femme m'aura donnez: Et moi je mourrai de rire, reprit Mathurine, car elle vous bat si drôlement, que ça ne me fait point de pitié.

Cependant le mari n'y pouvoit plus tenir. Un soir quand il vit que le manége des vapeurs alloit commencer, il sortit & laissa sa femme dans le cabinet, disant qu'il avoit aussi des vapeurs & qu'il alloit se coucher, de peur que l'envie ne lui vînt de mordre & d'égratigner sa femme.

Trois ou quatre heures après Aimée fut rejoindre son mari, qui lui demanda comment s'étoit passé la soirée? Plus mal qu'à l'ordinaire, dit Aimée, car je ne t'ai point vu, & quand je ne te vois point tu ne sçaurois t'imaginer auquel point mon mal redouble.

Ne la croïez pas, Monsieur, interrompit Mathurine, c'est la force de l'amitié qui fait qu'elle vous dit cela; car elle ne s'est pas demenée la moitié tant aujourd'hui qu'hier, & c'est à cause qu'il n'y

avoit que moi, car on dit que c'eſt la vûë des hommes qui empire ce mal-là.

Je le crois bien, reprit le mari, qui étoit bien-aiſe d'accoutumer ſa femme à ſe paſſer de le battre : va mon cher cœur, je te laiſſerai ſeule dorénavant.

Je vois bien, répondit Aimée en pleurant, je vois bien, mon cher mari, que vous n'êtes plus amant. Hélas ! avant notre mariage deux ou trois égratignures ne vous auroient pas fait peur.

Ce reproche perça le cœur du mari : Non, lui dit-il en ſe jettant à ſon col, non je ne te quitterai plus, dûſſai-je être aſſommé par toi. Comme il avoit jetté ſes bras hors du lit pour l'embraſſer, Aimée les vit tous meurtris, & faiſant réfléxion que ces meurtriſſûres étoient de ſa façon : ah ! malheureuſe que je ſuis, s'écria-t'elle, eſt-ce bien moi qui t'ai accommodé ſi cruellement, & après cela je voudrois encore t'obliger à ſouffrir un tel martire ? non, j'aime mieux mourir ſeule de mes vapeurs, que de ſouffrir que tu reſtes avec moi. Je jure que j'y reſterai, dit le mari, par un excès de tendreſſe ; la femme par un autre excès jura qu'elle ne

vouloit point le voir dans ces momens ; je ne te quitterai point, repliqua-t'il ; Tu me quitteras, repliqua-t'elle, & tout cela par pures considerations d'amour. A la fin pourtant, ils se mirent tous deux à la raison ; il fut résolu que le mari s'iroit coucher tous les soirs de bonne heure, & qu'Aimée s'enfermeroit seule dans le cabinet des vapeurs, afin qu'elle ne pût battre personne : Cela fut exécuté pendant quelques mois, enforte que la femme revenoit tantôt au milieu de la nuit, tantôt au commencement du jour, car quelquefois ses vapeurs duroient plus qu'elle ne pensoit.

Les choses en étoient là, lorsque notre bon mari déroba l'eau de l'une des bouteilles que le Druide avoit envoïées au festin de Francianne, il en avoit mis quelques goutes dans une de ces petites phioles que les Gaulois portoient dans leurs poches, & où ils mettoient de l'eau de la Reine Macée ; c'est comme qui diroit aujourd'hui de l'eau de la Reine de Hongrie : il avoit pris cette eau de la Verité en intention de la faire boire devant des témoins à un certain Manceau qui lui

nioit un dépot. En attendant l'arrivée de ce Manceau, il gardoit la phiole dans ſon cabinet.

Un jour donc qu'il ſoupoit avec Aimée dans le cabinet des vapeurs, elles lui prirent plûtôt que de coutume, & elle cria: Je me meurs, hé vîte, Mathurine, hé vîte, de l'eau de la Reine Macée; Mathurine n'en trouvant pas ſous ſa main, fut dans le cabinet de Monſieur, & prit la phiole où étoit l'eau de la Verité, qu'elle apporta toûjours courant.

Aimée s'en frotta un peu le nez; le mari reconnut ſa phiole, & craignant qu'on ne lui uſât ſon eau, dont il avoit beſoin ailleurs, la reprit au plus vîte, & voici ce qui arriva.

Cette eau de la Verité avoit la vertu de faire dire tout ce qu'on avoit ſur le cœur ſans s'appercevoir qu'on le diſoit, comme il arrive à ceux qui parlent en rêvant la nuit; la vertu de cette eau étoit telle, que pour s'en être ſeulement frotté le nez, il prit à Aimée un accès de ſincerité, ſi violent, qu'il lui fit dire tout ce qui ſuit.

Il faut que je t'avouë, mon cher Epoux,

le ſecret de ces vapeurs qui t'ont tant valu d'égratignures ; tu vois bien cette fauſſe porte, lui dit-elle, en levant une natte qui étoit ſur la muraille du cabinet aux vapeurs, & qui cachoit la fauſſe porte ; c'eſt moi qui l'ait fait faire ſecrettement, afin de pouvoir aller, à ton inſçû, paſſer les ſoirées chez cette voiſine, qui a ſon jardin à côté du nôtre.

Je ſerois morte d'ennui, ſi je ne me fuſſe aviſée d'avoir des vapeurs ; tu ne me quittes non plus que ſi tu étois jaloux, je ſçais bien que tu ne l'es pas ; mais enfin il faut bien que la nuit me conſole du chagrin que j'ai d'être tout le jour avec toi ; n'ai-je pas trouvé là un plaiſant ſecret ? avouë que tu as une femme bien ingenieuſe ?

Au reſte je me réjoüis bien mieux là que chez nous, car j'y vois quantité de jeunes hommes les plus réjoüiſſans du monde, & entr'autres, il y en a un avec qui .... A ce mot la parole lui manqua tout à coup, car n'aïant fait que ſe frotter le nez de l'eau de la Verité, l'effet en avoit été très-foible, & n'avoit operé que juſques là. Elle ſe tût, & revint de ſa ſincerité, comme d'un aſſoupiſſement ; en

ſorte que ne s'étant point apperçûë de ce qu'elle avoit dit, elle voulut commencer ſes vapeurs à l'ordinaire.

A d'autres, dit le bon mari Gaulois, à d'autres, ſi vous m'y attrapez encore, dites que je ſuis un ſot.

En effet, elle eut beau faire, depuis ce jour là, il ne la laiſſa plus ſeule, il lui prit envie pluſieurs fois de faire encore agir l'eau de la Verité pour apprendre le détail des choſes qu'elle ne lui avoit point dites & qui l'inquiétoient un peu, mais la prudence l'emporta ſur la curioſité, car il étoit homme de bon ſens.

Il ſe contenta donc dans la ſuite, d'apporter remede à ce qui pouvoit être; ſans vouloir s'aſſûrer ſi la choſe étoit effectivement.

Quoique l'avanture des vapeurs ſe fût paſſée entre le mari, la femme & la ſervante qui n'en parlerent jamais à perſonne, elle ne laiſſa pas de devenir publique en vingt-quatre heures. Il faut qu'il y ait dans les airs quelques eſprits malins & babillards qui prennent plaiſir à divulguer ce qui ſe paſſe de plus ſecret entre les maris & les femmes, quand il y a quel-

ques circonſtances qui peuvent réjoüir le public.

C'eſt une choſe étrange que le public aime tant à jaſer ſur les maris, dont les femmes ſont ſoupçonnées : le bon Gaulois dont nous avons parlé eut beau être diſcret, les Poëtes furent indiſcrets pour lui, & firent courir une infinité de Vers ſatiriques. Il m'en eſt tombé quelques-uns entre les mains, que j'ai mis ici pour faire voir que de tous tems, la rage de médire a fait plus de mauvais Poëtes que la diſette d'argent ne fait aujourd'hui de mauvais Auteurs.

Maximes ou avis aux maris imprudens.

MAXIME I.

Maris jaloux penſez à l'avenir;
Ce qui s'eſt fait, eſt fait, perdez-en la memoire;
Heureux le ſage Epoux qui peut tout prévenir,
Tout oublier, & ne rien croire!

MAXIME II.

Selon les loix d'Hymen, ſelon les loix d'honneur,
Tu dois, ſi tu le peux, rendre ta femme ſage,
Mais à voir de trop près ce qui fait ton malheur
Nulle loi ne t'engage.

MAXIME III.

Ne rien voir, c'eſt être un ſot;

Souffrir tout, c'eſt indolence :
Voir tout, ne rien ſouffrir, agir ſans dire mot ;
C'eſt la véritable prudence.

Conſeil ſalutaire aux Maris ſoupçonneux.

SIXAIN.

Si quelque legere apparence
T'a bleſſé la tête & le cœur,
Sous d'affables dehors cache ta méfiance ;
Car ſi ta femme lit dans ta mauvaiſe humeur
Qu'elle a perdu ta confiance,
Elle perdra bientôt la honte & la pudeur.

Avis aux Maris imprudens, qui ne pouvant ſe faire aimer de leurs femmes, veulent ſe faire craindre pour les retenir dans leur devoir.

Crainte fit de tout temps, dis-tu,
Plus de femmes de bien qu'heroïque vertu ;
Tu fais trembler la tienne & toûjours en colere ;
Pour dompter ſon penchant, tu prens un air ſevere.
Doucement, mari, bride en main,
Je conviens avec toi que la crainte eſt un frein ;
Mais ſi tu te ſers mal de ce frein ſalutaire,
Ton épouſe bientôt, à force d'avoir peur,
Prendra le mors aux dents, & la tête levée,
Après avoir franchi la crainte & la pudeur,
Dans tout le voiſinage ira faire trophée

De sa révolte & de son deshonneur.

Un Medecin de la Faculté Gauloise si peu emploïé qu'il avoit le loisir de faire des Vers, écrivit à notre mari prudent la lettre qui suit, moitié Vers, moitié Prose.

Au plus sage des Maris.

Mon cher. On dit qu'un parfait Medecin doit connoître les maladies de l'esprit aussi-bien que celles du corps.

Je me pique de connoître les autres, & je tiens qu'entre toutes les maladies une des plus difficiles à guerir, c'est celle qui tourmente les maris jaloux, & voici pourquoi.

Si la jalousie est bien fondée, on ne sçauroit guerir le mari qu'en guerissant la femme; cure très-difficile à mon avis.

Que si au contraire la jalousie n'a point de fondement; comment la guerir? Hipocrate dit, qu'on ne peut faire cesser l'effet qu'en ôtant la cause; d'où il s'ensuit, qu'une maladie qui n'a point de cause est incurable; l'argument n'est pas

tout

tout-à-fait juſte, auſſi eſt-ce un argument de Medecin ; cependant, tout faux qu'il eſt, il ſe trouve vrai dans la plûpart des des maris jaloux, à qui on ne peut prouver que ce qui n'eſt point, n'eſt point.

J'ai fait encore une remarque curieuſe ſur cette maladie, c'eſt qu'elle tourmente preſque également celui qui en eſt attaqué, celui qui le fut, & celui qui craint de l'être ; à propos de quoi je vous envoïe une ordonnance de ma façon dont vous uſerez ſi bon vous ſemble.

Pour guerir ce grand mal qui vient quoiqu'on
y penſe,
Je ſuis bon Medecin, voici mon Ordonnance ;
Pour l'avenir, prénez .... force précaution ;
Pour le préſent prenez .... un peu de patience.
Pour le paſſé, l'oubli, la douceur, le ſilence ;
Et prenez tout cela ſans conſultation.

IN VINO VERITAS.

Lequel vaut mieux d'être eſtimé, ou d'être eſtimable ? belle queſtion, me dis-tu ! la bonne renommée n'eſt pas com-

parable au vrai mérite ; d'accord, mais toi qui parle, & qui peut-être ne vaut pas grand choſe, tu ne penſe guéres aux moïens de devenir bon, & tu travaille ſans ceſſe à te faire eſtimer tel. Tu aime donc mieux la réputation que la vertu, tu as tort ; mais qui eſt-ce qui n'a pas ce ſort comme toi ?

Vouloir être eſtimé des autres plus qu'on ne s'eſtime ſoi-même, & s'eſtimer ſoi-même plus qu'on ne vaut, ce ſont deux défauts très-anciens parmi les hommes.

On dit que dès le temps des premiers Gaulois, il y avoit un homme ſujet à ces défauts. Je croirois bien qu'il y en avoit plus d'un ; mais celui dont je vais parler excelloit pardeſſus tous les autres en bonne opinion de lui-même.

Il étoit riche, il avoit du crédit, de la jeuneſſe, de la ſanté, en un mot rien ne lui manquoit, que du mérite & de la vertu ; mais que lui importoit-t'il d'en avoir, il avoit le plaiſir de s'en croire tant qu'il vouloit, & perſonne n'oſoit le détromper ; cela ſuffit pour le bonheur d'un ſot : il y a même des gens d'eſprit qui s'en contentent.

Digitized by Google

L'homme dont nous parlons, à force d'argent, & de loisir, s'étoit endurci dans les plaisirs, & n'étoit plus sensible qu'à celui de la vanité dont on ne se lasse jamais ; il s'en donnoit à cœur joïe, & nourrissoit voluptueusement à sa table grand nombre de flateurs, aussi affamez de bonne chere, qu'il l'étoit de loüanges.

Sur la fin des repas c'étoit le plaisir ; plus ils buvoient, plus ils lui trouvoient de mérite, & chaque rasade produisoit un éloge nouveau, car pour lors la Vérité n'étoit point dans le vin, elle étoit encore dans l'eau ; vous verrez dans la suite de quelle maniere elle a passé de l'eau au vin, & ce qui a donné lieu au proverbe.

IN VINO VERITAS.

Pendant que le Heros de ces repas s'enyvroit de louanges, tous les convives s'enyvroient de son vin, excepté un seul qui conservoit toûjours son sang froid pour machiner quelque malice.

C'étoit un de ces hommes malins & taciturnes, qui haïssent naturellement les gens heureux, & qui pour le seul plaisir

de troubler leur bonheur, se chargent volontiers de leur porter de mauvaises nouvelles.

Celui-ci résolut d'apprendre à l'autre, qu'il n'étoit qu'un sot, & qu'on l'estimoit tel. *Si je puis*, disoit-il, détruire la bonne opinion que ce fat a de lui-même, je détruirai tout son bonheur, je verrai un homme au désespoir, & c'est ce qui me réjoüit.

Allons donc lui faire le détail de tout ce qu'on dit de lui dans le monde, mettons-lui un miroir devant les yeux, afin qu'il se voïe tel qu'il est; mais non, il croira que la glace est fausse, tant il est difficile de persuader à un sot, qu'il n'est qu'un sot; comment m'y prendrai-je donc?

Enfin après avoir médité long-temps en vain, notre scelerat se souvint qu'il avoit chez lui une phiole de cette eau du Puits de la Verité, dont j'ai parlé dans mon Histoire Gauloise; & sur cette eau il fonda son projet, qu'il exécuta comme vous allez voir.

Il fut trouver l'homme aux bons repas, & se mit à le loüanger comme les

autres ; que vous êtes heureux ! lui dit-il, en l'abordant, d'avoir tout enſemble l'eſtime des honnêtes gens, & les ſuffrages de ceux qui ne le ſont pas, il n'y a que vous au monde qui ayez aſſez de mérite pour faire en même temps parler les Panegiriſtes, & taire les médiſans, car vous ſçavez que la médiſance eſt toûjours l'écho de la loüange.

Je vous ſuis bien obligé, lui dit l'autre, des choſes obligeantes que vous me dites ; mais parlez-moi en ami, eſt-il bien vrai que j'aïe autant de mérite qu'on dit ? mille fois plus, répondit notre matois ; mais encore un coup, repliqua le fat, cela eſt-il bien vrai ?

Il lui fit cent fois la même queſtion, & ce n'étoit pas qu'il doutât de ſon mérite, c'étoit ſeulement pour avoir le plaiſir de ſe faire redire qu'il en avoit, notre ſcelerat lui redit tant qu'il voulut.

Et après milles flateries groſſieres, voulez-vous que je vous parle franchement, continua-t'il ? vos amis ſont fort embaraſſez, comment vous parler de votre mérite, car il eſt à un degré ſi éminent, qu'en vous diſant ſeulement la moitié de ce

qu'ils en penſent, vous les prendriez pour des flateurs outrez : ſi j'étois à votre place, je voudrois, une fois en ma vie, les faire parler ſelon leur cœur.

Si vous le ſouhaitez, je vous donnerai pour cet effet une phiole d'eau de la Verité, qui les fera jaſer ſans ménagement, ce ſera pour lors que vous connoîtrez à quel point ils vous eſtiment.

O je n'ai garde, dit notre ſot avec une fauſſe modeſtie, ſi je les mettois à cette épreuve ils me diroient peut-être des choſes..... Je conviens, interrompit l'autre, que votre modeſtie ſouffrira, mais faites-vous violence, je vous en conjure, & donnez-moi la ſatisfaction, à moi, de vous entendre loüer une fois comme vous le méritez ; vous verrez qu'ils n'auront pas plûtôt goûté l'eau de la Verité, qu'ils feront chorus de vos loüanges, quel plaiſir j'aurai d'entendre cela ! Enfin notre homme ravi qu'on éxigeât de lui cette complaiſance, & impatient d'entendre le chorus qu'on lui promettoit, convia tous ſes amis de table, ſous une treille qui faiſoit un agreable couvert dans ſon jardin ; il leur fit un feſtin proportionné aux loüan-

ges qu'il en attendoit, & ſur la fin de ce repas il leur montra la phiole d'eau de la Verité. Voici, leur dit-il, une eau d'or qui fait digerer ſi promptement, qu'elle vous préparera à un ſecond repas que je vous vais faire ſervir à l'inſtant; cela dit, il leur en diſtribua chacun une goute. Sitôt qu'ils l'eurent avalée, que ne dirent-ils point à leur hôte? Ton pere étoit cy, ta mere étoit ça, tu n'eſt qu'un ..... que ſçais-je moi, chacun lui dit tout ce qu'il ſçavoit, & tâchoit de le faire reſſouvenir de mille choſes qu'il avoit oubliées depuis qu'il étoit riche; mais il aima mieux croire que cette eau avoit quelque vertu maligne qui avoit fait perdre le bon ſens à ſes amis. Cependant la ſincerité alloit ſon train, on lui diſoit force veritez, qui n'étoient pas bonnes à dire, & qu'il ne daignoit pas ſeulement s'appliquer.

Son aveuglement auroit tenu bon juſqu'à la fin, ſi par malheur quelqu'un n'eût touché certaine corde dont il ſentit le vrai juſqu'au vif: Lors tranſporté de fureur il s'écria: La Verité en a menti, & de rage il jetta la phiole où étoit l'eau, & la jetta par hazard au pied d'un gros ſep de

vigne qui faiſoit partie du berceau où ils étoient ; cette eau en l'arroſant y fit monter une ſéve de verité qui donna à la treille la vertu de produire des raiſins de verité ; & quelque temps après on s'apperçût, comme vous verrez par les avantures ſuivantes, que tous ceux qui mangeoient de ces raiſins diſoient, malgré eux, tout ce qu'ils penſoient ; pluſieurs perſonnes y furent attrapées avant qu'on s'en fût apperçû, & il ſe paſſa ſous ce berceau des Scenes de ſincerité involontaires, qui produiſirent des effets aſſez plaiſans.

Avant que de vous raconter les avantures de la treille de verité, je vous ferai ſouvenir que ce fut à propos de cette treille qu'on inventa le proverbe *In vino veritas*, & qu'elle fut auſſi l'origine de toutes les bonnes vignes dont le jus cordial épanoüit le cœur, délie la langue & fait parler librement les plus timides.

Celui qui inventa le proverbe *In vino veritas*, fut un Poëte gaulois, il le mit à la tête d'un petit ouvrage, où il marquoit toutes les bonnes & les mauvaiſes qualitez du jus de la treille, par rapport aux bons & mauvais effets qu'il cauſe.

Cette

Cette Poëſie eſt une eſpece de lay ou virelay, ou quelque choſe d'approchant, vous en jugerez.

IN VINO VERITAS.

Dans l'eau, pour qui la boit, gît la mélancolie.
Dans le jus du beau fruit, qui croît en Normandie
Menſonge & perfidie.

In vino veritas.

IN VINO SINCERITAS.

Le plus fourbe, en buvant, devient franc & ſincere
Dit tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il veut faire,
Son cœur nage dans le verre.

In vino ſinceritas.

IN VINO BENIGNITAS.

Tel bouru quelquefois, vous fait ſombre grimace,
Avant que d'avoir bû, qui tôt après bonnace,
La larme à l'œil vous embraſſe.

In vino benignitas.

IN VINO FEROCITAS.

L'autre d'un naturel benin, doux & traitable,
Boit tant à ſon ami, qu'il le trouve haïſſable,
L'inſulte, & l'égorge à table.

In vino ferocitas.

IN VINO SANITAS.

Point de vin aux Fiévreux, la fiévre eſt obſtinée,
Saignez, dit le Docteur, ô Doctrine erronée!
La mort eſt dans la ſaignée.

In vino ſanitas.

IN VINO MORTALITAS.

Le vin eſt bien-faiſant, quand nature le donne;
Mais quand du tavernier l'art maudit le façonne;
L'éclaircit & l'aſſaiſonne,
In vino mortalitas.

IN VINO GENEROSITAS.

Matamore, au caffé, ſe fait tenir à quatre;
A la guerre a-t'il peur, le jour qu'il faut combattre,
Il boit avant que de ſe battre.
In vino generoſitas.

IN VINO TIMIDITAS.

Je ſors de chez Rouſſeau, ma cervelle eſt troublée;
Mon ombre me paroît un Spectre, un Briarée,
Je tremble à chaque ajambée.
In vino timiditas.

IN VINO FOELICITAS.

Damon loin de l'objet pour qui ſon cœur ſoupire,
Dans les vapeurs du vin qui charme ſon martire,
Croit voir tout ce qu'il deſire.
In vino fœlicitas.

IN VINO PAUPERTAS.

Pour boire en quatre mois deux muids de l'Hermitage,
Mon revenu ſuffit: pour boire davantage,
Je vends mon heritage.
In vino paupertas.

IN VINO SOBRIETAS.

Un Gaſcon le matin, trouve par avanture;

Un bon verre de vin, qui tant que le jour dure,
Lui tient lieu de nourriture :
In vino sobrietas.

IN VINO SIMPLICITAS.

Un Sophiſte guindé parloit contre Epicure ;
Il but, le vin le fit changer de tablature,
Il parla comme nature.
In vino ſimplicitas.

IN VINO DUPLICITAS.

L'Ivrogne double tout, ſon chemin, ſa fortune ;
Prononce en beguayant deux ſillabes pour une,
Et voit deux ronds dans la Lune.
In vino duplicitas.

IN VINO VARIETAS.

L'Ivrogne en même temps, rit, pleure, parle ; chante,
La plus ſimple couleur à ſes yeux eſt changeante,
Il voit gris, jaune, amarante :
In vino varietas.

IN VINO LIBERTAS.

O toi, qui ſans eſpoir ſervant une inhumaine ;
Gemis dans l'eſclavage, où ſa beauté t'enchaîne,
Bois, tu rompras ta chaîne.
In vino libertas.

IN VINO CAPTIVITAS.

Ton cerveau ſe reſſerre, & ton œil ne voit goute ;
Buveur je vois tes pieds enchaînez par la goute,

Es-tu libre ? non ſans doute,
In vino captivitas.

IN VINO FACILITAS.

Au Negociateur, le vin eſt neceſſaire,
Puiſqu'avec l'Allemand, la femme & le Corſaire,
En buvant on fait affaire.
In vino facilitas.

IN VINO DIFFICULTAS.

Ton procès eſt fort juſte, & la preuve en eſt claire ;
Mais ton Juge a paſſé la nuit à la Galere,
Il n'entend pas ton affaire :
In vino difficultas.

IN VINO FERTILITAS.

Buvez, Auteurs, buvez, ſi vous voulez produire ;
Apollon même à jeun n'oſe toucher ſa Lire,
Il faut que Baccus l'inſpire ;
In vino fertilitas.

IN VINO STERILITAS.

Licidas a tant bû pour devenir fertile,
Qu'il tombe à chaque pas, & ſa veine reptile,
Eſt reduite au Vaudeville,
In vino ſterilitas.

IN VINO LIBERALITAS.

Arnolphe de ſang froid, ne donne, ni ne prête ;
Liſette de ſang froid, tous ſes amans maltraite,
Faites boire Arnolphe & Liſette :
In vino liberalitas.

Digitized by Google

IN VINO QUALITAS.

Eſt-il de qualité ce buveur redoutable,
Qu'on voit avec le Duc, avec le Connetable;
Aller de pair à table?

In vino qualitas.

IN VINO PUERILITAS.

Pour rajeunir un peu, Damis boit à outrance;
Le vin le rajeunit beaucoup plus qu'il ne penſe,
Il va retomber en enfance.

In vino puerilitas.

IN VINO VIRILITAS.

L'inſigne buveur d'eau, l'adoleſcent Guillaume;
Lorſqu'il ſe maria, n'étoit qu'un vain phantôme;
De vin ſa femme l'embaume.

In vino virilitas.

IN VINO TRANQUILLITAS.

L'intriguant agité de ſoins, d'inquiétude;
Rentre chez lui le ſoir outré de laſſitude;
Il boit, il s'aſſoupit, adieu ſollicitude.

In vino tranquillitas.

IN VINO FIT ÆQUITAS.

Quatre yvrognes d'honneur dans un défi bachique,
De leur vin font entr'eux partage juridique;
Chacun le ſien rique à rique,

In vino fit æquitas

IN VINO BREVITAS.

Tel diſcoureur à table, ennuïant l'auditoire;

Par ſon voiſin bientôt, étant preſſé de boire ;
Abrege ſon Hiſtoire.
In vino brevitas

IN VINO PROLIXITAS.

L'autre qu'avec reſpect écoute l'auditoire ;
De cent verres de vin, rehauſſant ſon hiſtoire ;
L'alonge à force de boire.
In vino prolixitas.

IN VINO SOCIETAS.

Le vin par ſes liens, plus de cœurs rapatrie ;
Que Parenté, qu'Himen, Voiſinage & Patrie :

In vino confraternitas.
Paternitas, fraternitas,
Et tota conſanguinitas,
Unitas, hoſpitalitas,
Civilitas, humanitas,
Honeſtas, affabilitas,
Urbanitas, affinitas,
Serenitas, amœnitas
In quibus eſt ſocietas.

Reprenons notre ſujet, il faut vous faire part de quelques-unes des Scenes, qui ſe paſſerent ſous la Treille de Verité, dont le raiſin, comme nous avons dit, cauſoit à tous ceux qui en mangeoient, une ſincérité involontaire, qui leur faiſoit dire, ſans nulle

Digitized by Google

conſidération tout ce qu'ils penſoient de bien & de mal ſur tous ceux à qui ils avoient affaire.

PREMIERE AVANTURE
De la Treille de Verité,

LE POETE ET L'INTENDANT.

CErtain Poëte qui ne faiſoit ni bons vers ni fauſſe monnoïe, pauvre par conſéquent, penſoit & repenſoit ſouvent aux moïens d'avoir de l'argent; ſon imagination travailloit beaucoup, car une penſée lucrative eſt quelquefois plus difficile à mettre en œuvre qu'une penſée héroïque.

Un jour cependant il ſe reſſouvint qu'il connoiſſoit de veuë le riche Intendant d'un Prince mal-aiſé. Je l'ai veu deux ou trois fois, diſoit-il en lui-même, & puiſqu'il a été preſent à la lecture d'un de mes Poëmes, je ſuis en droit de lui emprunter de l'argent.

De ce beau raiſonnement, il conclut que l'Intendant pourroit bien lui prêter quelque ſomme conſiderable, prêter ſur gages s'entend, car ce Poëte étoit trop

glorieux pour emprunter autrement, & les gages sur quoi il empruntoit d'ordinaire, c'étoit riches Sonnets, brillans Madrigaux, Odes magnifiques & autres nippes de pareille étoffe, qu'il laissoit volontiers pour les gages, pour peu qu'on lui eût prêté dessus.

Il composa donc une Ode à la loüange du riche Intendant, & la composa de toutes pieces, parce qu'il étoit pressé. Il y fourra même quelques Vers qu'il avoit fait pour un Maréchal de france, où il chantoit sa valeur, sa glorieuse renommée, l'éclat de sa race, enfin toutes les vertus d'un grand Heros, sans faire réflexion que les vertus d'un homme d'affaires étoient d'une autre espece.

Au reste, il s'étendit fort sur sa liberalité, vertu que les Poëtes loüent de meilleur courage que toutes les vertus d'Hercule. Il s'étendit aussi sur le bel esprit de l'Intendant, sur sa probité, sur sa franchise, toutes fictions poëtiques qu'il pousa jusqu'au vrai-semblable, tant il étoit animé par l'envie de faire réüssir son emprunt.

Après avoir beaucoup sué en peu de temps, il finit son Ode, & courut le

preſenter à ſon Mecene qui ſe promenoit alors dans le jardin où étoit plantée cette Treille, dont les raiſins faiſoient parler ſi franchement. Avant que notre Mecene & notre Virgile moderne en euſſent goûté; voici ce qui ſe paſſa entr'eux.

Ils ſe joignirent en entrant ſous la Treille; d'abord humbles révérences d'une part, & de l'autre un petit ſigne de tête; car dès ce temps-là on ſe ſalüoit déja à proportion des richeſſes.

Bon jour, Monſieur ** dit l'Intendant, comment va la Muſe? M'apportez-vous quelque petite production nouvelle?

A ces mots, pour toute réponſe, Monſieur ** tire un rouleau de ſa poche, & redouble de reverences.

Voïons Monſieur, voïons, dit l'Intendant d'un ton de Juge ſollicité, j'aime la Poëſie à la fureur, mais je veux du Corneille tout au moins.

Je l'égale dans mes Poëſies ordinaires, dit le Poëte, mais dans celle-ci je me ſuis ſurpaſſé moi-même, & cela n'eſt pas étonnant. L'imagination ne tarit point quand il s'agit de loüer un homme tel que vous, & je puis dire que la richeſſe du ſujet m'a

emporté au de-là de ma ſphere naturelle.

Après mille fadaiſes vaines qui ſe dirent de par & d'autre, on lût l'ouvrage en queſtion. Je vous ai dit que c'étoit encens tout pur pour l'Intendant; je vous laiſſe à penſer s'il le trouva bon. Il en fut ſi charmé qu'oubliant ſa fierté naturelle, il embraſſa le Poëte qui étoit très-ſéchement vêtu.

Après l'embraſſade, nouvelles flateries dont ils ſe regalerent reciproquement. C'étoit à qui parleroit le plus, & à qui parleroit plus haut, ils ne s'entendoient pas l'un l'autre, & parloient tous deux enſemble. Imaginez-vous deux coquettes babillardes qui ſe felicitent ſur deux habits nouveaux.

Ce n'étoit que recriemens & acclamations. Enfin nos deux loüangeurs parlerent tant, que la parole leur manqua, & leurs poumons deſſéchez leur cauſerent une alteration ſi furieuſe qu'elle les prit à la gorge, & fit ſuſpenſion de loüanges pour un moment.

Pour ſe déſalterer ils furent trop heureux de trouver à la portée de leur main, chacun une grappe de ce raiſin qui pen-

doit à la treille de verité. Ils mordirent à même, & pendant qu'ils en avaloient le jus, la séve de sincerité operoit.

Le Poëte fut le premier qui rompit le silence par un entousiasme sincere que lui causa la vapeur de ce jus merveilleux.

Mort de ma Muse, jura-t'il, je croïois n'être possédé que d'Apollon, mais je vois à present que le diable me possédoit quand j'ai composé une Ode héroïque sur un Intendant; la posterité en fera des papillottes.

A qui en avez-vous donc, Monsieur le Poëte, dit l'Intendant? quelle fureur vous possede?

La fureur d'avoir menti, continua le Poëte. Quelle honte pour moi! Je vous en fais Juge vous-même. Ne vaut-il pas mieux que je porte encore ce vieil habit d'été pendant quatre hivers, que de forcer ma Muse à chanter les loüanges d'un Intendant tel que vous?

J'en conviens, dit l'Intendant, mais convenez aussi qu'il vaut mieux que je me passe de loüange, que d'en acheter d'un Poëte tel que vous. J'avouë que j'ai eu le foible de loüer vos Vers,

parce qu'ils ſont à ma loüange.

Et moi, dit le Poëte, j'ai fait des Vers à votre loüange dans la vûë que vous me les troqueriez contre de l'argent.

J'y perdrois trop, reprit l'Intendant, l'argent eſt une bonne choſe, & vos Vers ne valent rien.

Comment l'entendez-vous, dit le Poëte, en s'échauffant? Je ſoutiens que tout votre bien ne payeroit pas mon Ode.

Je ſoutiens moi, repliqua l'Intendant, que tous les Vers que vous avez faits en votre vie..... non, tous vos vers ne valent pas la proſe d'une Lettre de change.

Avec de pareilles contre-flateries, la converſation s'échauffa ſi fort entre nos deux avaleurs de raiſin, qu'ils ſe firent mille reproches, chacun ſur leur métier.

Je ne m'étonne pas, dit l'Intendant, que ta Poëſie ne te rapporte pas de quoi vivre, tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre.

A ces mots, la colere échauffa tellement l'imagination du Poëte, qu'il fit ſur le champ les quatre meilleurs Vers qu'il eût fait de ſa vie. Votre proverbe n'eſt pas toûjours vrai, dit-il à l'Intendant, & vous êtes une preuve convainquante que

la terre vaut ſouvent beaucoup à l'homme qui ne vaut guéres.

Servir un Grand-Seigneur, ne fait pas l'opulence,
D'un Intendant homme de bien.
Ce qui fait valoir l'Intendance,
C'eſt quand l'Intendant ne vaut rien.

Ces Vers-là ſont trop bons, dit l'Intendant avec indignation; je vois bien qu'ils ne ſont pas à toi.

Ils ſont plus à moi, dit le Poëte, que votre bien n'eſt à vous.

J'ai lû les traductions des Auteurs, continua l'Intendant, vous avez pillé celui-ci, vous avez pillé celui-là.

Hé morbleu, vous avez plus pillé que moi, répartit bruſquement le Poëte, ne nous mettons point ſur le pied de nous reprocher nos larcins. A ces mots, la colere les tranſporta tous deux ſi fort, qu'ils furent prêts à en venir aux mains. Ils ſe regardoient déja avec des yeux de fureur, il ne leur manquoit à tous deux que le courage. Perſonne n'oſoit donner le premier coup de peur des ſuites; ils reſterent immobiles un temps aſſez conſiderable, & cela donna le loiſir au Poëte, d'imaginer un moïen d'accommodement qu'il

propoſa en cette maniére.

Monſieur l'Intendant, à qui en avons-nous, je vous prie ? Quelle maudite demangeaiſon nous a-t'il pris à l'un & à l'autre, de nous chanter nos veritez ? Depuis quand les Poëtes & les Intendans ſont-ils ſinceres ? Au diable la ſincerité qui a penſé nous broüiller enſemble. Juſqu'à préſent, Dieu merci, il n'y a pas encore grand mal à tout cela, pourvû que nous ſoïons ſages : car en nous diſant l'un à l'autre que nous pillons le bien d'autrui, nous ne nous apprenons rien que nous ne ſçachions déja ; mais le mal ſeroit d'apprendre au Public ce qu'il n'y a que nous qui ſçachions.

Nous en demeurerons-là, ſi vous me voulez croire, taiſons-nous, ce qui eſt dit eſt dit. Vivons bien enſemble, & nous nous en trouverons bien tous deux.

Si mon interêt me fait propoſer une reconciliation, le votre vous doit porter à l'accepter. Un homme riche, me direz-vous, ſuffit pour décrier un Poëte, & juſques ſur les beaux eſprits, la richeſſe a du crédit ; d'accord, mais en ce temps-ci la Satire a ſon crédit auſſi. Vous pouvez parler, je puis écrire, taiſons-nous tous

deux, nous ferons bien.

Mais faiſons mieux encore, continua-t'il. Il me vient en penſée un expedient infaillible pour nous illuſtrer tous deux, & pour donner un nouvel éclat à notre reputation.

Hé comment cela, répondit l'Intendant qui juſque-là avoit écouté comme un homme qui a beſoin de réputation? Quel eſt donc cet expedient, & à qui tient-t'il que nous ne nous en ſervions?

Il ne tiendra qu'à vous, Monſieur, dit le Poëte, écoutez moi bien.

Le monde eſt rempli de ſots qui ne jugent des Ouvrages que par le nom des Auteurs & par leur opulence. J'ai déja un nom, vous pouvez en me faiſant ſous main une forte penſion, me rendre l'Auteur de Paris le plus accrédité.

J'entens cela, interrompit l'Intendant, je pourrois ſans m'apauvrir vous faire riche; mais à quoi bon cela? que m'en reviendra-t'il à moi?

Tout, Monſieur, tout, reprit le Poëte. Il vous en reviendra tout ce qui vous manque en ce monde, probité bien prouvée & un homme après avoir établi ſa

fortune, doit penſer à établir ſa probité.

Je vous paſſe tout cela, interrompit l'Intendant, mais que pouvez vous-faire pour établir ma probité?

Force apologies, reprit le Poëte, vertes réponſes aux libelles qui courent contre vous, & tout ce que j'écrirai pour vous ſera lû quand on me verra caroſſe. Tous les ſots qui ſont le plus grand nombre, jugeront de mes Vers par mon équipage, & par mes Vers, de votre probité; en un mot vous ſerez mon prôneur, & je ſerai votre Poëte. Vous êtes mon Mecenas, & je ſerai votre Virgile; vous voïez bien que vous y gagnerez, car Virgile a plus fait d'honneur à Mecenas, que Mecenas n'en a fait à Virgile.

L'Intendant trouva la comparaiſon de Mecenas à lui ſi honorable, & l'argent lui coutoit ſi peu, qu'il donna une bourſe de cent loüis au Poëte pour entrer en commerce. Le Poëte les prit, & voilà tout ce que j'en ſçai.

Si l'Intendant & le Poëte ſortirent bons amis de deſſous la treille après avoir mangé du raiſin, il y en eut beaucoup d'autres, au contraire, qui y entrerent les meilleurs amis du monde, & qui en ſortirent

tirent ennemis mortels. Vous en allez voir un exemple dans l'avanture ſuivante.

SECONDE AVANTURE
De la Treille de Verité.

LES AMIS DE COUR.

DEux amis de Cour, des plus intimes, de ceux qui ſe tutoïent, & qui ſe paſſent les bras ſur l'épaule en ſe promenant dans les Galleries du Louvre, ſe rencontrerent ſous la Treille; ils s'aborderent avec toutes les ſimagrées du païs; accolades, proteſtations d'amitié ſincere; je t'eſtime, je t'adore, & le reſte du langage courtiſan, dont le récit même ſeroit ennuïeux & fade.

L'un de ces deux amis s'étoit chargé d'obtenir pour l'autre certaine charge vacante. Ton affaire eſt fort avancée, lui dit-il, mais je veux en avoir tout l'honneur. Garde-toi bien d'emploïer perſonne à ſolliciter; laiſſe-moi agir ſeul. Tu ſçais que tes interêts ſont les miens, & cela, ce n'eſt point parce que tu m'as promis que ton aîné épouſeroit ma fille, c'eſt pure envie de t'obliger. Je le crois, lui dit l'au-

tre, mais encore à quoi en eſt l'affaire? C'eſt une choſe faite, & je parlai hier de toi au Roi. Il m'écouta avec diſtinction, & je lui dis... je lui dis... Il repeta pluſieurs fois je lui dis; & pour ſe donner le loiſir de trouver ce qu'il vouloit dire; il cueillit un grapillon du raiſin de ſincerité qu'il préſenta à ſon ami, & ils en mangerent tous deux en badinant.

Hé bien donc, cher ami, qu'as-tu dit de moi au Roi? Je lui ai dit, reprit l'autre, que tu étois un homme remuant, inquiet, dangereux, & que je croïois que tu remplirois mal la charge dont il eſt queſtion. Tu plaiſantes, lui dit l'autre, & c'eſt tout ce que tu pourrois faire de m'avoir rendu ce mauvais office ſi tu pouvois deviner que dans le fond de mon cœur je n'ai point envie de m'allier avec toi. Je te fais eſperer à la verité que mon fils épouſera ta fille, mais ce n'eſt que pour t'engager à me ſervir dans cette affaire-ci; après cela j'ai deux ou trois ſujets de rupture à faire éclater contre toi.

L'autre crut à ſon tour que celui-ci plaiſantoit, mais c'étoit la force du raiſin qui les faiſoit parler ainſi, & ils ſe dé-

couvrirent l'un à l'autre leur manœuvre, avec de telles circonſtances, qu'ils furent bien-tôt perſuadez que rien n'étoit ſincere en eux que la vûë de leur fourberie; ce fut en ce moment qu'ils ſe découvrirent naïvement les veritables ſentimens qu'ils avoient toujours eu l'un pour l'autre: j'ai toujours eu de l'antipatie pour toi, dit celui-ci; je te regarde comme le dernier des hommes, repartit celui-là; ils ſe dirent rage enfin, & ne ſe dirent que ce qu'ils penſoient.

Vous comprenez bien, qu'entre gens de qualité, de pareilles converſations finiſſent l'épée à la main, ils ſe battirent: je n'ai point ſçû le ſuccés du combat, & il ne fait rien à l'hiſtoire: paſſons à quelqu'autre avanture moins tragique.

TROISIE'ME AVANTURE de la Treille de Verité.

LE VIEILLARD ET SES DEUX FILLES.

UN bon vieillard veuf étoit pere de deux filles majeures, qu'il eût volontiers troquées contre un fils, car il avoit toujours ardemment ſouhaité d'avoir un heritier.

Il le souhaitoit avec raison, car il possédoit de grands biens, beaux Fiefs & nom illustre; il étoit le dernier de son nom, & voïoit sa famille presque éteinte en lui, car il étoit presque mort; c'est-à-dire qu'il lui restoit trop peu de vie pour la pouvoir donner à un fils. Cependant malgré son âge & sa décrépitude, il eût bien pû se remarier à quelque jeune femme d'humeur à lui donner un heritier; mais n'en pouvant avoir par lui-même il aima mieux s'en passer.

Il borna donc tous ses souhaits à se donner un gendre, & à le choisir tel & de famille si illustre qu'il pût se consoler de voir périr la sienne. Ce gendre étoit tout choisi, mais la difficulté étoit que pas une des deux filles n'en vouloit; ce n'étoit pas qu'il ne fût jeune, bien fait & galant homme, ils l'auroient préferé, disoient-elles, à tout autre si elles eussent pû se resoudre au mariage; mais elles faisoient toutes deux profession d'une vertu si austere, qu'elles eussent preferé la mort à un mari, car enfin disoit l'une, à des filles de notre trempe, un mari est toujours une espece d'amant, & un amant

ſuppoſe de l'amour : de l'amour, mon pere, de l'amour ! Ah ! quel crime que l'amour !

Mais, ma fille, l'amour conjugal a été de tout temps une bonne choſe, loüable & ..... Ah ! c'eſt toujours de l'amour, interrompit l'autre, & l'amour le plus innocent ſuppoſe toujours un homme pour objet. Ah mon pere, quel objet qu'un homme !

Cela eſt horrible, continua l'autre, & un homme eſt pour une femme la ſource de toutes les imperfections ; il lui donne de l'ambition, de la vanité, de la coquetterie.

Et de la tendreſſe, reprit l'aînée, qui eſt pis que tout cela. Mais ſi un homme eſt haïſſable, un mari eſt bien pis encore, c'eſt un bourru, un jaloux, un tiran, un volage, un inconſtant, un ſcelerat, continua la cadette.

Ainſi ſe renvoïant la balle alternativement, les deux Veſtales enfilerent une Satire en Dialogue contre les hommes & contre toutes les filles, qui ne les haïſſoient pas, après quoi elles avoüerent à leur pere qu'elles avoient fait vœu de ne voir jamais un homme en face.

Digitized by Google

Voudriez-vous, mon pere, disoit l'une, contraindre ma sœur à détruire par un oüi fatal, une réputation de sagesse si-bien établie ? car enfin depuis quinze ans ma sœur est l'exemple de son quartier.

Ma sœur, disoit l'autre, fait l'admiration de toute la Ville, si vous l'obligez à rompre son vœu, elle mourra de douleur, quelle perte seroit-ce pour le monde !

C'est ainsi que les deux sœurs se défendoient l'une l'autre contre les attaques du pere, & faisoient reciproquement le panegyrique de leur sagesse ; & cette bonne intelligence entre deux filles vertueuses étonnoit encore plus le bon vieillard, que le vœu qu'elles avoient fait de ne se point marier.

Que puis-je faire, disoit le pere, que puis-je faire contre une vertu si enracinée ? si le refus venoit de désobéïssance, si c'étoit caprice, si c'étoit inclination, je pourrois bien par mon autorité paternelle, forcer tout cela, mais je n'ose pas forcer vertu.

Il y avoit déja quelques années que ce bon pere étoit balancé entre le desir ardent d'avoir un gendre, & la peur de rendre l'une de ses filles malheureuse, en l'obli-

geant de ſe marier. Je ne vous décrirai point les combats de ces deux ſentimens oppoſez, on en compoſeroit un Poëme: tantôt il étoit prêt à les violenter, tantôt il faiſoit réfléxion que ſa race ſeroit immortaliſée par la ſageſſe héroïque de celles qui refuſoient de la perpetuer. Et dans le fond, diſoit-il, il eſt encore plus beau d'être Pere de deux Heroïnes que d'une poſterité mâle, qui ne vaudra peut-être pas le ſouci que je m'en donne; c'étoit ſa raiſon qui parloit ainſi; mais la nature l'emporta un jour & il reſolut à quelque prix que ce fût, d'avoir nombre de petits enfans autour de lui pour réjoüir ſa vieilleſſe. Il declara donc à ſes filles qu'il vouloit abſolument en marier une tout au moins.

Cette declaration abſoluë produiſit des pleurs, des ſuplications, des gemiſſemens. A tout cela le pere fut infléxible; il vouloit être grand pere, & ce fut toute ſa réponſe. Il falloit obéïr; ce fut entre les deux ſœurs une diſpute toute contraire à celles qu'on voit d'ordinaire, car c'étoit à qui ne ſe marieroit point: le pere pour les accorder dit qu'elles tireroient au ſort;

(souvenez-vous que cette Scene se passoit sous la Treille de Verité). Le bon vieillard cüeillit une grappe du raisin d'achopement; ceci, leur dit-il, vous servira de scrutin, vous tirerez au dernier grain, & celle qui aura le dernier sera la malheureuse que je marierai.

Le bon homme tenoit la grappe de raisin entre elles deux, & après beaucoup de façons à qui tireroit la premiere. L'aînée porta en tremblant la main sur la grappe, détacha le premier grain, le porta à sa bouche, & à l'instant même elle se sentit animée d'un desir de parler. & c'étoit le premier effet du raisin d'indiscretion; car à l'égard des femmes la parole & l'indiscretion se suivent de près. Cependant ces deux sœurs étoient fort discrétes, & confidentes uniques l'une de l'autre, c'est ce qui les avoit maintenu jusques alors en si haute réputation, mais le raisin gâta tout. En verité ma sœur, dit l'aînée après avoir avalé le premier grain, vous devriez bien vous marier de bonne grace pour m'en épargner le risque, car enfin certain Conseiller vous a paru moins haïssable que les autres hommes.

Tirons,

Digitized by Google

Tirons, ma ſœur, tirons & taiſons-nous dit la cadete en mangeant le ſecond grain, le ſort decidera de notre malheur; mais, continua-t'elle, puiſque vous êtes indiſcrette, je pourrois l'être auſſi, & je crois que vous avez regardé autrefois Monſieur le Vicomte d'aſſez bon œil. L'aînée mangea le troiſiéme grain, qui augmenta l'indiſcretion de quelques degrez; je vois bien, lui dit-elle, que le Conſeiller a fait place dans votre cœur à ce jeune Chevalier qui vous fit rompre avec lui. Vous ne devez pas trouver cela étonnant, reprit la cadete un peu aigrement, puiſque chez vous le Vicomte a fait place au Marquis.

Juſques-là le pere écouta avec plaiſir, étant ravi de connoître que ſes filles n'avoient pas tant d'éloignement pour le mariage, qu'elles vouloient le faire croire, il voulut qu'elles continuaſſent à tirer; heureuſement pour elles, elles avoient aimé fort innocemment; car elles euſſent tout dit dans la verve où elles ſe trouvoient. Elles recommencerent à tirer, & le dépit qu'elles avoient l'une contre l'autre, leur faiſant avaler les grains avec précipitation, ce fut une litanie de noms

d'amans nouveaux qu'elles découvroient à chaque grain. Pour lors le vieillard tomba des nuës, & leur arrachant la grappe des mains, en voila assez, dit-il, & si vous alliez ainsi jusqu'au bout, vous m'apprendriez, peut-être, des choses que je ne veux point sçavoir; mais répondez-moi toutes deux: pourquoi puisque vous avez si peu d'aversion pour les amans, refusez-vous de m'obéïr?

C'est justement pour cela, répondit l'aînée; car de tous ces amans, j'en ai déja choisi un, à qui je me suis mariée secretement; & parce qu'il n'a ni bien ni naissance, je tiens la chose secrette, jusqu'à ce que votre décès me mette en liberté de declarer mon mariage.

Le vieillard fut percé de douleur à cet aveu; & de colere contre l'aînée, il promit tout son bien à la cadette; mais elle avoüa qu'elle étoit aussi mariée à peu près aussi mal: ce fut le coup mortel qui acheva le vieillard, il tomba de foiblesse & n'en releva point.

Ces avantures, & une infinité d'autres firent connoître enfin la proprieté du Raisin de la Treille de la Verité, en sorte

qu'il ne se faisoit point d'affaires ni de mariages, qu'on n'obligeât ceux avec qui l'on vouloit traiter, à manger du Raisin avant que de conclure ; & cela faisoit qu'on ne concluoit rien, ou fort peu de chose ; car en voïant le fond du cœur de ceux avec qui on entroit en commerce, on y découvroit toujours quelque circonstance qui rompoit l'affaire.

Un Baron Auvergnac, & une Comtesse plaideuse étoient à la veille de se marier; les articles étoient dressez, le Baron possedoit, disoit-il, deux terres de vingt mille livres de rente chacune, & la Plaideuse devoit toucher dans peu cent mille écus d'argent comptant, & tout cela, papiers sur table; mais se méfiant l'un de l'autre, ils voulurent des preuves plus claires, ils se proposerent le Raisin & ils en mangerent sans hesiter; car il étoit vrai que le Baron avoit les deux terres, & que la Comtesse devoit toucher les cent mille écus. Voilà donc un établissement avantageux pour l'un & pour l'autre, & le premier raisin qu'ils mangerent les fortifia dans le dessein de s'épouser. Vous voïez, dit le Baron, que j'ai les terres en ques-

tion; à la verité elles ſont engagées, & je n'en joüis point depuis dix ans, mais dès que vous aurez touché vos cent mille écus, ils nous ſerviront à dégager mes terres, & nous ſerons riches. Fort bien, dit la Comteſſe, mais pour toucher ces cent mille écus, il faut terminer mon procès, & il faut avancer force argent que je n'ai point; j'eſperois vendre une de vos terres pour finir mon procès. J'entends bien, dit le Baron, il faut vendre ma terre pour pouvoir toucher votre argent, & il faut toucher votre argent pour pouvoir vendre ma terre; c'eſt tout comme ſi nous n'avions ni terre ni argent.

Voilà comment faute de s'expliquer leurs vûës & leurs interêts, la plûpart font de mauvaiſes affaires.

Un Chercheur de bonne fortune, par exemple, étoit prêt de faire affaire avec une fine Coquette, ils ſe donnerent rendez-vous ſous la treille, ils parlerent ſincerement: Je vous promets de vous épouſer, dit le ſcelerat, mais ce n'eſt que pour obtenir par avance des faveurs qui me rendront inconſtant: & moi, repartit la Coquette, je ne vous laiſſois eſperer des

faveurs que pour vous engager dans mes filets : Adieu, Monsieur, je cherche un épouseur: Adieu, Mademoiselle, je ne cherche moi que celles qui ne cherchent point d'épouseurs.

Si cette sincerité avoit cours dans la galanterie, elle feroit de très-bons effets, car elle en empêcheroit de très-mauvais.

Il me souvient encore d'une jeune innocente, dont la naïveté gauloise étoit si grande, qu'elle croïoit que l'envie de se marier étoit un crime ; sa mere qui vouloit sçavoir son inclination, lui donna une grappe de raisin, & lui demanda si elle avoit bien envie de se marier ? ô vraïment non, répondit l'innocente. Et pourquoi ? le mariage vous fait-il peur ? c'est une societé agréable, c'est ceci, c'est cela, en un mot elle lui fit un portrait du mariage tel qu'une mere le peut faire à sa fille ; l'innocente écoutoit attentivement, tenant son raisin à la main, elle trouva le recit de sa mere fort touchant, mordit à la grappe, & s'écria, Ah! ma mere, mariez-moi dès ce soir.

Voilà l'un des effets le plus innocent qu'eut le raisin ; dont si peu de gens étoient

contens, qu'on réſolut d'arracher la treille, de peur que le raiſin ne devînt trop commun.

Il faut convenir que la franchiſe eſt une bonne choſe; mais les hommes ſont faits de maniere, que ſi on voïoit leurs cœurs tels qu'ils ſont, cela nuiroit beaucoup à la ſocieté civile.

Fin du Puits de la Verité.

Digitized by Google

PARALLELE

D'HOMERE ET DE RABELAIS.

Digitized by Google

PARALLELE BURLESQUE,

Ou Dissertation, ou Discours qu'on nommera comme on voudra sur Homere & Rabelais.

IL paroît depuis peu une belle traduction de l'Iliade d'Homere par Madame Dacier ; on ne peut trop donner de loüanges à une Dame qui fait tant d'honneur à son sexe.

On a achevé d'imprimer à Amsterdam le nouveau Rabelais, avec des remarques historiques & critiques.

Ces deux livres dont j'ai à parler en même temps, me font naître l'idée d'en promettre pour le mois prochain une espece de parallele ; je dis, *une espece* ; car si je disois, un parallele veritable & serieux, je m'attirerois d'abord quelques

Digitized by Google

zelés Sectateurs du *divin Homere* ; je ſerois, ſelon eux, hérétique en litterature, ſi j'oſois penſer que Rabelais fût digne d'entrer en parallele avec *le Prince des Poëtes*. Commençons donc par abjurer tous les ridicules qu'on pourroit me donner là-deſſus : je déclare premiérement que je mépriſe une moitié du Livre de Rabelais, & que je déteſte même dans l'autre le libertinage, & les obſcénités qui rendent cet Auteur odieux ; je déclare de plus, que je reſpecte Homere, & les vrais ſçavans ; mais ce reſpect n'eſt point un reſpect de culte & d'adoration. Je crois pouvoir, ſans profanation, comparer le ſublime du Poëte Grec, avec l'excellent comique de Maître François ; plus ces deux genres ſont oppoſés, & plus ce parallele tiendra du badinage : ce ſera, ſi l'on veut, l'article burleſque de mon Mercure ; les gens graves pourront ſe diſpenſer de le lire, & ceux qui ſe plaignent que depuis pluſieurs mois je deviens trop ſerieux, y trouveront à coup ſûr leur compte ; car ſi je ne ſuis pas en humeur d'écrire gaïement, ils auront du moins du Rabelais,

qui porte toûjours avec lui un caractere de gaïeté inimitable.

J'adreſſe donc ici par avance ce parallele d'Homere & de Rabelais, à ceux qui ne veulent que badinage; je tâcherai de contenter par quelques autres articles ceux qui ne veulent que du ſerieux; pour ceux qui ne ſçavent ce qu'ils veulent, je ſçai auſſi que leur donner.

PREFACE DE RABELAIS.

» Croïez-vous en votre foi, qu'oncques » Homere écrivant l'Iliade & l'Odiſſée » penſât ès allegories, leſquelles de lui ont » calefreté Plutarque, Heraclides, &c.? Si » le croïez, pourquoi ne croïrés-vous auſſi » merveilles occultes dans ces miennes » joïeuſes & nouvelles chroniques? com- » bien qu'en les dictant ni penſaſſe non » plus que vous, qui par avanture beu- » vez comme moi; car à la compoſition » de ce livre, je ne perdis, n'emploïai » oncques plus ni autre temps que celui de » ma refection, ſçavoir eſt, en buvant & » mangeant; auſſi eſt-ce la juſte heure d'é-

» crire ces hautes matiéres & ſciences
» profondes, comme bien ſçavoit faire
» Homere, dont le labeur ſentoit plus le
» vin que l'huile. Autant en dira quelque
» Turlupin de mes livres; ce que pren-
» drai à gloire; car, ô combien l'odeur
» du vin eſt plus friant, riant, priant,
» plus celeſte & délicieux que l'huile.

C'eſt à peu-près dans ces termes, que Rabelais, vers l'an 1550, commença lui-même pour moi, ſans le ſçavoir, le parallele que je devois faire en 1711. d'Homere & de lui.

Ces deux Auteurs ont premierement cela de commun, qu'ils étoient nez pour la Poëſie; il ne manque à Rabelais pour être grand Poëte que d'avoir écrit en vers; ſon Livre eſt un Poëme en Proſe, quoiqu'il n'ait point dit d'abord, *Déeſſe chantés Gargantua, &c.* Il prend ſa Lire d'un air ſimple comme Homere, ils promettent peu l'un & l'autre; mais ils donnent beaucoup dans la ſuite. En commençant ce parallele je promets peu ainſi qu'Homere; il donne beaucoup, & je ne donnerai preſque rien: il faut bien qu'il y

ait quelque difference entre lui & moi.

Avant que de comparer les ouvrages de nos deux Auteurs, comparons la réputation de l'un à celle de l'autre : comparons-les pourtant, *sans comparaiſon*, de peur d'offenſer quelqu'un ; reſpect ons-les, comme s'ils étoient encore en vie. En comparant deux Poëtes, deux Avocats, deux Medecins, même deux Magiſtrats, diraije auſſi deux Heros, l'on offenſe au moins l'un des deux ; tout parallele offenſe l'homme, parce que chaque homme ſe croit unique en ſon eſpece : appellons donc ceci badinage plûtôt que parallele.

Le ton ſerieux gâteroit tout : Homere & conſors ſe fâcheroient ſi j'empruntois ſa Lire Divine pour chanter Rabelais; mais Rabelais eſt bon compagnon : il me prêtera bien ſon ſtile pour mettre Homere au-deſſus de lui.

Revenons à nos mourons, diroit ici Maître François ; paralleliſons la haute & mirifique renommée Homerienne, à la renommée Rabelaiſienne, de ſon tems & du notre non moins grande en dimenſion, domination & tyrannie, quoique picholine

au gré d'aucuns, eû égard aux païs & sujets qu'elle domine & tyranniſe : car réputation homerienne regne & regnera ès cerveaux heroïques, ſcientifiques, philoſophiques, métaphiſiques, alchimiques, & cabaliſtiques ; & rabelaiſienne manie ne regne qu'ès cerveaux joïeux des *Pantagrueliſtes*, lequel mot de *Pantagrueliſte* ſeroit pourtant, par avanture, mieux & plus ſenſément ſignificatif que nul autre des grands mots ci-deſſus, ſi l'on l'interprétoit à force d'éruditiqn, & de han, han, comme ont fait aucuns mots grecs Homeriens, inintelligibles aux bonnes gens non érudits.

Mais je m'amuſe trop à lanterner & bagnauder en digreſſions ; digreſſions *autem* ſont au lecteur, ce que ſont au voïageur, landes arides, ſabloneuſes, & alterantes; partant vîte, alerte ..... de hait, de hait, doublons le pas, courons au but, allons au fait, *id eſt*, buvons frais.

Ariſtote n'a peut-être pas dit avant moi que la beauté de l'ouvrage fait d'abord la réputation de l'auteur, & qu'enſuite la réputation de l'auteur fait ſouvent la beau-

Digitized by Google

té de l'ouvrage ; les beautés réelles qui ſont dans Rabelais, lui ont ſans doute d'abord acquis ſa réputation ; mais enſuite ſa réputation a fait trouver dans ſes ouvrages bien des beautés qui n'y ſont pas : je n'ai garde de croire qu'il en ſoit ainſi du Poëte Grec, chut..... laiſſons parler un homme plus hardi que moi, c'eſt Monragne. *Qu'un Auteur*, dit-il, *puiſſe gagner cela d'attirer & embeſoigner après ſoi la poſterité, ce que non ſeulement l'habileté, & ſuffiſance, mais autant, ou plus la faveur fortuite du ſujet, & autres hazards peuvent gagner, qu'au demeurant un auteur ſe préſente, ou par bétiſe, ou par fineſſe, un peu obſcurement & diverſement, ne lui chaille, nombre d'eſprits le belutant & ſecoüant, en exprimeront quantité de formes, ou ſelon, ou à côté, ou au-contraire de la ſienne, & qui toutes lui feront honneur ; c'eſt ce qui a fait valoir pluſieurs choſes de neant, qui a mis en crédit pluſieurs anciens écrits, & les a chargés de toutes ſortes de beautés qu'on a voulu ; une même choſe recevant mille & mille, & autant qu'il nous plait d'images & conſiderations diverſes, eſt-il poſ-*

ſible qu'Homere ait dit tout ce qu'on lui fait dire ? &c.

Eſt-il poſſible auſſi que Rabelais ait penſé tout ce qu'on lui fait penſer ? Non ſans doute, on a voulu juſtifier par des applications fines & détournées, pluſieurs tirades inſipides où tombent neceſſairement ceux qui veulent toûjours parler & toûjours plaiſanter ; quelque fond de gaïeté qu'on puiſſe avoir, on n'eſt pas plaiſant toutes les fois qu'on plaiſante : il faut pardonner au plus agréable convive deux turlupinades pour un bon mot, & au plus grand Poëte deux penſées *ſimplement communes*, pour une *ſublimement ſimple.* Je ne parle pas d'Homere deà, diroit Rabelais, il eſt en ſes moindres lanternages ſublimirifiquement entouſiaſmé : Je le vois tout embraſé, & tout embraſant d'un feu Apollonien : mais après tout il n'y a point de feu ſans fumée, comme auſſi n'y a-t'il point de fumée ſans feu : fumée, je nomme en ce dernier cas, réputation odorante, comme fumée de caſſolette, ou comme vapeur de muſc & d'ambre gris delectant les bonnes & fortes têtes, mais entêtant

entêtant par fois aucuns à tête foible, ſi aucunes y a.

Je voulois donc dire par ce dicton de fumée ſans feu, que réputation ne va point ſans mérite ; laquelle maxime les fabulateurs anciens euſſent ainſi allegoriſée.

Réputation mariée à mérite a engendré prévention, & par après prévention, fille née de réputation, a engendré ſa mere bien plus grande & plus belle que n'étoit naturellement, lorſque fut mariée à mérite.

Homere a environ deux mille ſix cens ans de réputation acquiſe ; Rabelais n'en a qu'environ ſoixante ; Corneille n'en a qu'environ cinquante : lequel des trois doit l'emporter ? à juger ſeulement par l'âge des réputations, c'eſt peut-être la plus jeune ; car plus une réputation vieillit, plus elle eſt abſorbée dans le vaſte ſein de la prévention.

Vingt ou trente ans après la mort d'un auteur, c'eſt à peu-près la vraïe diſtance : c'eſt le vrai point de vûë, d'où je voudrois juger de ſa réputation.

En voïant Homere à travers vingt-ſix ſiécles, imaginez-vous voir de loin une

femme à travers un broüillard épais ; quelqu'un qui en ſeroit devenu amoureux par oüi dire, auroit beau vous crier : voïez-vous la délicateſſe de ces traits, la douce vivacité de ces yeux, la nuance imperceptible des lys & des roſes de ce tein délicat ? mais ſur-tout remarquez bien ce je ne ſçai quoi, ces graces..... hé morbleu repondriez-vous à cet amant enthouſiaſmé, comment voulez-vous que j'en juge à travers d'un tel broüillard ? il faudroit que j'euſſe les yeux d'un Linx, ou ceux de l'amour.

Voïez au contraire un auteur de trop près, c'eſt encore pis ; la reputation d'un auteur vivant eſt offuſquée par la jalouſie de ſes contemporains, par la cabale ; on eſtime même ſes ouvrages ſelon le credit qu'il a, ſelon ſa qualité, ſes richeſſes, ſes mœurs ; que ſçai-je moi, mille autres ſujets de prévention : par exemple, nous ne ſçaurions nous imaginer qu'un homme que nous voïons de ſi près ſoit ſi grand homme ; comment ſeroit-il divin ? nous le voïons boire & manger avec nous, & nous lui entendons ſouvent dire à table plus de ſottiſes qu'à ce gros yvrogne ſimple

& pesant, qui parlant & beuvant avec une égalité merveilleuse, soutient beaucoup mieux l'idée qu'on nous avoit donnée de lui, que cet Auteur ne soutient celle que ses livres nous avoient donnée de l'élévation de son genie.

Revenons à notre point de vûe que je placerois encore vingt ou trente ans après la mort d'un auteur, afin que degagé des préventions dont je viens de parler, on puisse juger de toutes les beautez de l'ouvrage par raport au goût, aux mœurs, aux usages, aux proprietés de la langue, & à cent autres circonstances qu'il est essentiel de bien sçavoir, pour porter un jugement équitable & de l'ouvrage, & de l'auteur, mais sur tout de l'auteur; car on peut quelquefois juger d'un ouvrage par l'ouvrage seul, mais on ne sçauroit juger du merite d'un auteur que par raport au siécle où il a vêcu.

Mais le sujet que je traite me mene plus loin que je n'avois cru; je voulois parler seulement dans ce mois-ci de la réputation de nos deux auteurs, & de la prévention qu'on a pour eux. Réputation, prévention, c'est où je m'étois borné. Quelles

bornes, grand Dieu ! Le chapitre de la prévention seule rempliroit mille volumes, à ne faire qu'un petit article sur chacun des préjugés qui entrent dans la composition des jugemens des hommes : Il pourra donc encore dans la suite m'échaper quelques traits, non envenimés, contre la prévention qu'on a pour les anciens ; & comme cette prévention pourroit aller jusqu'à m'accuser d'être prévenu pour les modernes, il faut se déclarer. Je crois donc que tout consideré, tout compensé, homme pour homme, auteur pour auteur, tête pour tête, ancien, moderne, tout est à peu-près égal ; parce que les cœurs & les cerveaux sont à peu-près fabriqués comme ils étoient jadis. A l'égard d'Homere & de Rabelais, je les crois chacun dans leur genre grands & excellens auteurs ; c'est assez dire pour Rabelais, mais je crains d'avoir trop peu dit en l'honneur d'Homere. Ceux qui le divinisent, & qui sont devoliés à son culte, voudroient-ils me forcer à l'adorer comme ils font ?

A ce propos il me souvient de ce que dit Rabelais, non en ses livres connus, mais en quelque sien manuscrit. Croïés

donc ſi voulés que c'eſt baliverne poſthume du grand balivernier maître François.

Un jour Panurge dans un Caveau du temple ſi renommé *de la dive bouteille* bûvoit debout, & bûvant avaloit, & avalant ſe délectoit, & ſe délectant chantoit : *hé bon, bon, bon, que le vin eſt bon, par ma foi j'en veux boire* : Or comme il chantoit & bûvoit ſur ce ton, un ſacrificateur zelé de l'antique & dive bouteille s'avança tout courroucé vers Panurge, ſi qu'en ſon courroux, il l'appella bûveur profane ; qu'eſt-ce à dire, repliqua le buveur moderne : n'eſt point profane qui bon vin boit, qui bon vin aime, & qui bon vin chante. Non certes, dit le ſacrificateur, mais tu bois debout, & c'eſt mal fait, car il faut boire à genoux ; tu chantes ſimplement que le vin eſt bon, il faut chanter qu'il eſt divin, car c'eſt un vin Grec. Hé que m'importe, dit Panurge, vin Grec ou Bourguignon ; ni celui-ci, ni celui-là, ni aucun vin, n'eſt choſe divine, ce n'eſt que boiſſon humaine, & pour ce j'en boirai tout ce qu'humain en peut boire humainement, & ne le

boirai que debout, ou aſſis à table, ou à cheval, car on boit auſſi le vin de cheval ; mais à genoux on ne but oncques, & n'y boirai mie.

Alors le ſacrificateur, homme gravement colerique, n'entendit point raillerie, & à grands coups de tirſe, voulut faire agenoüiller le bon Panurge ; mais lui s'obſtinoit à boire debout, criant ſeulement : bon, bon, bon, vin pour moi bon, bon me ſuffit, bon veut tout dire. O tu diras divin, diſoit le ſacrificateur, tu en viendras à mon mot ; divin, divin, crioit l'un en battant ; bon, bon, bon, crioit l'autre en bûvant ; enſorte qu'entre ces deux obſtinés, ne pouvoit avenir, non plus qu'aux Ecoles Ariſtoteliciennes, aucune ſolution raiſonnable : devinez quelle fut celle-ci ?

A force de boire & d'avoir bû, le vin manqua à Panurge, qui pour lors s'écria, comme c'étoit ſa coutume dès que ſa bouteille étoit vuide, il cria, dis-je, *du vin*, *du vin*, en ſorte que le ſacrificateur crut oüir *divin*, *divin* : cette équivoque Panurgienne finit ainſi le debat au temple de la dive bouteille, ſans quoi ces deux obſti-

nés y seroient encore, l'un à battre, & l'autre à boire.

Autant en pend à l'œil à quiconque voudra crier, en lisant Homere : beau, beau, beau, admirable, sublime ; ce n'est rien dire, si l'on ne crie *divin, divin.*

Or après ce conte, bon ou mauvais, selon le lecteur, adieu vous disent Homere & Rabelais, jusqu'aux Calendes Mercuriales du prochain mois, si desiriez revoir Mercure paralelliſſant, pour lors après avoir touſſé un coup, en boirez trois ou quatre, ensuite besicles prendrez, si de besicles usez, & puis lirez peut-être merveilles, & peut-être billevezées.

Suite du Parallele d'Homere & de Rabelais.

De même qu'un coursier agile, diroit Homere, s'échape quelquefois de la main sçavante du chartier tirannique, qui l'attelant à son char, l'assujettit aux regles pénibles de l'art qu'inventa, pour dompter les chevaux, le centaure Pelectroine.

De même un auteur peut s'échaper des regles tiranniques qui donnent tou-

jours des entraves au genie, & quelquefois des entorſes au bon ſens.

De même encore que ce courſier échappé foulant d'un pied libertin, l'herbe tendre des prez verdoïants, tantôt prendra ſa courſe rapide & legere, comme la fleche qui part d'un arc, pour voler droit au but où l'œil d'Apollon l'a guidé, & que tantôt ce courſier bondiſſant, voltige en l'air à droite & à gauche, comme la flâme errante d'une exhalaiſon vagabonde échappée du foudre de Jupiter.

De même en continuant ce parallele j'irai droit au but, ou je m'en écarterai volontairement.

De même encore que ce courſier parcourant avec même legereté & les plaines unies, & les monts eſcarpés, s'égaye en bonds & ruades, & atteint du pied le Baudet attentif à ſon chardon ſauvage.

De même j'attaquerai en ſtile Rabelaiſien quelqu'âneric Homerienne, pour délaſſer le public d'une admiration continuelle & gênante, où l'on veut l'aſſujetir en faveur des anciens.

De même enfin que ce courſier tantôt élevera ſa tête ſuperbe juſqu'au chêne ſacré, pour

pour en dérracher de ſa dent temeraire quelque rameau verd, deſtiné à couronner le heros, & que tantôt il baiſſera humblement ſa tête aux crins épars pour brouter l'herbe rampante.

De même tantôt ſublime, & tantôt burleſque, tantôt Homere, & tantôt Rabelais je parlerai leur langue, en leur donnant loüange ou blâme ſans fiel, & preſque ſans prévention; je dis preſque, car tous les Hommes ſont nez prévenus, ou du moins ils ſuccent la prévention avec le lait.

La prévention eſt un venin ſubtil, ou plutôt un animal venimeux qui empoiſonne tout ce qu'il mord, & qui mord ſur tout ce qu'il voit, & ſur tout ce qu'il ne voit pas : donnons-lui encore à elle-même quelque coup de dent avant que de commencer notre parallele : Rabelais diroit que la prévention eſt un animal augmentatif, diminutif, palliatif, deciſif, & rebarbatif. « Or ſi de cet animal l'ex-» trait génealogique ſçavoir voulez, ſça-» chez-le, ne tient qu'à vous, il eſt dé-» duit en ces vers ci-deſſous inſcrits.

Chez Lucifer jadis eut accointance

Meſſer orgüeil avec Dame ignorance.
En ligne gauche, iſſit de cette engence
Fille perverſe en ſa folle arrogance;
Prévention fut ſon nom que je penſe;
Or Dieu vous gard de ſa prédominance.

Mais continueroit Rabelais, ventre-boëuf, voilà bien parler ſans boire, je n'entends ici vociſonner à mes oreilles que ce mot, prévention par-ci; prévention par-là, prévention pour les Grecs, prévention pour les Latins. Holà, holà, prévention eſt hereſie, & ne veux croire perſonne heretique en belles lettres, que ne m'ayés démontré par où, comment, & pourquoi: Car quel motif mouvant peut démouvoir ces anciens lettrez à prèconiſer & prôner à étripe goſier les écrivains antiques; qu'en revient-il à ces prôneurs?

A cela vais vous répondre en bref, mais avant parler, veux obſerver la premiere regle des éloquents parleurs & harangueurs, touſſir, cracher, & ſe ſilentier un moment; *punctum cum virgula*, pour reprendre haleine.

Je vais narrer veridiquement ce qu'en un mien voïage, j'ai vû, ou non vû;

car c'eſt tout un, en fait de relations lointaines.

Au fond des Indes orientales ou occidentales, ou imaginaires; car bonnement avoüerai que ne ſçai autre Geographie que des pays à bons vignobles, où je voiage volontiers: aux Indes donc deux peuples y a, dont l'un deſire ſans ceſſe dominer & ravillir l'autre; parce que l'autre donne jalouſie à l'un, comme l'un en donne à l'autre, ſi que ce l'autre & ce l'un, ſont en guerre l'un contre l'autre.

Or devinés ce qui excite noiſe entre ces deux peuples, ce ſont des riens, petits riens, motifs de rien, comme qui diroit d'interêt, de gloire, & de volupté; ceux-ci ſe fâchent que le terroir des autres fertiliſe abondamment par ſon propre fond, & ſans engrais, ſi qu'il produit ſoudainement, & au moment que beſoin eſt, fruits ſavoureux, & fleurs gentilles, que ne produit mie le terroir des autres; mais ceux dont le terroir eſt ſterile, ſont en récompenſe, bons pourvoïeurs & grands proviſionneurs; ſi que ne recüeillant rien de leur crû, ſçavent tirer des contrées étrangeres, fruits & grains dont ils rempliſſent granges, &

fruitiers, & par ainſi ſont plus, quoique non mieux, approviſionnez que ceux dont le terroir produit.

Notez illec, ô lecteur attentif, qu'en uſant ici des mots de fruits, grains, & termes pareils, c'eſt élocution allégorique & ſimbolique, qui ſignifie belles productions d'eſprit, & ſolides œuvres de gens lettrés. Diſons donc que le terroir, *id eſt*, les cerveaux & caboches de l'un de ces peuples ſont plus fertiles en productions, & que l'autre peuple eſt opulent en collections & magaſins ſcientifiques.

Ce dernier peuple eſt plus puiſſant que l'autre, parce qu'il eſt plus nombreux, & il eſt plus nombreux, pour ce que plus de gens ont faculté collective, & moins de gens ont faculté productive, ſelon la régle que plus de gens ont ce qu'eſt plus facile d'avoir: ſont toutes fois grandement loüables ces collecteurs, quand doctement & largement ſçavent uſer de leur talent collectif, mais mieux loüangerai certes, tel qui joindra production à collection, comme aucuns y a.

Les deux peuples dont eſt queſtion ſont nommés par maints hiſtoriens, les *Pro-*

dztifans, & les *Eruditionnés*. Voïons maintenant ce qui rend ſi commune parmi les éruditionnés, la maladie qu'on appelle *révention Grecque*, c'eſt là mon texte, j'ai long-temps tournoïé pour y venir; abrégeons matiére, de peur que l'ennui ne vous gagne, s'il vous a déja atteint, bûvez un coup, bon vin déſennuïe le lecteur & l'Ecrivain; & devroit-on, pour écrire joïeuſement boire par apoſtille à chaque page? mais comme boire tant ne puis, au moins en parlerai ſouvent, car le refrain & l'énergie du langage Rabelaiſien, c'eſt à boire, à boire, du vin, du vin, du vin.

Où en étions-nous, j'ai perdu la tramontane, vîte, vîte, ma bouſſole, *Prevention*, voilà le mot: pourquoi en ſont-ils ſi embrelicoquez envers les anciens? oh c'eſt pour trois mille quatre cens vingt-deux raiſons & demie: ne vous en dirai pour le préſent que les deux & demie, car l'horloge ſonne, & c'eſt l'heure de boire.

Primò. Les éruditionnés ſont ſemblables aux taverniers, leſquels, les ans paſſez, s'étans munis de vins, maintenant anti-

ques, crient aux biberons, plorez, & déplorez la perte de ces vieux ſeps de vigne, qui jadis produiſoient les mirifiques vins, dont avons en cave les originaux : helas n'en viendra plus de tels, car en l'an du grand hyver, ſont péris par gelée ces vieux ſouchons & ſarments, & avec iceux a peri tout eſpoir de bonne vendange.

Ainſi les éruditionnés décrient toutes productions modernes pour mieux s'acréditer, & avoir débit des vieilles proviſions & denrées antiques deſquelles leurs magazins ſont ſurchargez.

Secundò. Poſons le cas que puiſſe y avoir un *eruditionné* de petite ſtature, il toutefois ſera ambitieuſement deſireux de paroître plus grand qu'un, *produiſant* de riche taille ; que fera *l'éruditionné* baſſet, il grimpera ſur les épaules d'un ancien, comme ſinge ſur élefant ; or ainſi grimpé ſur un ancien, plus cet ancien ſera grand, plus le grimpé ſus ſera elevé, & plus dominera de haut en bas le produiſant moderne.

Voïez par là qu'interêt eurent de prôner antiques œuvres, en tous les tems, païs

& mœurs, les éruditionnés.

Ils font d'Homere
Un Dromadaire,
S'imaginant que ſur ſon dos montez
Hauts élevez, grimpez, juchez, guindez,
Ils prendront haute place
Au coupeau du Parnaſſe;
S'aſſociant à cet Auteur fameux,
Diſant de lui tout ce qu'ils penſent deux;
Ils l'éterniſent
Le diviniſent;
Puis par droit de ſocieté
Partagent ſa divinité.
Ce ſuppoſant, tous bons écrits modernes
Sont près des leurs, humaines balivernes.

Parlons naturellement, on a pouſſé trop loin l'entêtement pour Homére, on ne peut nier que puiſqu'on l'a loüé dans tous les tems, il n'ait merité d'être loüé, auſſi le loüerai-je, l'admirerai-je, & l'aimerai-je juſqu'a l'adoration excluſivement.

Homere eſt le Gargantua des *éruditionnés*, Ils le font ſi grand qu'en rendant ſon mérite giganteſque, ils en ôtent la vraie reſſemblance.

Rabelais a eû ſes *éruditionnés* auſſi bien

qu'Homere ; & ſi Alexandre avoit toûjours un Homere ſous ſon chevet, le Chancelier du Prat portoit toûjours un Rabelais dans ſa poche.

Alcibiades queſtionnant un jour un Profeſſeur ſur quelques vers d'Homere : le Profeſſeur répondit qu'il ne le liſoit point. Alcibiades lui donna un ſoufflet pour le punir d'oſer profeſſer les ſciences, ſans avoir chez lui le livre des ſçavans, le livre unique, le livre par excellence.

Le Cardinal du Belay qu'on prioit d'admettre à ſa table certain homme de lettres, demanda en parlant de Rabelais qu'on appelloit auſſi le livre unique, le livre par excellence : cet homme que vous voulez admettre à ma table *a-t'il lû le livre* ? non lui répondit-on, qu'on le faſſe donc dîner avec mes gens, reprit le Cardinal, ne croïant pas qu'on pût être ſçavant ſans avoir lû Rabelais.

Ces traits de préventions me paroiſſent encore plus forts pour Rabelais qui vivoit alors, que pour Homere qui du tems d'Alexandre avoit déja pluſieurs ſiecles d'antiquité ; antiquité qui comme nous avons déja dit, jette ſur les ouvrages

un voile obſcur & favorable aux allegories : Grande reſſource à ceux qui veulent trouver du merveilleux & du grand, dans les petiteſſes même qui échapent aux plus excellens auteurs.

Rabelais a cela de commun avec Homere, qu'on a crû voir *allegoriquement* dans ſon livre des Siſtêmes entiers d'aſtronomie, de phiſique, de la pierre philoſofale même, que quelques Alchimiſtes ont trouvé dans notre auteur comique, comme d'autres l'ont trouvé dans le Prince des Poëtes.

J'ai connu un Rabelaiſien outré, qui dans une tirade de deux cent noms de jeux qu'on apprend à Pentagruel, croïoit voir ſur chaque mot une explication hiſtorique, allegorique & morale : il eſt pourtant viſible que Rabelais n'a eu aucun deſſein en nommant tous ces jeux, que de faire voir qu'il les ſçavoit tous ; car dans ces tems où les ſçavans étoient rares, ils ſe faiſoient honneur de détailler, de dénombrer, de citer à tous propos, & d'étendre, pour ainſi dire, leur érudition juſque dans les moindres arts ; il faut croire pour la juſtification d'Homere, qu'il vivoit dans

un tems à peu près pareil, car *il eſt grand énumerateur, & grand détailliſte*, diroit Rabelais, *Homere & moi pouvons être à bon droit paralleliſez, en ce que ſommes par nature tant ſoit peu beaucoup digreſſionneurs & babillards.*

Nous parlerons en tems & lieu, c'eſt à-dire, quand l'occaſion s'en préſentera, des digreſſions, & des énumerations dont nos deux auteurs ſont pleins; il y en a quelques-unes dans Rabelais dont chaque mot porte ſon application bonne ou mauvaiſe.

Ces titres de livres par exemple dont il compoſe une Bibliotheque critique.

» Les fariboles du droit,
» L'Amanach des gouteux,
» Le boutevent des Alchimiſtes,
» Le limaſſon des rimaſſeurs,
» Les pois au lard cum comento,
» Le tirepet des Apotiquaires,
» La muſeliere de Nobleſſe,
» De Moutarda poſt prandium ſervienda;
» Malogranatum vitiorum,
» Les houſeaux, alias les bôtes de patience,
» Decrotatorium ſcolarium;
» Barbouillamenta Scoti,
» L'Hiſtoire des farfadets.

Digitized by Google

On comprend bien qu'il peut y avoir par raport au tems de Rabelais, plus de ſel que nous n'en ſentons dans ces critiques badines; mais la fadeur, *& la platitude* d'une infinité d'autres, nous doivent faire conclure que ſi Rabelais étoit un excellent comique en quelques endroits, il étoit en quelques autres très-mauvais plaiſant.

Ces prévenus concluront au contraire, que le ſublime inconteſtable d'Homere, nous eſt garant de l'excellence occulte de ce qui nous paroît mediocre; ils ajouteront que les endroits les plus obſcurs pour nous brillent pour eux des plus vives lumieres: ne ſoutiendront-ils point auſſi diroit Rabelais, *qu'Homere ne laiſſoit pas de voir clair quoiqu'il fut aveugle?*

Je viens de commencer mon parallele, par la premiere idée qui s'eſt préſentée; je l'avois bien promis: on ne me verra point prendre d'un air grave la balance en main, pour peſer ſcrupuleuſement juſqu'aux moindres parties qui doivent entrer dans la compoſition d'un Poëme; je devois examiner d'abord le choix du ſujet, l'ordonnance, les ſituations, les caracteres, les penſées, le ſtile, & tant d'autres choſes

dont je ne fais pas même ici une énumeration par ordre, de peur de paroître trop arrangé dans un parallele que j'ai entrepris par amuſement, & qui ne meriteroit pas d'être placé dans mon article burleſque, s'il étoit ſerieux & regulier.

Voici donc la methode que je vais ſuivre dans cette compoſition. J'ai ſur ma table mon Rabelais, & mon Homere, portons au hazard la main ſur l'un ou ſur l'autre : je tiens un volume, qu'y trouvai-je a l'ouverture du livre ? voïons, c'eſt un pere qui parle à ſon fils, devinés ſi cette éloquence eſt d'Homere ou de Rabelais.

» Je te rappelle auprès de moi, j'inter-
» romps la ferveur de tes études, je t'arra-
» che au repos philoſofique, mais j'ai beſoin
» de toi, & je ſuis ton pere ; j'avois eſperé
» de voir couler doucement en paix mes
» dernieres années me confiant en mes amis
» & anciens confederez, mais leur perfidie
» a fruſtré la ſureté de ma vieilleſſe ; telle
» eſt la fatale deſtinée de l'homme, qu'il
» ſoit plus inquieté par ceux en qui plus
» il ſe repoſoit : viens donc, quitte tes li-
» vres pour venir me défendre, car ainſi
» comme débiles ſont les armes au dehors,

» ou le conſeil n'eſt dans la maiſon, ainſi » vaine eſt l'étude, & le conſeil inutile, qui » en tems oportun, par vertu n'eſt mis à » execution.

» Ma déliberation n'eſt de provoquer, » mais d'apaiſer ; non d'aſſaillir, mais de » défendre ; non de conquerir, mais de » garder mes feaux ſujets, & terres he- » reditaires contre mes ennemis.

» J'ai envoyé vers eux amiablement » pour leur offrir tout ce que je puis, » & plus que je ne dois, & n'ayant eu d'eux » autre reponſe que de volontaire & ja- » louſe défiance, par là je vois que tout » droit des gens eſt en eux devenu droit » de force & de bienſeance ſur mes terres, » donc je connois que les dieux les ont aban- » donnés à leur propre ſens qui ne peut pro- » duire que deſſeins iniques, ſi par inſpira- » tion divine, n'eſt continuellement guide.

Ne croïez-vous pas entendre parler ici le ſage Neſtor dans le ſublime Homere ? ce n'eſt pourtant que le pere de Gargantua qui parle dans le comique Rabelais.

Je n'y ai changé que quelques mots du vieux ſtile ; on peut juger par là que Rabelais eut été un bon auteur ſerieux. Ho-

Digitized by Google

mere eut-il été un bon auteur burleſque? pourquoi non s'il l'eût voulu, il l'a bien été quelquefois ſans le vouloir. Je pourrai dans la ſuite citer en badinant quelqu'un de ces endroits burleſques; mais commençons par admirer ſerieuſement cet excellent homme, qui a ſçû concilier dans ſon vaſte genie, les ſaillies les plus vives de l'enthouſiaſme poëtique, avec le bon ſens, & la ſageſſe de l'orateur le plus conſommé.

Voici comme il fait parler Neſtor pour appaiſer Achile en colere, & Agamemnon pouſſé à bout au moment qu'ils alloient ſe porter l'un contre l'autre à des extremitez funeſtes.

O quelle douleur pour la Grece, s'écrie tout à coup Neſtor, & quelle joïe pour les Troïens, s'ils viennent à apprendre les diſſentions de deux hommes qui ſont au-deſſus de tous les autres Grecs par la prudence & par le courage! mais croïez moi tous deux, car vous êtes plus jeunes, & j'ai frequenté autre fois des hommes qui valoient mieux que vous, & qui ne mépriſoient pas mes conſeils; non je n'ai jamais vû & ne verrai jamais de ſi grands perſonnages que Piritoüs, Polifeme, égal aux Dieux, Theſée fils d'Egée

ſemblable aux immortels, &c. Voilà les plus vaillans hommes que la terre ait jamais porté ; mais s'ils étoient vaillants, ils combattoient auſſi contre des ennemis très-vaillants, contre les centaures des montagnes dont la défaite leur a acquis un nom immortel ; c'eſt avec ces gens-là que j'ai vêcû. Je tachois de les égaler ſelon mes forces, & parmi tous les hommes qui ſont aujourd'hui, il n'y en a pas un qui eût oſé leur rien diſputer. Cependant quoique je fuſſe fort jeune, ces Grands hommes écoutoient mes conſeils : ſuivez leur exemple, car c'eſt le meilleur parti. Vous Agamemnon, quoique le plus puiſſant, n'enlevez point à Achile la fille que les Grecs lui ont donnée ; & vous fils de Pelée, ne vous attaqués point au Roi, car de tous les Rois qui ont porté le Sceptre, & que Jupiter a élevés à cette gloire, il n'y en a jamais eu de ſi grand que lui ; ſi vous avez plus de valeur, & ſi vous êtes fils d'une Déeſſe, il eſt plus puiſſant, par ce qu'il commande a plus de peuples ; Fils d'Atrée appaiſez votre colere, & je prie Achile, de ſurmonter la ſienne, car il eſt le plus ferme rempart des Grecs dans les ſanglants combats.

Le début de ce diſcours de Neſtor peut ſervir de modele pour le ſimple vraïment ſublime ; avec quel art enſuite Neſtor im-

poſe-t'il à ces deux Rois en leur inſinuant que de plus grands hommes qu'eux ont cru ſes conſeils, lors même qu'il étoit encore très-jeune ? la critique ordinaire qui a ſi fort blâmé les invectives, & les injures qu'Homere met ſi ſouvent dans la bouche de ſes Heros, trouvera Neſtor imprudent d'offenſer lui-même ceux qu'il veut reconcilier, en leur diſant en face qu'il y a eu de plus grands hommes qu'eux *& à qui ils n'auroient oſé rien diſputer* : mais ſuppoſons qu'en ce tems-là les hommes accoutûmés à dire, & à s'entendre dire des verités, euſſent aſſez de bonne foi & de grandeur d'ame, pour ne ſe point fâcher qu'on reduiſit leur heroiſme à ſa juſte valeur.

Cela ſuppoſé, quelle force d'éloquence à Neſtor, & quelle hauteur de ſentiment d'humilier ainſi Agamemnon & Achile pour les ſoumettre à ſes conſeils ?

Mais il n'eſt pas vrai-ſemblable, dira-t'on, que des heros ſouffriſſent patiemment une offenſe ; mais répondrai-je, la verité ne les offençoit jamais, c'étoit les mœurs de ce tems là, ou du moins il étoit beau à Homere de les feindre telles ; les nôtres

nôtres ſont bien plus polies, j'en conviens, mais qu'eſt-ce que la politeſſe ?

La politeſſe n'eſt que l'art d'inſinüer la flatterie & le menſonge ; c'eſt l'art d'avilir les ames, & d'énerver l'Heroiſme gaulois, dont la grandeur conſiſte a ne vouloir jamais paroître plus grand qu'on n'eſt, & à ne point induire les autres à vouloir paroître plus grands qu'ils ne ſont.

Voici l'occaſion d'examiner ſi Homere a bien connu en quoi doit conſiſter la grandeur d'un Heros ; mais cela me meneroit plus loin que je ne veux. J'irai peut-être dans la ſuite auſſi loin que ce parallelle pourra me mener ; mais je me ſuis reſtraint à n'en donner dans chaque Mercure qu'à peu près autant qu'il y en a dans celui-ci : ma tâche eſt remplie.

SUITE DU PARALLELE d'Homere & de Rabelais.

SAns interrompre le parallele d'Homere & de Rabelais, je puis interrompre les reflexions comiques & ſérieuſes que j'ai commencées ſur ces deux Auteurs. Trop de reflexions de ſuite, feroient une diſſertation ennuyeuſe, ſur-tout pour les Da-

mes, dont j'ambitionne les ſuffrages, elles ont le goût plus délicat & plus vrai que les hommes, dont la plûpart ſe piquant de critique profonde, ſont toûjours en garde contre ce qui plaît; qui ont pour ainſi-dire émouſſé leur goût naturel à force de ſcience & de préjugés; en un mot, qui jugent moins par ce qu'ils ſentent, que par ce qu'ils ſcavent.

Pluſieurs Dames aſſez contentes de quelques endroits de mes diſſertations, ſe ſont plaint que les autres n'étoient pas aſſez intelligibles pour elles, qui ne ſont pas obligées d'avoir lû Homere ni Rabelais: il eſt vrai que le Poëte grec eſt à preſent traduit en bon françois: mais Rabelais eſt encore du grec pour elles; je vais donc tâcher d'éclaircir & de purifier quelques morceaux de Rabelais, pour les rendre moins ennuyeux aux Dames.

Ces extraits épurés feront plaiſir à celles qui, curieuſes de lire Rabelais, n'ont jamais voulu contenter leur curioſité aux dépens de leur modeſtie.

En donnant ce qu'il y a de meilleur dans Rabelais, je fixerai la curioſité de celles qui en faveur du bon, auroient tif-

qué de lire le mauvais.

Et s'il y en a quelqu'une qui n'ait pû reſiſter à la tentation de tout lire, elle pourra citer Maître François à l'abri de mes extraits, ſans être ſoupçonnée d'avoir lû l'original.

Dans la derniere diſſertation j'ai oppoſé à une harangue du ſage Neſtor, une lettre écrite à Gargantua par Grandgouſier ſon pere; vous avez vu que Rabelais s'eſt mêlé du ſerieux, Homere ſe mêle auſſi quelquefois du burleſque, autre ſujet de parallele. Vous aurez ici un conte heroïcomique de l'Odiſſée, mais commençons par un conte de Rabelais; je ne prétens qu'oppoſer le premier coup d'œil de ces deux contes, & non pas les comparer exactement. J'en trouverai dans la ſuite quelqu'uns plus propres à être comparés enſemble. Voici celui de Rabelais, dont j'ai ſeulement conſervé le fond, en ajoûtant & retranchant tout ce que j'ai crû pouvoir le rendre plus agréable, & intelligible aux Dames.

LES MOUTONS DE DINDENAUT.

EN une nauf ou navire, étoit le taciturnien, ſonge-creux & malignement » intentionné Panurge : en ce même Na» vire étoit un marchand de moutons, » nommé Dindenaut, homme gaillard, » raillard, grand ribleur, & dégoiſeur de » gauſſeries, lequel voïoit Panurge tout » debiffé de mine, & mal en point d'a» coutrement, déhouſillé de chevelure, » veſte délabrée, éguillettes rompues, bou» tons intermitans, chauſſes pendantes, » & lunettes pendues au bonnet. Le mar» chand donc s'émancipa en gauſſeries ſur » chaque piece d'icelui accoutrement, » mais ſpecialement ſur ſes lunettes, lui » diſant avoir ſcu par tradition vulgaire, » que » tout homme arborant lunettes fut » toûjours onc mal voulu des femmes étran» geres, & vilipendé de la ſienne domeſti» que ; ſur leſquels pronoſtics, apoſtrofant » Panurge en ſon honneur, l'appella je ne » ſçai comment, *id eſt*, d'un nom qui re» veilla Panurge de ſa lethargie rêveuſe, » car rêvoit juſte en ce moment aux incon» veniens à venir de ſon futur mariage.

» Holà, holà, mon bon marchand, dit » d'abord Panurge d'un air niais & bon- » naſſe, holà, vous dis-je, car oncques ne » fus, ni ne puis maintenant être ce que » n'eſt nul que par mariage : A quoi repart » Dindenaut, que marié ou non marié, c'eſt » tout un ; car fruits de Cornûaille ſont » fruits precoces ; & m'eſt avis que » pour porter tels fruits, êtes fait & moulé » comme de cire : oui, cette plante mor- » dra ſur votre chef comme chiendent ſur » terre graſſe.

» Ho, ho, ho, reprit bonnement Pa- » nurge, quartier, quartier ; car, par la » vertu bœuf ou âne que je ſuis, ne puis » avoir eſprit d'aigle perçant les nuës, » parquoi gaudiſſez vous de moi, ſi c'eſt » votre plaiſir ; mais rien ne repliquerai » faute de replique : prenons patience.

» Patience vous duira, dit le marchand, » comme à tant d'autres. Patience eſt » vertu maritale. Patience ſoit, interrompit » Panurge ; mais changeons de propos, » vous avez là force beaux moutons, m'en » vendriez-vous bien un par avanture ?

» O le vaillant acheteur de moutons ! dit » le marchand. Feriés volontiers plus con-

» venablement vous acheter un bon habit,
» pour quand vous ſerez marié ; habit
» de menage, habit avenant, manteau
» profitable, chapeau commode, & pa-
» nache de cerf.

» Patience, dit Panurge, & vendez-
» moi ſeulement un de vos moutons.

» Tubleu, dit le marchand, ce ſeroit
» fortune pour vous qu'un de ces beliers;
» vendriez ſa fine laine pour faire draps,
» ſa liſſe peau pour faire cuirs, ſa chair
» friande pour nourrir Princes, & ſa petite
» oye, pieds & tête vous reſteroient, &
» cornes encore ſur le marché.

» Patience dit Panurge, tout ce que dites
» de corneries a été corné aux oreilles tant
» & tant de fois, laiſſons ces vieilleries;
» ſottiſes nouvelles ſont plus de miſe.

» Ah qu'il dit bien, reprit le marchand!
» il merite que mouton je lui vende, il eſt
» bon homme: çà parlons d'affaire.

» Bon, dit Panurge en joye, vous venez
» au but, & n'aurai plus beſoin de pa-
» tience.

» C'a dit le marchand, écoutez-moi; j'é-
» coute dit Panurge.

» *Le Marchand.* Approchez cette oreille
» droite.

» *Panurge.* Qu'eſt-ce ?

» *Le Marchand.* Et la gauche.

» *Panurge.* He bien.

» *Le Marchand.* Et l'autre encore.

» *Panurge.* N'en ai que ces deux.

» *Le Marchand.* Ouvrez les donc toutes
» grandes.

» *Panurge.* A votre commandement.

» *Le Marchand.* Vous allés au pays des
» Lanternois ?

» *Panurge.* Ouï.

» *Le Marchand.* Voir le monde ?

» *Panurge.* Certes.

» *Le Marchand.* Joïeuſement ?

» *Panurge.* Voir.

» *Le Marchand.* Sans vous fâcher ?

» *Panurge.* N'en ai d'envie.

» *Le Marchand.* Vous avez non Robin ?

» *Panurge.* Si vous voulez.

» *Le Marchand.* Voïés vous ce mouton ?

» *Panurge.* Vous me l'allés vendre ?

» *Le Marchand.* Il a nom Robin comme vous.

» Ha, ha, ha..... vous allés au païs
» des Lanternois voir le monde joïeuſe-
» ment, ſans vous fâcher, ne vous fâchés
» donc gueres ſi Robin mouton n'eſt pas
» pour vous. Bez, bez, bez, & continua

» ainſi bez, bez, aux oreilles du pauvre » Panurge, en ſe mocquant de ſa lour- » derie.

» Oh, patience, patience, reprit Pa- » nurge, baiſſant épaules & tête en toute » humilité : a bon beſoin de patience, qui » moutons veut avoir de Dindenaut ; mais » je vois que vous me lanternifiboliſés ainſi » pour ce que me croïés pauvre here, » voulant acheter ſans païer, ou païer ſans » argent, & en ce vous trompés à la mine, » car voici de quoi faire emplette ; diſant » cela Panurge tire ample & longue bourſe, » que par cas fortuit, contre ſon naturel » avoit pleine de ducatons, de laquelle » opulence le marchand fut ébahy, & » incontinent gauſſerie ceſſa à l'aſpect » d'objet tant reſpectable comme eſt » argent.

» Par icelui alleché le marchand deman- » da quatre, cinq, ſix fois plus que ne » valloit le mouton ; à quoi Panurge fit » comme riche enfant de Paris, le prit au » mot, de peur que mouton ne lui échapa, » tirant de ſa bourſe le prix exhorbitant, » ſans autre mot dire que patience, pa- » tience mit les deniers ès-mains du mar- chand,

Digitized by Google

» chand, & choisit à même le troupeau un » grand & beau maître mouton, qu'il em- » porta brandi sous son bras; car de force » autant que de malin vouloir avoit : ce- » pendant le mouton crioit, bêloit; & en » conséquence naturelle, oyant celui-ci » bêler, bêloient ensemblement les au- » tres moutons, comme disans en leur » langage moutonnois, où menez-vous, » notre compagnon : de même disoient, » mais en langage plus articulé, les assistans » à Panurge, où diantre menez-vous ce » mouton, & qu'en allez-vous faire? à » quoi répond Panurge, le mouton n'est- » il pas à moi? j'ai bien payé, & chacun » de son bien fait selon qu'il s'avise; ce » mouton s'appelle Robin comme moi, » Dindenaut l'a dit; Robin mouton sçait » bien nâger, je le vois à sa mine; & » ce disant subitement jetta son mouton » en pleine mer, criant nâge Robin, nâge » mon mignon : Or Robin mouton allant » à l'eau, criant, bêlant, tous les autres » moutons erians, bêlans en pareille in- » tonnation, commencerent soi jetter après » & sauter en mer à la file; si que le dé- » bat entre eux étoit à qui suivroit le

» premier ſon compagnon dans l'eau ; car
» nature a fait de tous animaux mouton
» le plus ſot, & à ſuivre mauvais exemple
» le plus enclin, fors l'homme.

» Le Marchand tout ceci voïant, de-
» meura ſtupefait & tout effrayé, s'éfor-
» çant à retenir ſes moutons de tout ſon
» pouvoir ; pendant quoi Panurge en ſon
» ſang froid rancunier, lui diſoit, pa-
» tience Dindenaut, patience, & ne vous
» bougez, ni tourmentez, Robin mouton
» reviendra à nâge & ſes compagnons le
» reſuivront ; venez Robin, venez mon
» fils : & enſuite crioit aux oreilles de
» Dindenaut, comme avoit par Dindenaut
» été crié aux ſiennes en ſigne de moquerie,
» bez, bez. Finablement, Dindenaut voïant
» perir tous ſes moutons, en prit un grand
» & fort par la toiſon, cuidant ainſi, lui
» retenant, retenir le reſte ; mais ce mou-
» ton puiſſant, entraîna Dindenaut lui-
» même en l'eau ; & ce fut lors que Panur-
» ge redoubla de crier, nâge Robin, nâge,
» Dindenaut, bez, bez, bez ; tant que
» par noïement des moutons & du mar-
» chand, fut cette avanture finie, dont
» Panurge ne rioit que ſous barbe, parce

» que jamais on le vit rire en plein, que
» je ſçache.

Je croirois bien que le caractere de Panurge, a ſervi de modele pour celui de la rancune. Moliere a pris de ce ſeul conte-ci deux ou trois jeux de Theâtre, & la Fontaine pluſieurs bons mots.

Enfin nos meilleurs auteurs ont puiſé dans Rabelais leur excellent comique, & les Poëtes du Pont-neuf en ont tiré leurs plates bouffonneries.

Les Euripides & les Seneques ont pris dans Homere le ſublime de leur Poëſie; & les nourices lui doivent leurs contes de peau d'âne : leurs ogres qui mangent la chair fraîche, ſont deſcendus en ligne droite du Cyclope dont vous allez voir le conte.

Voilà donc Homere & Rabelais grands modeles pour l'excellent; & dangereux exemples pour le mauvais du plus bas ordre. Homere & Rabelais occupent les beaux eſprits, mais ils amuſent les petits enfans. Humiliés-vous grands auteurs, vous êtes hommes; l'homme a du petit & du grand, du haut & du bas, c'eſt ſon partage; & ſi quelqu'un de nos ſçavans s'obſtine à trouver tout grand dans un ancien, c'eſt petiteſſe

dans ce moderne; quelque grand qu'il ſoit d'ailleurs, il prouve ce que j'avance, qu'il y a du petit & du grand dans tous les hommes.

Revenons à nos moutons, diroit Rabelais : m'avez parlé des moutons de Dindenaut ; ſi faut-il trouver moutons en œuvres d'Homere, puiſque ès miens moutons y a, ou ne ſe point mêler ni ingerer de le mettre en parallele à l'encontre de moi.

Oüi-dea, repliquerai-je, on trouvera prou de moutons dans l'œuvre grec, & hardiment les paralleliſerai avec les vôtres, Maître françois ; car avez dit, ou vous, ou quelqu'un de votre école, que chou pour chou Aubervilliers vaut bien Paris ; & dirai de même, que moutons pour moutons Rabelais vaut bien Homere : Or a-t'on déja vû comme par malice Panurgienne, moutons de Dindenaut ſauterent en mer ; voïons donc comme par aſtuce Uliſſienne, moutons de Cyclope lui ſauterent ſous jambe, en ſortant de ſa caverne,

LES MOUTONS.
du Cyclope.

DAns l'Iſle des Cyclopes où j'avois pris terre, je deſcendis avec les plus vaillans hommes de mon vaiſſeau, & je trouvai une caverne d'une largeur étonnante. Le Cyclope qui l'habitoit étoit aux champs, ou il avoit mené paître ſes troupeaux. Toute la Caverne étoit dans un ordre que nous admirions. Les agneaux ſeparés d'un coté, les chevreaux d'un autre &c..... On voïoit là de grands pots à conſerver le lait; ici des paniers de jonc, dans leſquels il faiſoit des fromages, &c.

Nous avions aporté du vin, pris chez les Ciconiens, &c..... nous buvions de ce vin, & mangions les fromages du Cyclope, lorſqu'il arriva.

Je fus effrayé en le voyant. C'étoit un vaſte corps comme celui d'une montagne; il n'y eut jamais monſtre plus épouvantable: il portoit ſur ſes épaules une charge de bois ſec: le bruit qu'il fit en le jettant à terre à l'entrée de la caverne retentit ſi fort, que tous mes compagnons ſaiſis de crainte, ſe cacherent en differens endroits de cette terrible demeure.

Il fait entrer toutes ſes brebis, il ferme ſa caverne, pouſſant une roche ſi haute & ſi forte, qu'il auroit

été impoſſible de la mouvoir, à force de bœufs ou de chevaux.

Je le voïois faire tout ſon ménage, tantôt tirer le lait de ſes brebis, &..... enfin il allume ſon feu, & comme l'obſcurité qui nous avoit cachez fut diſſipée par cette clarté, il nous apperçut : Qui êtes-vous donc, nous dit-il d'un ton menaçant ? des Pirates, qui pour piller & faire perir les autres hommes, ne craignés pas vous-même de vous expoſer ſur la mer ! Quoi ? des Marchands que l'avarice fait paſſer d'un bout de l'univers à l'autre pour s'enrichir, entretenant le luxe de leur patrie ? êtes-vous des vagabons qui courés les mers par la vaine curioſité d'apprendre ce qui ſe paſſe chez autrui.....?

Je pris la parole, & lui dis que nous étions de l'armée d'Agamemnon, que je le priois de nous traiter avec l'hoſpitalité que Jupiter a commandée, & de ſe ſouvenir que les étrangers ſont ſous la protection des Dieux, & que l'on doit craindre de les offenſer.

Tu es bien temeraire, me dit-il fierement, de venir de ſi loin me diſcourir ſur la crainte & ſur l'obéiſſance que tu dis que je dois aux Dieux : apprens que les Cyclopes ne craignent ni votre Jupiter ni vos Dieux : pour n'avoir point été nourris d'une chevre, ils ne s'eſtiment pas moins heureux : je verrai ce

que je dois faire de toi : je n'irai point consulter l'oracle là-dessus ; c'est mon affaire de sçavoir ce que je veux, &c.....

Je lui parlai encore pour tâcher de l'adoucir : mais dédaignant de me répondre, il nous regardoit avec son œil terrible ; (car les Cyclopes n'en ont qu'un) enfin il se saisit tout d'un coup de deux de mes compagnons, & après les avoir élevés bien-haut, il les abattit avec violence, & leur écrasa la tête : il les met bien-tôt en pieces, la terre est couverte de leur sang, il est ensanglanté lui-même ; ce monstre, ce cruel monstre les mange, les devore : jugés en quel état nous étions ?

Après s'être rassasié de cette abominable maniere, il but plusieurs cruches de lait, & s'étendit pour dormir au milieu de ses troupeaux. Combien de fois eus-je dessein de plonger mon épée dans son corps ? &c .... mais il auroit fallu perir dans cette caverne ; car il étoit impossible d'ôter la pierre qui la fermoit : il falloit donc attendre ce que sa cruauté décideroit de notre vie.

A peine ce cruel fut-il éveillé, qu'il se prépara un déjeuner aussi funeste que le repas du soir precedent : deux de mes camarades furent devorés de même ; après quoi il fit sortir au pâturage ses troupeaux, & nous laissa enfermez dans la caverne, en repoussant la pesante roche qui lui servoit de porte.

Je cherchois dans mon esprit quelque moïen de punir ce barbare, & de nous délivrer .... il y avoit à l'entrée de sa caverne une massuë aussi longue que le mats d'un navire; nous en coupâmes de quoi faire une autre massuë, que nous aiguisâmes pour executer mon projet quand l'occasion seroit venuë.

Le Cyclope rentra, & recommença un autre repas aussi funeste à deux autres de mes compagnons, que ceux que je vous ai racontés : je m'aprochai de lui, portant en main un vase de ce vin admirable que nous avions. Buvez, lui dis-je, peut-être me sçaurés-vous gré du présent que je vous offre &c .... Il prit la coupe, la but, & y ayant pris un extrême plaisir, il voulut sçavoir mon nom, & promit de me traiter avec hospitalité.

Je remplis sa coupe une autrefois, il l'avale avec plaisir, il ne paroissoit plus avoir cette cruauté qui nous effrayoit : je caressois ce monstre, & je tâchois de le gagner par la douceur de mes paroles; il revenoit toujours à me demander mon nom.

Dans l'embarras où j'étois, je lui fis accroire que je me nommois Personne; alors pour récompense de mes caresses, & de mon vin, il me dit, eh bien, Personne, tous tes camarades passeront devant toi, je te reserve pour être le dernier que je mangerai.

Il s'étendit à terre en me prononçant ces terri-

bles paroles, le vin & le ſommeil l'accablerent.... & c'étoit ce que j'attendois : j'allai prendre ma maſſue, j'allumai la pointe dans le feu que le Cyclope avoit couvert de cendres, nous approchons du Cyclope, pendant que quatre de mes compagnons enfoncent ce bois & ce feu dans ſon œil, j'aidois à le déraciner, &c.

Après l'avoir aveuglé de cette maniere, nous nous étions retirés loin de lui, & nous attendions que ſeroit l'effet de ſa rage & de ſes cris. Un grand nombre de Cyclopes, qui avoient entendu ſes heurlemens accoururent à ſa porte & lui demandoient qui eſt-ce qui peut vous avoir attaqué dans votre maiſon ? Comme celui-cy s'étoit perſuadé que je me nommois Perſonne, *il ne pouvoit leur faire comprendre qu'il y avoit un ennemi en dedans qui l'avoit maltraité, ils entendoient qu'il n'avoit été bleſſé de perſonne..... ainſi par cet équivoque, les Cyclopes ſe retirerent, en diſant : c'eſt donc une affliction que Jupiter t'envoïe ; il faut plier ſous les coups de ſa colere....*

Je fus ravi d'entendre que ces Cyclopes ſe retiroient : cependant celui-ci outré de rage, alloit de côté & d'autre dans ſa caverne, étendant les bras pour nous prendre ; mais rien n'étoit plus aiſé que de lui échaper, l'eſpace étoit grand, & il ne voïoit goute, &c.

Il prit enfin le parti d'ouvrir à demi ſa Caverne,

de ſorte qu'il n'y avoit de place que pour ſortir trois ou quatre enſemble : il crut, qu'il nous arrêteroit au paſſage, il ſe met au milieu qu'il occupoit, étendant les bras & les jambes, & faiſoit ſortir ſes moutons, qu'il tâtoit les uns après les autres ; nous ne donnâmes pas dans un piege ſi groſſier, cependant il falloit ſortir ou périr ; je repaſſois en mon eſprit une infinité de ſtratagêmes : enfin ayant choiſi neuf des plus forts Beliers, je les attachai trois à trois, je liai ſous leur ventre mes neuf compagnons reſtez, qui paſſerent de cette ſorte ſans être reconnus, je tentai le même hazard pour moi, il y avoit un Belier plus grand que tous les autres, je me cache auſſi ſous ſon ventre, le Cyclope le reconnoît à l'épaiſſeur de ſa laine, le careſſe & le retient ; comment, diſoit-il, tu n'es pas aujourd'hui le premier au pâturage ? tu es touché de l'affliction de ton maître, tu ne vois plus cet œil qui te conduiſoit & que tu connoiſſois ; un traître me l'a arraché, tu me montrerois ce traître ſi tu pouvois m'exprimer ta fidelité : ſi je le tenois ce ſcelérat ! &c..... enfin ce monſtre occupé de ſa rage & de ſa vengeance, laiſſe paſſer le Belier que je tenois embraſſé par la laine de ſon col ; & c'eſt ainſi que nous voïant en liberté, nous rejoignîmes avec plaiſir.

J'ai choiſi de bonne foi pour oppoſer au

conte de Rabelais, un des meilleurs de l'Odiſſée ; car mon but principal eſt d'orner mon parallele, & non de dégrader Homere. Convenons qu'il y a une Poëſie excellente dans les endroits même où il manque de juſteſſe & de bon ſens..... quel mot m'eſt échappé ! mais je me dédirai quand on voudra, & à force de raiſonnemens & d'interprétations, je trouverai partout du bon ſens, n'en fût-il point.

On n'aura pas de peine à en trouver beaucoup dans les diſcours que le Cyclope tient à Uliſſe ; le premier contient une morale admirable. *Qui êtes-vous ?* lui dit-il, des *Pirates*, &c. Il joint dans le ſecond à une noble fierté contre Jupiter, une raillerie fine & délicate. *Je n'irai point conſulter l'Oracle, &c.* Ce Cyclope, ce monſtre eſt un Aigle pour l'eſprit : mais tout à coup, avant même que d'avoir bû, il devint ſtupide comme un Bœuf, il ſe couche & s'endort tranquillement au milieu de ſes ennemis armez, après avoir devoré deux de leurs compagnons.

Ce Cyclope établit d'abord que les Cyclopes ne reconnoiſſent, ni ne craignent point Jupiter, ni les autres Dieux ; & ces

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

mêmes Cyclopes un moment après, trompés par l'équivoque & mauvaise turlupinade du mot de *Personne*, croïent pieusement que les hurlemens du monstre sont une juste punition des Dieux, & semblent même par une crédulité respectueuse, n'oser entrer dans la caverne du Cyclope, pour s'eclaircir du fait. Mais j'ai promis d'éviter la dissertation dans ce parallele-ci; nous trouverons assez d'autres occasions de critique dans Homere, & beaucoup plus dans Rabelais. Finissons par un petit conte de ce dernier.

LA FEMME MUETTE.

» DAns un certain pays barbare & non » policé en mœurs, y avoit aucuns ma» ris bourus, & à chef mal timbré, ce que » ne voyons mie parmi nous Parisiens, dont » grande partie, ou tous pour le moins sont » merveilleusement raisonnans & raison» nables; aussi onque ne vit-on arriver à Pa» ris grabuge ni malefice entre maris & » femmes.

» Or en ce païs là, tant different de ce» lui-ci nôtre, y avoit un mari si pervers » d'entendement, qu'ayant acquis en ma-

» riage une femme muette, s'en ennuya;
» & voulant ſoi guerir de cet ennui, & elle
» de ſa muetterie, le bon & inconſideré
» mari voulut qu'elle parlât, & pour ce
» eut recours à l'art des Medecins & Chi-
» rurgiens, qui pour la demuetir, lui inci-
» ſerent & biſtouriſerent un enciliglote ad-
» herant au filet; bref elle recouvra ſanté
» de langue, & icelle langue voulant re-
» cuperer l'oſiveté paſſée, elle parla tant,
» tant, & tant, que c'étoit benediction:
» ſi ne laiſſa pourtant le mari bouru de ſe
» laſſer de ſi plantheureuſe parlerie: il re-
» courut au Medecin, le priant & conju-
» rant, qu'autant il avoit mis de ſcience
» en œuvre, pour faire caqueter ſa fem-
» me muette, autant il en employat pour la
» faire taire. Alors le Medecin confeſſant
» que limité eſt le ſçavoir medicinal, lui
» dit qu'il avoit bien pouvoir de faire par-
» ler femme, mais que faudroit art bien
» plus puiſſant pour la faire taire. Ce non-
» obſtant le mari ſuplia, preſſa, inſiſta
» perſiſta; ſi que le ſçavantiſſime docteur
» découvrit en un coin des regiſtres de
» ſon cerveau, remede unique & ſpecifique
» contre icelui interminable parlement de

» femme, & ce remede c'eſt ſurdité du
» mari. Oui-da, fort bien dit le mari; mais
» de ces deux maux, voyons quel ſera le
» pire, ou entendre ſa femme parler, ou
» ne rien entendre du tout. Le cas eſt ſuſ-
» penſif, & pendant que le mari là-deſſus
» en ſuſpens étoit, Medecin d'operer, Me-
» decin de medicamenter par proviſion,
» ſauf à conſulter par après.

» Bref, par certain charme de ſortilege
» medicinal le pauvre mari ſe trouva ſourd,
» avant qu'il eut achevé de déliberer s'il
» conſentiroit à ſurdité. L'y voilà donc, &
» il s'y tient faute de mieux; & c'eſt com-
» me il faudroit agir en operation de me-
» decine. Qu'arriva-t'il? écoutez, & vous
» le ſçaurez.

» Le Medecin à fin de beſogne deman-
» doit force argent, mais c'eſt à quoi ce
» mari ne peut entendre, car il eſt ſourd
» comme voyez; le Medecin pourtant par
» beaux ſignes & geſtes ſignificatifs, argent
» demandoit & redemandoit, juſqu'à s'irri-
» ter & colerier; mais en pareil cas, geſtes
» ne ſont entendus, à peine entend-on pa-
» roles bien articulées, ou écritures atteſ-
» tées & réïterées par Sergens intelligibles.

» Le Médecin donc ſe vit contraint de ren-
» dre l'oüïe au ſourd, afin qu'il entendît à
» payement, & le mari de rire, entendant
» qu'il entendoit; puis de pleurer par pré-
» voyance de ce qu'il n'entendroit pas
» Dieu tonner, dès qu'il entendroit parler ſa
» femme. Or de tout ceci réſulte, conclu-
» ſion moralement morale, qui dit, qu'en
» cas de maladie & de femmes épouſées, le
» mieux eſt de ſe tenir comme on eſt, de
» de peur de pis.

SUITE DU PARALLELE d'Homere & de Rabelais.

J'Ai cru que rien ne rendroit ce Parallele plus amuſant que d'y mêler de petits contes, dont le fond eſt de Rabelais; mais que j'ai accommodé de maniére à pouvoir être lû des Dames, & à moins ennuïer ceux qui ne ſont point aſſez érudits, & affectionnez Pentagrueliſtes, pour ſavourer, mâcher & remâcher juſqu'aux moindres rogatons, & avaler à longs traits fades ſuavitez Rabelaiſiennes, en faveur de quelques grains de gros ſel ſemez par-ci par-là, ès ſalmigondis, & pots-pourris de Maître François.

Pour assortir, ou plutôt pour opposer à ces contes, j'en trouverai bien encore quelqu'un dans Homere, mais je respecte trop son grand nom, pour oser rien mettre du mien dans ses ouvrages; à peine ai-je osé retrancher une bonne moitié du conte du Cyclope, afin de rendre l'autre moins ennuïeuse.

Pour opposer au grand & au sublime du Poëte Grec, on trouvera peut-être dans Maître François quelques endroits assez solides, pour faire avoüer que Rabelais eût mieux réüssi dans le serieux, qu'Homere n'a réüssi dans le comique; & de-là je prendrai occasion d'avancer quelques propositions qui seroient hardies, témeraires, ridicules même, si on les avançoit sérieusement, & dont je n'ose prouver la vérité qu'en plaisantant; je les proposerai donc d'abord comme des paradoxes badins: le badinage a cela de bon, qu'il peut éclaircir certaines veritez qu'une dispute sérieuse ne feroit qu'obscurcir: le badinage a encore cet avantage sur la dispute, qu'au lieu d'attirer la colere des disputeurs graves, il n'en attire qu'un silence dedaigneux; & c'est en être quitte à bon marché

ché, car la force des raisonnemens ne fait que les irriter au lieu de les convaincre.

La prévention s'irrite par la résistance, c'est un animal feroce qu'Homere eût comparé à un Taureau furieux, qui parcourant les vastes campagnes de la Lybie, n'a d'autre but dans sa fureur, que de heurter tête baissée, & de renverser les plus forts animaux qui oseront l'attaquer de front.

C'est ainsi que dans les vastes ambiguitez de la dispute, les plus fortes raisons ne tiennent point contre la prévention.

Comparons donc à présent le badinage à l'abeille legere, qui voltige en folâtrant autour de ce Taureau furieux; elle badine en sûreté entre ses cornes, le pique légerement, il ne fait que secouer l'oreille, autre coup d'aiguillon qu'il méprise, il ne voit point d'ennemi; cependant la mouche le pique, ses piqures sont légeres, mais elles sont réïterées, la mouche se porte avec agilité par tous les endroits sensibles, les piqures redoublent, il commence à s'irriter, & ne voïant à qui s'en prendre, il tourne sa colere contre

lui-même, il s'agite, il se mord, il se tourmente, & enfin il s'épuise, s'affoiblit, & tombe, *procumbit humi bos.* Notre comparaison nous a fort éloigné de notre sujet, tant mieux, elle n'en est que plus Homerienne; s'il y a quelque chose de faux dans l'application, tant mieux encore, Homere est un modele qu'il faut imiter, ses comparaisons sont longues, fausses & semblables les unes aux autres; il n'importe, c'est toûjours le fecond & le parfait Homere.

Les comparaisons de Rabelais sont plus variées, plus justes, mais elles ne sont pas moins allongées, & la plûpart sont si basses, qu'à cet égard il faut bien pour l'honneur du goût, donner la préférence au Prince des Poëtes.

Avant cette digression, j'ai promis à propos d'Homere & de Rabelais, d'avancer pour rire quelques propositions étonnantes; le premier de ces paradoxes est: qu'il faut plus d'étenduë d'esprit, & peut-être plus d'élévation pour exceller dans le beau comique, qu'il n'en faut pour réüssir dans le sérieux.

Cette proposition va révolter d'abord

ceux qui prévenus par reſpect pour tout ce qui a l'air ſerieux,

Admirent en bâillant
Un ennuieux tragique,
Et riant d'une Agnès
Mépriſent le comique.

Le ſecond paradoxe c'eſt : que les plus excellentes piéces ſérieuſes ſont mêlées d'excellent comique, & par conſéquent qu'un Auteur ne peut exceller dans le ſérieux, s'il n'a du talent pour le comique.

On trouveroit dans tous les ſiécles, & même dans le nôtre, que les plus grands génies ont mêlé du comique dans leurs ouvrages & dans leurs diſcours, & les génies médiocres dérogent même quelquefois aux prérogatives de leur gravité, pour haſarder d'être plaiſans : j'en ai vû s'arrêter tout court par vanité, s'appercevant qu'ils plaiſantoient de mauvaiſe grace, & ſe déchaîner le moment d'aprés, contre le meilleur genre de plaiſanterie.

Sur l'Air de Joconde.

Toi qui débite gravement

Ta fade médiſance,
Cauſtique par temperamment,
Serieux par prudence,
Tu mépriſes d'un bon plaiſant
La comique élegance,
Comme un gouteux foible & peſant
Mepriſeroit la danſe.

Avant que d'avancer mon troiſiéme paradoxe, il faudroit avoir bien défini le mot de comique, & celui de ſublime; & après cela même il ſeroit peut-être encore ridicule de dire: Que non ſeulement le ſublime n'eſt pas incompatible avec le comique, mais qu'il peut y avoir dans certain comique, des traits ſupérieurs au ſublime ſerieux.

Voilà une propoſition étonnante par raport à l'idée qu'on a du ſublime, que je définirois volontiers *la perfection dans le grand*: mais on peut en donner encore d'autres définitions, & c'eſt ce qui nous meneroit trop loin, il faudroit trop de tems, pour donner à ces trois paradoxes toutes les explications & modifications qui pourroient les rendre ſérieuſement vraïes; c'eſt ce que j'entreprendrai peut-être quelque

jour, ſi j'ai le loiſir de mettre en œuvre les réflexions que j'ai faites ſur les fauſſes idées qu'on a du ſublime, du ſérieux & du comique; contentons-nous ici de badiner ſur notre dernier paradoxe, qui nous donnera occaſion de comparer quelques morceaux des deux Auteurs, dont je continue le Parallele.

Pour parler ſelon les idées communes, diſons: que le comique n'eſt point ſublime par lui-même, mais qu'il peut renfermer des ſens & des verités ſublimes, & c'eſt pour ſçavoir renfermer ces grandes verités dans le Comique, qu'il faut un génie très-étendu.

Il en faut moins par exemple, pour ſoutenir une morale ſublime par des expreſſions fortes & nobles, qui lui ſont propres, que pour la traiter comiquement, ſans l'affoiblir, & ſans la dégrader

Il eſt vrai que le genre ſerieux eſt plus grand par lui-même que le genre comique, il tient ſans doute le premier rang; mais il n'y a point au Parnaſſe de ceremonial qui donne le pas à un auteur ſerieux ſur un comique. Il eſt plus grand, par exemple, de traiter la guerre de Troye, cauſée par

l'enlevement d'une Princeſſe, que la guerre cauſée par l'enlevement d'un ſeau, *la ſecchia rapita*; mais cette grandeur eſt dans le ſujet, & non dans l'auteur qui le traite; & celui qui dans le poëme de l'enlevement d'un ſeau, feroit entrer les idées les plus heroïques, ſeroit ſans doute un plus grand genie, que celui à qui la grandeur du ſujet fournit naturellement de grandes idées.

On ne peut pas ſoutenir qu'il y ait quantité de hautes idées renfermées dans le comique de Rabelais; mais on prouveroit peut-être qu'Homere doit une bonne partie de ſon ſublime, à la grandeur de ſon ſujet.

La baſſeſſe des ſujets que Rabelais a traité, auroit fait tomber ſon ouvrage, s'il n'avoit pas été ſoutenu par des parties excellentes.

L'élevation & l'importance du ſujet de l'Illiade l'eût ſoutenuë, quand même il y auroit eu moins de beautez qu'on n'y en trouve.

Nous voïons clairement par la connoiſſance du ſiécle où Rabelais a vécu, que la plûpart de ſes expreſſions fortes & naï-

ves lui ſont propres à lui ſeul.

Mais les ſçavans ſans prévention, avouënt qu'on ne connoît pas aſſez le ſiécle d'Homere pour ſçavoir en quoi il eſt original : ceux qui connoiſſent le génie Oriental, croiront plûtôt que ſes expreſſions nobles & figurées, que ſes comparaiſons magnifiques, & même la plûpart de ſes idées poëtiques, pouvoient être auſſi communes aux Grecs de ſon tems, que les proverbes ſenſez, le ſont à Paris parmi le peuple.

A l'égard du Sublime de Rabelais, il faut convenir qu'il eſt bien mal aiſé de l'appercevoir à travers le bas comique dont il eſt offuſqué ; il dit en parlant de la *loi commentée & embroüillée* par nos Juriſconſultes, que c'eſt *une belle robe à fond d'or brodée de crote* : j'en dirois autant de ſon Sublime ; qu'on me paſſe ce mot en attendant la définition : mais appellez comme il vous plaira, l'idée qu'il donne de la vraïe & naturelle éloquence par la déciſion de Pentagruel, ſur le verbiage du licentié : il paroît qu'elle eſt excellente, en voici l'idée en abregé.

Digitized by Google

LA VRAIE ÉLOQUENCE.

» UN jour Pentagruel rencontra certain
» Licentié, non autrement ſçavant ès
» ſciences de ſon métier de docteur, mais
» en recompenſe ſçachant très-foncierement
» danſer, & joüer à la paume. Lequel
» donc rencontré par Pentagruel, fut in-
» terrogé d'où il venoit, & lui répondit:
» *je viens de l'Urbe & Cité celebriſſime que vulgai-*
» *rement on vocite Lutece.* Qu'eſt-ce à dire,
» dit Pentagruel, à ſon truchement ordi-
» naire? je ſuis tout ébahi de tel jargon.
» C'eſt répondit le truchement, qu'il vient
» de Paris; hé, reprit Pentagruel, à quoi
» paſſez-vous le tems à Paris vous autres
» Licentiez? *Nous*, répondit le Licentié,
» *en nos occupations épurons & deſpumons la ver-*
» *bocination latine, & en nos recreations captons*
» *la benevolence de l'omni ſéduiſant, & omni mou-*
» *vant ſexe feminin.* A quoi Pentagruel dit:
» Quel diable de langage eſt ceci? ce
» n'eſt que latin écorché, dit le truche-
» ment; & lui ſemble qu'il eſt éloquent Ora-
» teur, pource qu'il dédaigne l'uſance com-
» mune de parler. Or le Licentié croïant
» que l'étonnement & ébahiſſement de Pen-
tagruel

» tagruel venoit pour admirer la haute
» beauté de cette élocution, se reguinda
» encore plus haut & plus obscur, si que
» par longueur de périodes poussa patience
» à bout. Parbleu, dit à part soi Penta-
» gruel, je t'apprendrai qu'elle est vraie &
» naturelle éloquence; puis demanda au
» Licentié de quel païs il étoit, à quoi ré-
» pond ainsi le Licentié. *L'Illustrissime & ho-*
» *norifferante propagation de mes Aves & Ataves*
» *tire son origine primordiale des Regions Limosi-*
» *niennes.* J'entens bien, dit Pentagruel,
» tu n'es qu'un Limosin de Limoges, & tu
» veux faire le Demosthenes de Grece.
» Or viens-ça que je te donne un tour de
» peigne; lors le prit à la gorge, disant:
» tu écorches le Latin, moi j'écorcherai
» le Latinisseur: si fort lui serroit la gor-
» ge, que le pauvre Limosin commence à
» crier en Limosin, *vée dicou Gentillâtre: ho*
» *saint Marsau! secoura me, hau, hau, laissas*
» *à qu'ou au nom de Dious, & ne me toucas*
» *grou.* Ah dit Pentagruel en le laissant,
» voilà comment je te voulois remettre
» en droit chemin de vraie éloquence;
» car à cette heure viens-tu de parler com-

» me nature, & grand bien te faſſe icel-» le correction.

Quoi que je trouve dans cette idée une eſpéce de ſublime, je ne le comparerai pas ſans doute, à ce ſublime d'Homere, dans ſon vingtiéme Livre, où il fait parler ainſi Jupiter à Neptune dans l'aſſemblée des Dieux.

Je vais donc m'aſſéoir ſur le ſommet de l'Olimpe, & regarder le combat : mais pour vous autres vous pouvez deſcendre, & prendre ouvertement le parti de ceux que vous favoriſez ; car ſi Achille attaque ſeul les Troyens, ils ne le ſoûtiendront pas un moment : comment le ſoûtiendroient-ils aujourd'hui qu'il eſt armé, & que ſa valeur eſt encore aiguiſée par la douleur qu'il a de la mort de ſon ami, qu'hier le voïant même ſans armes, ils furent remplis de terreur ? &c.

Enſuite Homere fait deſcendre les Dieux *de l'Olimpe, qui animant les troupes des deux partis, engagent la bataille, & ſe mêlent eux-mêmes dans le combat.*

En cet endroit je quitte le badinage par reſpect, non pour la réputation ſeule d'Homere, mais pour la grandeur, la majeſté & l'élevation de ſa Poëſie ; quel génie ! & avec quel art intereſſe-t'il ici le

ciel, la terre & toute la nature au grand spectacle qu'il va nous donner ? il nous force à nous y intereſſer nous-mêmes ; & voilà l'effet du ſublime.

Pendant ce combat, continuë Homere, *le ſouverain maître des Dieux tonne du haut du Ciel, & Neptune élevant ſes flots ébranle la terre, les cimes du Mont Ida tremblent juſques dans leurs fondemens : Troye, le champ de bataille, & les vaiſſeaux ſont agités par des ſecouſſes violentes ; le Roi des Enfers épouvanté au fond de ſon Palais, s'élance de ſon trône, & s'écrie de toute ſa force ; dans la frayeur où il eſt, que Neptune, d'un coup de ſon trident, n'entr'ouvre la terre qui couvre les ombres, & que cet affreux ſéjour, demeure éternelle des ténebres & de la mort, abhorré des hommes, & craint même des Dieux, ne reçoive pour la premiere fois la lumiére, & ne paroiſſe à découvert ; ſi grand eſt le bruit que font ces Dieux, qui marchent les uns contre les autres.*

Apollon armé de tous ſes traits, attaque Neptune ; Minerve s'oppoſe à Mars ; Diane marche contre Junon, &c.... Mais Achile n'en veut qu'à Hector, il le cherche dans la mêlée, impatient de verſer le ſang de ce Heros, ſous les yeux même du Dieu Mars qui le protege.....

Voilà du beau, du grand, il ſe fait ſen-

tir par lui-même, il n'a pas beſoin de commentaire, comme mille autres endroits des anciens Auteurs, qui ne ſont beaux qu'à proportion de la crédulité de ceux qui veulent bien ſe prêter aux déciſions des Commentateurs.

Comparons à préſent deux tableaux de nos deux Auteurs ſur le même ſujet ; ils veulent l'un & l'autre repréſenter une tempête.

Tout tableau ſe compare en Peinture, en Muſique,
En Proſe comme en Vers, ſérieux ou comique ;
Tempête de Rubens, tempête de Rabelais ;
Même du Poëte tragique
L'on pourroit comparer la tempête heroïque,
A la tempête de Marais.

TEMPESTE DE RABELAIS.

» EN notre nauf étions avec Pentagruel
» le bon, joïeuſement tranquilles, &
» étoit la mer tranquillement triſte ; car
» Neptune en ſon naturel eſt mélancoli-
» que & ſonge-creux, pour ce qu'il eſt
» plus flegmatique que ſanguin.
» Bonaſſe traîtreuſe nous invitoit à molle
» oiſiveté, & oiſiveté nous invitoit à boire :

» or à boiſſon vineuſe, meſſions ſauciſſes,
» poutargue & jambons outrement ſalés,
» pour plus voluptueuſement faire ſentir,
» & contraſter ſuavité nectarine, douce,
» non comme, mais plus que lait.
» Oh! que feriez mieux, nous cria le pi-
» lote, au lieu d'icelles ſalines, manger
» viandes douces, pour ce qu'incontinent ne boirés peut-être que trop ſalé:
» ce que diſoit le pilote par pronoſtication, car pilotes ainſi que chats en
» goutieres, fleurent par inſtinct pluyes
» & orages.
» Et de fait le beau & clair jour qui
» luiſoit perdant peu à peu ſa tranſ-
» parence lumineuſe, devint d'abord com-
» me entre chien & loup, puis brun ob-
» ſcur, puis preſque noir, puis ſi noir
» ſi noir, que fûmes ſaiſis de malpeur; car
» autre lumiere n'éclaira plus nos faces
» blêmes & effraïées, que lueurs d'éclairs
» fulminans par crevemens de flamban-
» tes nuées, avec millions de tonnerres
» tonigrondans ſur tous les tons & in-
» tonnations des orgues de Jupin; les
» pedales, pou, dou, dou, ici cromornes
» ton, ron, ron, ron, & cla, cla, cla,

» cla, cla; miſericorde, crioit Panurge;
» détournez l'orage, ſonnez les cloches;
» mais cloches ne ſonnerent; car en pleine
» mer cloches n'y avoit pour lors : voilà
» tout en feu, voilà tout en eau, bou-
» raſque de vents, ſifflemens horrifiques;
» cela fait trois élemens, dont de chacun
» trop avions; n'y avoit que terre qui
» nous manquoit, ſinon pourtant que
» fondrieres marines furent ſi profondes,
» qu'enfin fond d'abîmes ouverts eût-on
» pu voir, harangs ſur ſable, & moruës
» engravées; or du fond d'iceux abîmes
» vagues montoient aux nuës, & d'icelles
» nuës ſe précipitoient comme torrens,
» montagnes d'eau, ſoi diſant vagues,
» deſquelles aucunes tombant ſur la nauf,
» Panurge, qui de fraïeur extravaguoit,
» diſoit, ho, ho, ho, quelle pluye eſt ceci;
» vit-on jamais pleuvoir vagues toutes
» brandies : helas, helas, be, be, be, be,
» je nage, bou, bou, bou, ha maudit cor-
» donnier, mes ſouliers prennent l'eau par
» le colet de mon pourpoint; ha que cette
» boiſſon eſt amere! hola, hola, je n'ai
» plus ſoif. Te tairas-tu, crioit frere Jean,
» & viens plûtôt nous aider à manouvrer,

» où ſont nos boulingues, notre trinquet
» eſt à vau l'eau, amis à ces rambades,
» enfans n'abandonnons le tirados, à moi,
» à moi, par ici, par là-haut, par là-bas.
» Viens donc, Panurge, viens, ventre de
» ſolles, viens donc. Hé! ne jurons point,
» diſoit piteuſement Panurge, ne jurons
» aujourd'hui, mais demain tant que tu
» voudras, il eſt maintenant heure de faire
» des vœux, & promettre pelerinages: ha,
» ha, ha, ha, ho, ho, ho, ho, je nage,
» boubi, boubous ſommes-nous au fond?
» ah je me meurs! mais viens donc ici nous
» aider, crioit frere Jean, au lieu de mo-
» ribonder, met la main à l'eſtaranſol,
» gare la pane, hau amure, amure, bas,
» peſte ſoit du pleurard qui nous eſt nui-
» ſible au lieu de nous aider. Ha! oüi,
» oüi, oüi, reprenoit Panurge, vous ſuis
» nuiſible, mettez-moi donc à terre afin
» que puiſſiez à l'aiſe manouvrer tout
» votre ſoul.

» Or icelle tempête, ou tourmente,
» comme voudrez, commença à pren-
» dre fin à force de durer, comme tou-
» tes choſes mondaines: terre, ter-
» re, cria le Pilote, & jugés bien

» quelle jubilation s'enſuivit, à quoi prit » la plus forte part le craintif Panurge, » qui deſcendant le premier ſur l'arêne, » diſoit : ô trois & quatre fois heureux » jardinier qui plante choux, car au moins » a-t'il un pied ſur terre & l'autre n'en » eſt eloigné que d'un fer de beſche.

Or remettons tempête d'Homere à la prochaine mercuriale ainſi que pluſieurs autres bribes des deux autheurs que nous paralleliſerons par maniere de paſſe-tems Rabelaiſien & non dogmatiquement : choſe que trop repeter ne puis ; car pires ſourds n'y a que ceux qui ne veulent point entendre.

REFLEXIONS SUR LA TRAGEDIE DE RHADAMISTE ET DE ZENOBIE.

L'Auteur de Rhadamiſte & Zenobie, Tragedie nouvelle, m'en avoit promis la critique, & l'avoit en effet commencée de bonne foi ſans ſe ménager lui-même ; mais n'aïant pas le loiſir de la finir pour ce mois-ici, il a trouvé bon qu'on mît dans le Mercure les plus vives critiques qu'on pourroit m'envoïer contre ſa piéce ; j'admire ſon courage ; il en faut encore plus pour vouloir bien s'expoſer à la cenſure des autres que pour ſe cenſurer ſoi-même : les coups qu'on ſe porte à ſoi-même, ſont toûjours flattez ; notre main mollit, malgré notre réſolution ;

l'on craint de ſe bleſſer, ou du moins l'on ne choiſit point les endroits mortels, il n'y a que les deſeſperez qui ſe frapent de toutes leurs forces.

Quelqu'un dira que l'auteur ne riſque pas beaucoup en s'expoſant, & qu'au milieu des applaudiſſemens publics on eſt peu ſenſible aux traits d'une critique particuliere; je crois au-contraire que la proſperité rend les hommes plus ſenſibles à la correction, en les rendant plus orgueilleux.

Un auteur humilié par la chute de ſa piéce, paſſera condamnation ſur tout ce qu'on voudra, pourvû qu'on ait la bonté de loüer quelque choſe dans ſon malheureux ouvrage; mais un auteur enflé d'un grand ſuccès, croit d'abord qu'Apollon l'a couronné Roi des autres auteurs, & brûleroit de bon cœur la main ſacrilege qui oſeroit toucher à ſes lauriers.

Monſieur de Crébillon eſt d'un caractere fort oppoſé à celui-là, & dans l'ébauche qu'il m'a fait voir, non ſeulement il convient de tous les défauts qu'on trouve dans ſa piéce; mais il en fait remarquer auſquels perſonne n'avoit penſé. Pro-

ſitons donc de l'occaſion, pour mettre dans mon Mercure la premiere critique de Théâtre que j'aïe oſé haſarder ; on ne trouve pas ſouvent des Auteurs qui ſe préſentent de bonne grace, profitons, abuſons même du bon eſprit de celui-ci, attaquons-le ſans quartier ; portons le fer & le feu dans ſa tragedie, il ne faut point épargner un ouvrage dont les défauts ne ſçauroient diminuer la réputation : Il reſtera toûjours dans celui-ci aſſez de beautez hors d'atteinte pour faire avoüer au plus grand nombre, que Rhadamiſte eſt une excellente piece de théâtre.

En voyant réuſſir une piece, les critiques malins s'attachent à chercher dans les regles établies, des raiſons pour prouver qu'elle n'a pas dû plaire ; & moi je chercherois volontiers dans ce qui a plu, des régles nouvelles pour corriger les anciennes ; car ce qui plaît contre les régles connuës, plaît ſans doute par d'autres regles qui n'en ſont pas moins bonnes, quoiqu'on ne les connoiſſe point ; ce ſont celles que je voudrois chercher, plûtôt que de condamner tout ce qui n'eſt pas conforme aux anciennes.

Digitized by Google

Il eſt ſûr, par exemple, que la ſimplicité du ſujet, eſt une regle eſſentielle au Poëme. Celui de Rhadamiſte & Zenobie eſt pourtant très-compoſé; il n'a pas laiſſé de réüſſir.

Faiſons voir d'abord que jamais ſujet de tragedie ne fut plus chargé de faits & d'interêts, nous tâcherons enſuite de trouver quelques raiſons pour juſtifier le Public de ce qu'elle lui a plu malgré ce défaut.

Pour expoſer ſon ſujet, l'Auteur fait voir que *Zenobie ſous le nom d'Iſmenie*, eſt eſclave de Pharaſmane en Iberie; que Pharaſmane étoit frere de Mithridate; que Mithridate étoit pere de Zenobie; que Pharaſmane voulant tromper Mithridate, lui avoit remis ſon fils Rhadamiſte dès l'enfance, pour l'élever auprès de lui, comme deſtiné à épouſer Zenobie; que Pharaſmane redoutant dans le cœur une pareille alliance, avoit promis Zenobie à Tiridate, qu'il avoit engagé dans ſon parti; qu'ils étoient entrez enſemble dans les Etats de Mithridate; que Mithridate indigné contre ſon frere, avoit fait retomber ſur le fils le crime du Pere; que Mithridate voulant détacher Tiridate du parti de Pharaſmane, avoit offert à ce Parthe ſa fille déja promiſe à Rhadamiſte; que cet amant indigné à ſon tour, avoit

achevé de désoler les Etats de Mithridate qu'il en avoit chassé ; qu'ensuite ayant forcé Pollion à lui livrer le malheureux Mithridate, il l'avoit fait mourir, dans le tems qu'il promettoit à Zenobie de la rétablir sur son trône, pourvû qu'elle voulût l'épouser ; qu'elle y avoit consenti dans cette espérance, n'étant point instruite de ce meurtre ; qu'ensuite Rhadamiste poursuivi par Pharasmane avoit poignardé Zenobie, & l'avoit jettée dans l'Araxe, & avoit ensuite lui-même été immolé à la *fureur de son pere.*

Ce n'est pas tout, il a fallu encore que l'auteur apprit comment Zenobie & Rhadamiste se retrouverent en vie chacun de leur côté ; & comment Zenobie prise sur les Medes par Arsame a été amenée en Iberie.

Voilà les faits qui fondent la fable ; voïons à présent les interêts qui doivent faire agir les personnages. Zenobie aime Arsame, elle hait Pharasmane, elle a un reste de pitié pour Rhadamiste, elle a la mort de son Pere à venger, la mémoire d'un Epoux qui l'a poignardée, à respecter ou à détester : il faut ou qu'elle épouse

Pharaſmane, ou qu'elle s'expoſe à ſon courroux ; elle craint que Pharaſmane ne ſe venge d'elle ſur ſon amant ; elle a de plus des prétentions ſur l'Armenie : Voilà bien des affaires pour cette Princeſſe, & pour le ſpectateur : cependant, à peine Rhadamiſte paroît-il ſur la ſcene, qu'il faut encore s'intereſſer à la reconnoiſſance du mari & de la femme ; à celle du pere & du fils ; & à celle des deux freres... Il n'y a point de ſçavant critique, qui tenant ſon Ariſtote en main, n'eût prédit la chute d'un Poëme ſi compliqué ; c'eſt cependant cette multiplicité d'interêts qui fournit tant de belles ſituations, auſquelles l'Auteur doit le ſuccès extraordinaire de ſa piéce.

J'admire avec quel art il a débroüillé ſon cahos, en jettant tout l'embarras de ſon ſujet preſque dans un ſeul recit : mais le coup de maître, c'eſt d'avoir rendu ſes plus belles ſcenes preſqu'independantes de tous ces faits neceſſaires, ſeulement pour fonder la piece, mais dont le ſpectateur n'a pas beſoin pour en goûter les beautés : par exemple dans la ſcene de la reconnoiſſance dès qu'on ſçait que Rhadamiſte a poignardé ſa femme, & qu'ils ſe croïent morts,

reciproquement, cela ſuffit pour goûter la beauté de ce moment de ſurpriſe qui fait un ſi grand plaiſir : c'eſt ainſi que par la ſimplicité de chaque ſcene en particulier, il a garanti la piece du tort que lui pouvoit faire un ſujet trop compoſé.

L'auteur, qui s'eſt bien douté qu'on ne trouveroit pas vraiſemblable que Rhadamiſte fut inconnu à Pharaſmane & à Arſame, n'a pas épargné l'art pour fonder cette vraiſemblance ; mais elle ne s'apperçoit pas du premier coup d'œil, & c'eſt un défaut.

Rhadamiſte, Arſame, & Hieron, arrivent de trois Provinces differentes preſqu'à la même heure, dans le Palais de Pharaſmane où eſt Zénobie : cette rencontre tient un peu du Roman, il y manque une eſpéce de vraiſemblance ; mais ſi-tôt qu'on voit tous ces perſonnages en action, ils font tant de plaiſir, qu'ils nous tranſportent au-deſſus des réflexions ; & quand on ſe ſent entraîner par le merveilleux, on regrette peu le vrai-ſemblable.

L'Auteur fait joüer à merveille les quatre principaux caracteres de ſa piéce, car quoique celui de Rhadamiſte ait quel-

qu'affinité avec celui de Pharasmane, en ce qu'ils sont tous deux vicieux, la difference de leurs vices est aussi sensible, que celle qu'on remarque entre la vertu de Zenobie, & celle d'Arsame; & quand il oppose les vices de Rhadamiste à la vertu de Zenobie, & la barbarie du Pere à la vertu du Fils, c'est un contraste nouveau presqu'à chaque scene.

Je pense sur l'excellent caractere de Zenobie tout ce qu'en a dit M.** dans ses réflexions. Quelques personnes ont trouvé sa vertu trop outrée, mais comment en juger? personne n'a pû regler encore le point d'élevation des vertus de Théâtre; voudroit-on une vertu ordinaire qui, pour ainsi dire, tenant encore à la nature, fut toûjours aux prises avec la foiblesse humaine? cette sorte de vertu est plus touchante; mais une vertu surnaturelle est plus admirable, choisissez entre Racine & Corneille.

M. ** a parfaitement prouvé que le caractere de Rhadamiste n'est point propre au Theâtre, parce qu'il est bizarement composé de grands remords & de grands crimes: j'avouë qu'on ne peut s'interesser à un

* M. L'Abbé de Pons dans sa critique de cette Tragedie.

un tel homme; mais peut-être que ſans ſes remords, Rhadamiſte eût été trop odieux pour le theâtre, l'auteur ſans doute lui en a donné, pour ſuſpendre de tems en tems la haine & l'horreur que ſon caractere inſpire; mais ces remords ne nous doivent point intereſſer pour lui, puiſque la pluſpart ſont moins des retours de vertu que les effets de ſon amour pour Zenobie, & loin de tenir compte à un ſcelerat de ces ſortes de remords, on ne devroit pas même lui ſçavoir gré d'une belle action que l'amour ſeul lui feroit entreprendre, comme on ne doit point excuſer dans un grand homme, un crime que l'amour ſeul lui fait commettre.

Suppoſons que l'auteur ſoit blâmable d'avoir mis ſur la ſcene un caractere auſſi bizarre que celui de Rhadamiſte, il eſt loüable d'avoir ſi bien ſoutenu cette bizarrerie, de l'avoir renduë ſi étonnante, ſi terrible, ſi merveilleuſe enfin qu'elle a reuſſi. Il a fallu de la hardieſſe pour hazarder un tel coup au Theâtre: quelque auteur ajoutera qu'il a fallu du bonheur pour l'y faire réuſſir; mais quand les grands coups réuſſiſſent, il faut croire qu'il y a dans ceux

qui les hazardent quelque choſe de plus que du bonheur.

Le caractere de Pharaſmane me paroît grand & bien ſoutenu, à la derniere ſcene près; il s'y attendrit trop, il ſemble que l'auteur, moins hardi qu'à ſon ordinaire, n'ait oſé franchir la bienſeance des mœurs paternelles, pour achever ce fier caractere comme il l'avoit commencé.

Le caractere d'Arſame ne paroît pas ſi beau dans ſa premiere ſcene, que dans la ſuite; l'amour ne ſçauroit l'excuſer d'avoir abandonné des lieux commis à ſon devoir. Dans la démarche qu'il fait enſuite contre ſon pere, l'amour affoiblit encore ſa vertu, mais elle reprend vigueur dans ſon entrevûë avec Rhadamiſte, il en ſort plus vertueux qu'il n'y étoit entré.

Je ſuis charmé comme M. **. de la ſcene de l'Ambaſſade, & fâché comme lui qu'Hieron l'interrompe; d'autant plus que Pharaſmane grand politique, ne doit pas donner audiance à deux Ambaſſadeurs en préſence l'un de l'autre.

La ſcene de la jalouſie qui eſt encore plus belle à mon gré, finit au contraire mieux qu'elle ne commence; car Rhada-

miſte ne doit point être ſi étonné de trouver Arſame avec Zenobie ; il ne doit être jaloux qu'au moment qu'il voit ſon ſecret revelé par ſa femme : tout ce qu'elle dit dans cette ſcene me paroît admirable d'un bout à l'autre, & ſur-tout cet endroit.

Vous ne connoiſſez pas l'époux de Zenobie.

Qu'elle fait bien ſentir en ce moment que Rhadamiſte eſt capable de la poignarder une ſeconde fois, qu'elle le connoît pour tel, & qu'enviſageant tout le péril, elle s'y expoſe par devoir & par vertu ! c'eſt ce qui prépare parfaitement ce beau Vers par où elle finit.

Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon Epoux.

Quelques-uns de ceux même qui ont admiré ce grand trait, ont entendu par le mot de vertu, ſageſſe, fidelité conjugale ; peut-être parce que le mot de vertu dans la bouche d'une femme, nous porte d'abord à cette idée ; mais il eſt clair que le mot de vertu ſignifie en cet endroit, courage & réſolution, & que le Vers où il eſt placé n'eſt ſi-beau, que parce qu'il renferme toute l'idée que l'Auteur nous a donné du caractere de Zénobie.

Lorſque dans le cinquiéme Acte on vient avertir Pharaſmane qu'on enleve ſa maîtreſſe, il ne devroit point s'arrêter à parler à Arſame, il doit courir après le raviſſeur ; c'eſt le premier mouvement qu'il doit avoir, comme celui d'Arſame eſt de l'avertir qu'il va tuer ſon fils.

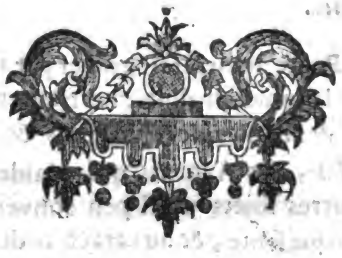
A l'égard du dénouëment, il doit faire plaiſir en délivrant Zénobie d'un jaloux furieux, & en nous laiſſant entrevoir qu'Arſame ſera quelque jour heureux.

Comme je ne me ſuis point engagé à faire une diſſertation complette, je paſſe encore pluſieurs beautez, & peut-être quelques défauts.

On en doit beaucoup pardonner en faveur des beaux Vers, des penſées vives, & des grands ſentimens, & ſur-tout en faveur de la difficulté des Piéces de Théâtre, dont la plus parfaite eſt toûjours très-defectueuſe ; c'eſt dans ce genre d'écrire qu'on ne doit point chicanner un Auteur qui a bien fait, ſur ce qu'il auroit pû mieux faire.

Je rapporte ici, non comme une loüange, mais comme un ſimple fait hiſtorique à mettre dans les Regiſtres du Par-

naſſe, qu'il y a eû deux Editions de cette Tragédie en huit jours ; & que ſes repréſentations, ayant commencé long-tems avant le Carnaval, elle a franchi avec vigueur le Carême entier, apparemment qu'après Pâques nous ne la verrons expirer que par le départ des Officiers.



PARALLELE
DU BOUCLIER D'ACHILLE DANS L'ILIADE D'HOMERE, ET DANS L'ILIADE DE MONSIEUR DE LA MOTTE,

PAR lequel chacun jugera de ces deux Auteurs, selon qu'il sera plus ou moins prevenu ou pour les anciens, ou pour les modernes.

LE Poëte ancien fait graver par un Dieu sur le bouclier d'un guerrier terrible & irrité, des danses de Villageois & de Villageoises, des Avocats qui plaident, & cent autres sujets aussi peu convenables à l'action présente, & au caractere du Héros.

Le Poëte moderne a supposé que Vulcain forgeant un bouclier exprès pour Achille & pour la guerre de Troye, devoit y graver des sujets qui eussent rapport à cette guerre.

Les Nôces de Thétis & de Pelée troublées par la discorde qui tient en main la pomme d'or.

Digitized by Google

Le jugement de Pâris qui attire la colere de Junon ſur les Troyens.

L'enlevement d'Helene par Pâris qui fut ſi fatal à Troye.

Notre Poëte moderne s'eſt contenté de faire parler les expreſſions & les attitudes des figures gravées dans le Bouclier d'Achille.

Homere met des figures vraiment parlantes; il rapporte leurs converſations en dialogue, & cela ſuppoſe que l'on voyoit ſortir de la bouche de chaque figure gravée de longs rouleaux de papier, où leurs converſations étoient écrites, comme on voit dans nos Tapiſſeries gothiques.

Homere fait plus, il nous peint juſqu'au ſon des voix & des harpes. La gravûre des anciens repréſentoit donc les ſons; c'eſt dommage qu'un ſi beau ſecret ſe ſoit perdu.

Une choſe m'étonne encore dans le Bouclier ancien. J'ai calculé à peu-près combien pouvoient tenir de place toutes les figures dont Homere compoſe ſes Groupes, en donnant à ſes figures ſeulement un pouce de hauteur, ce Bouclier devoit avoir plus de trois toiſes de largeur.

Le Bouclier de Monſieur de la Motthe

eſt moins chargé d'ouvrage, & les figures n'y changent point de place ni d'attitude comme dans Homere, qui fait du Bouclier d'Achile un tableau changeant comme ceux qu'on montre à la foire.

Notre Poëte n'a mis dans ſa deſcription que ce qui pouvoit vraiſemblablement être gravé ſur un bouclier, en ſuppoſant même les figures aſſez grandes, pour être vûës par les compagnons d'Achille ; que la repréſentation (par exemple) de l'enlevement d'Helene devoit exciter à la vengeance.

REPONSE.

REPONSE APOLOGETIQUE de l'Auteur du Mercure Galant, au Mercure de Trevoux.

UN de mes Amis vint me dire l'autre jour que le nouveau Mercure de Trevoux ſe déchaînoit contre moi. Vous plaiſantez, lui répondis-je, ceux qui ſe ſont aſſociez pour cet ouvrage ſont trop ſenſez & trop habiles pour prétendre gagner l'eſtime du Public par un début ſatirique ; je ſuis perſuadé qu'ils auront pris la voïe la plus polie & la plus ſûre pour détruire mon Livre ; c'eſt de n'en rien dire du tout, & d'en faire un meilleur. Non, reprit bruſquement mon ami, ils ont fait tout le contraire. C'eſt ce que je ne puis croire, lui repliquai-je, je connois celui qui a formé cette Societé ;

il eſt d'un caractere poli, prévenant, doux, affable, & de plus il m'a juré cent fois qu'il étoit mon Ami ; & l'autre jour encore, vous fûtes témoin qu'il m'embraſſa cordialement. Je m'en ſouviens, c'étoit juſtement dans le tems qu'il travailloit à ceci, me dit mon Ami, tirant de ſa poche le Mercure en queſtion ; je l'ouvris, je lûs la Preface, après avoir tâché d'en débroüiller le ſens, je reſolus de la prendre en bonne part, heureuſement le ſtile en eſt obſcur & les penſées louches : on peut les interpreter comme on voudra, je veux croire qu'il n'y a nulle malignité, & que les Auteurs n'ont manqué que de juſteſſe d'eſprit : on eſt plus excuſable de ne pas penſer juſte que de penſer malignement ; tâchons donc de juſtifier leur cœur aux dépens même de leur jugement, & faiſons voir qu'ils diſent ſouvent tout le contraire de ce qu'ils croïent dire.

Ils ont cru, par exemple faire l'éloge de Mr Deviſé, en diſant : *Il avoit des qualitez plus precieuſes que l'eſprit ; il étoit doux & flatteur : il n'eſtimoit pas tout ce qu'il loüoit.* Mr Deviſé étoit donc, ſelon eux, un flatteur qui loüoit ce qu'il n'eſtimoit pas. En

voyant qu'ils donnent cela pour des loüanges, que ſçai-je s'ils n'ont pas cru me loüer auſſi en me critiquant. Ne puis-je pas, par exemple, interpreter favorablement leur affectation à ne critiquer que mon premier Mercure ? ils approuvent donc les quatre derniers.

Ceux qui auront lû mon premier Mercure, & leur critique, ſeront étonnés que dans un eſſay où il m'étoit échapé pluſieurs choſes très-ſujettes à critique, ils ayent choiſi juſtement le contraire de ce qu'il falloit critiquer. Ils diſent de moi dans ma Preface, *il craint que dans ſon ſtile on ne reconnoiſſe l'Auteur des Amuſemens ſérieux & comiques.*

Je me ſuis au contraire trop declaré pour être l'Auteur de ce Livre, ils auroient pû blâmer cette affectation, s'ils connoiſſoient ce qui eſt à blâmer dans un ouvrage.

Il ſe défie de ſon naturel, qui le porte au badin & au plaiſant, & où en effet il ſe ramene toûjours malgré lui-même. Que veulent-ils dire ? je n'en ſçai rien ; car on ſçait que quand je plaiſante c'eſt de bon cœur, ce n'eſt point malgré moi-même, je ne me défie point

de mon naturel ; ils parlent plus clairement enſuite. *Il égaïe les nouvelles des morts, & jette ſur les mariages une impreſſion de douleur.* Je n'ai mis dans ces articles que des noms & des dattes ; ils me le reprochent eux-mêmes : les aurois-je fait rire en diſant ſimplement, *un tel jour mourut un tel & une telle* ? Mais la ſuppoſition la plus fauſſe eſt excuſable dans des Auteurs ſerieux quand elle leur produit un trait badin, ils ne trouvent pas ſouvent occaſion de badiner agréablement.

Après cela, on doit leur pardonner s'il leur échappe de pareilles imprudences, ils n'ont eu que ſix mois pour travailler à leur Préface, ils ont employé tout ce tems à rechercher, à farder, à faire briller leur ſtile, c'eſt à quoi ils ſe ſont attachés d'abord ; ils ont commencé par les ornemens, ils n'ont pas eu le loiſir de fonder ſolidement l'édifice.

Ils continüent ainſi à briller ſur mon premier volume.

Cet ouvrage ſi deſiré fut long-temps à paroître, le vol de Mercure ne fut pas rapide, comme ſi pour parler dans l'expreſſion de l'Auteur, le grand Dieu Jupiter lui eût rogné les aîles ; *il ſe mouva*

ſous des traits qui le déguiſerent, & le public ne put s'empêcher de ſourire à ce nouveau viſage.

N'auroient-ils point entendu fineſſe *à ce nouveau viſage*? peut être bien, ce badinage équivoque eſt digne d'eux; mais ne perdons aucuns de leurs termes, ils ſont précieux & très précieux.

Le Mercure a une forme conſacrée..... pour la conſtitution d'un Mercure.... il faut y diſtribuer avec précaution des ouvrages dans l'eſpece de litterature la plus riante.... il faut de la Critique dans les loüanges, & des loüanges dans la critique.

Je n'oſe ni loüer ni critiquer ces gentilleſſes, car le public malin ne trouveroit que de la critique dans mes loüanges, & ne trouveroit point de loüanges dans ma critique.

Il doit être à peu près du Mercure comme des Poëmes Dramatiques, où l'auteur doit toûjours ſe dérober.

Voila une vraye queſtion ſçavante à propoſer. Quel raport y a t'il entre un Poëme Dramatique & le Mercure Galant, & quelles regles leur ſont communes?

Voici par où ils finiſſent, *Nous eſperons de*

l'équité du Public qu'il regardera nos Nouvelles comme le correctif de celles du Mercure de Paris.

Je m'imagine entendre crier dans la Foire Saint Laurent : *ce ſont ici les veritables ; c'eſt nous qui diſtribuons des loüanges, de l'encens délicat... & des illuſtrations*... Ils veulent ſans doute attirer les meilleures pratiques ; autre faute de jugement : croyent-ils que les perſonnes cenſées voudront ſe placer dans un Mercure, où l'on affiche qu'on donnera des loüanges, & dont les Auteurs diſent que c'eſt une qualité précieuſe de loüer ceux qu'on n'eſtime pas?

A mon égard j'ai affiché dans ma premiere Préface, que *je n'avois point d'éloges à vendre* ; car je ne prétends attirer que ceux qui ne ſont point affamés de fauſſes loüanges, c'eſt à dire ceux qui en meritent de veritables.

A propos de ceux qui meritent de veritables loüanges, je croi que Mr. L. B. aura été bien étonné de ſe trouver dans la Préface de ces Meſſieurs ; ils ont voulu prevenir le public pour leur ouvrage, en lui faiſant accroire qu'ils ſont entrés dans l'idée de cet illuſtre Abbé qui eſt à la tête des

Lettres, & qui saisit toûjours dans chaque chose le point de perfection. Il ne saisira point une loüange si deplacée; car on ne lui a point communiqué le plan du Mercure de Trevoux, & l'on s'en apperçoit bien.

En parlant du Mercure de Trevoux, j'ai tremblé de peur qu'on ne me crût assez injuste pour confondre les Auteurs du Journal de Trevoux, avec ceux du nouveau Mercure; quelle difference! les Auteurs du Journal sçavent joindre la politesse & la moderation à la force de leur Critique.

Fin du Tome cinquiéme.

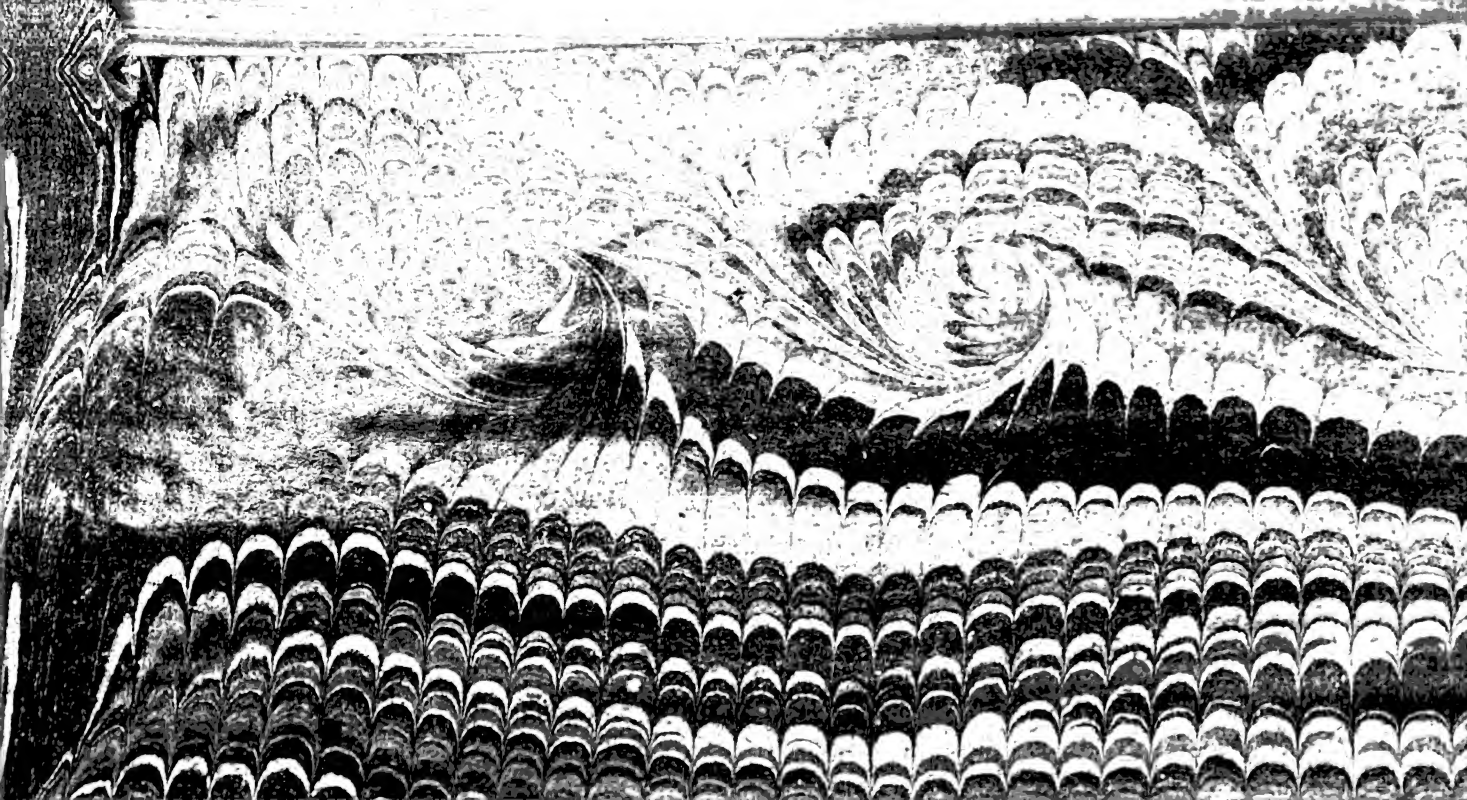
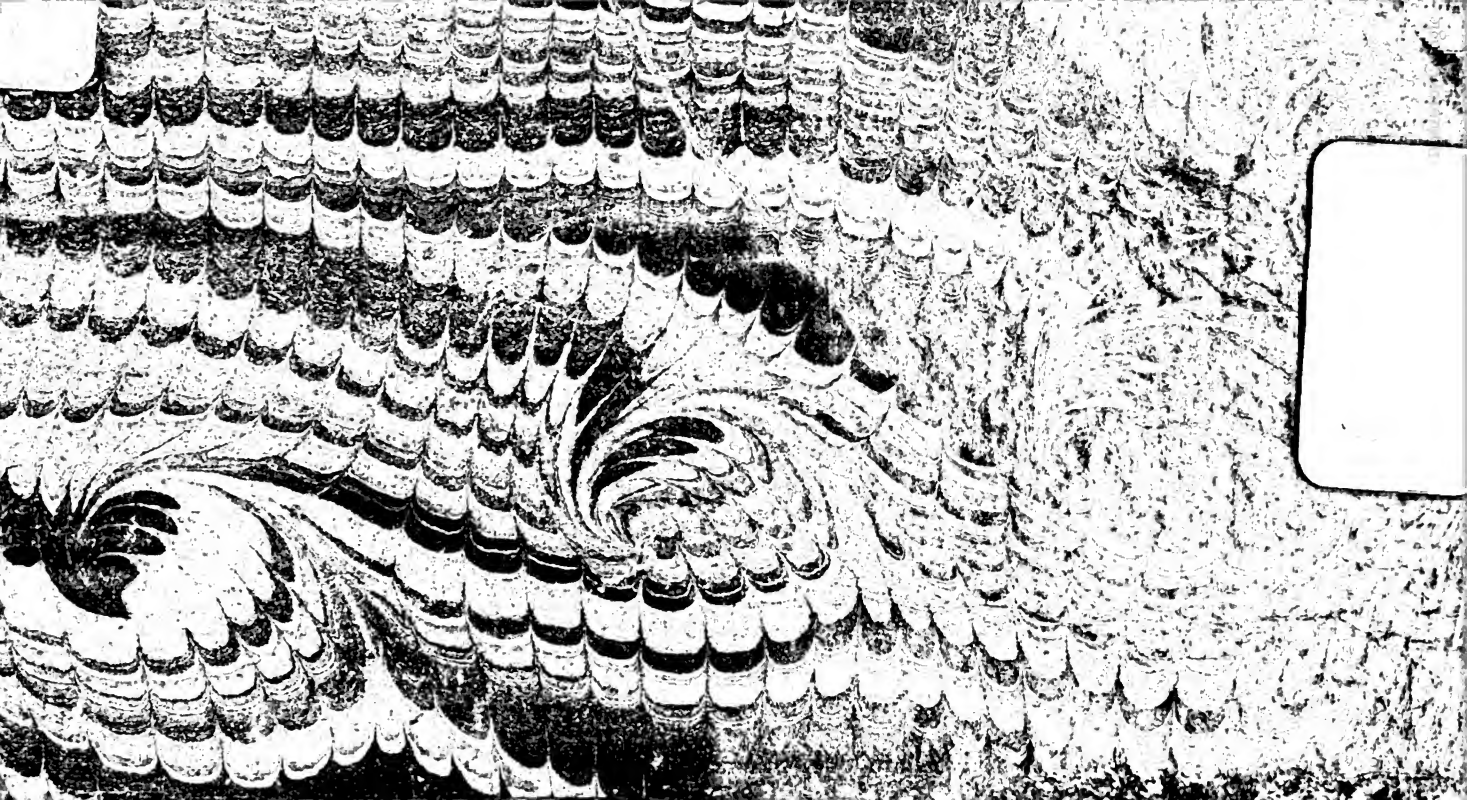
Digitized by Google

S. 2 latin
1. 9. 89
[VOLT.]

890211

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google